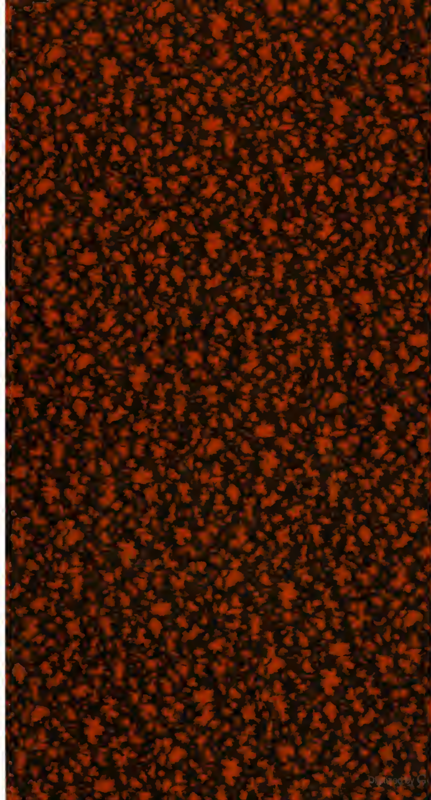
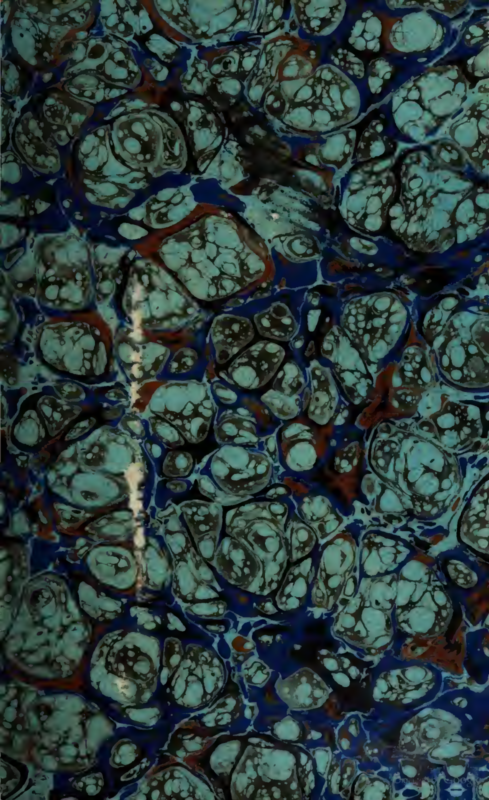
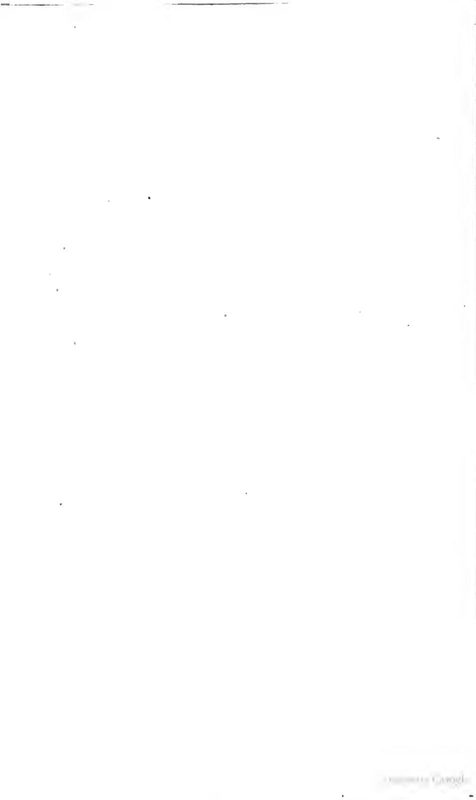






LA

CHÈVRE JAUNE

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

LA

CHÈVRE JAUNE

HISTOIRE SICILIENNE

SUIVIE DU

CAVALIER SERVANT

ET DU

PROCÈS DE PASCAL ZIOBA

PAR

PAUL DE MUSSET







PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Stendhal, le conteur charmant, aimait, comme on sait, l'Italie au point de ne pouvoir vivre ailleurs. Dans ses ouvrages, il ne manque pas une occasion de faire valoir son pays d'adoption aux dépens de la France. Il veut absolument que la gaieté française soit morte avec le XVIII[e] siècle, et la comédie impossible depuis 1789, par suite du nivellement des conditions sociales (1). Mais, en écrivant ses *Chroniques italiennes*, Stendhal se prit d'une telle passion pour ses personnages et pour le temps où ils avaient vécu, que l'Italie contemporaine en fut tout à coup supplantée dans ses prédilections par celle du XVI[e] siècle. Si on l'en croyait, l'Italie perdrait sa physionomie originale et ses mœurs pittoresques, par imitation des petits

(1) Article sur les lettres du président de Brosses.

maîtres de Paris et des *dandies* de Londres. Depuis cent ans déjà, on n'y trouverait même plus, du moins dans les classes élevées, cette belle passion méridionale « qui ne cherche qu'à se satisfaire et non pas à donner au voisin une idée magnifique de notre individu (1). »

Assurément, Stendhal s'entendait mieux que personne à soutenir de telles propositions; il l'a fait avec beaucoup d'esprit et d'un air convaincu qui en impose. Cependant c'étaient là des paradoxes, il en conviendrait lui-même aujourd'hui.

Non, la gaieté n'est pas morte en France. On peut lui reprocher de s'encanailler, de parler la langue du bagne ou du trottoir et de faire trop de frais pour les ignorants et les gens frivoles, mais elle existe encore. Non, la comédie n'est pas impossible; je crois même que les sujets ne lui manqueraient point si elle avait la liberté de parler haut et franchement. Les vices ne sont pas plus rares aujourd'hui que du temps où l'on se montrait au *salut* un bougeoir à la main pour être vu faisant ses dévotions; les

(1) Introduction à l'histoire de la duchesse de Palliano.

ridicules ne sont pas plus invisibles que du temps où nos grand'mères portaient sur la tête vingt-cinq onces de faux cheveux.

Quant à l'Italie, je l'ai parcourue plusieurs fois depuis l'époque où Stendhal se plaignait de l'effacement des mœurs et des caractères, et je ne crains pas d'affirmer qu'on y peut trouver encore, dans toutes les classes de la société, des coutumes nationales, des figures pittoresques, des originaux et plus de passion qu'il n'en faut pour composer un décaméron d'historiettes et cent volumes de romans. Si les touristes et les conteurs vont chercher du nouveau en Russie, en Égypte, en Orient, ce n'est pas que les sujets d'observations n'existent plus à huit cents lieues à la ronde; c'est bien plutôt parce que la curiosité de l'homme est insatiable, et qu'aujourd'hui, grâce à la vapeur, les longs voyages ne sont plus que des promenades.

Sans avoir été aux grandes Indes, j'offre donc au lecteur bénévole trois histoires romanesques, où il ne trouvera rien qui ressemble aux mœurs françaises, quoique la scène se passe à bien peu

de distance de la France. Jusqu'en 1860, la Sicile, trop négligée des voyageurs, a été maintenue par le gouvernement de Naples dans un état complet de blocus intellectuel et moral. Ce pays a vécu aussi isolé du reste de l'Europe qu'une île de la Nouvelle-Calédonie. Un honnête muletier de Catane me demandait un jour, de la meilleure foi du monde, s'il était vrai que les Français fussent des musulmans. On peut juger par ce détail combien la tête d'un bon Sicilien pouvait contenir, il y a vingt ans, d'idées fausses, de superstitions et de préjugés populaires. Le caractère du Sicilien ne s'est guère altéré depuis le siècle de Pierre d'Aragon, et la belle passion, celle qui n'a rien à démêler ni avec la vanité ni avec l'intérêt d'argent, s'y épanouit encore dans toute sa force.

Les personnages de cette histoire sicilienne ne sont pas de fort grands seigneurs : un pauvre notaire d'une pauvre cité en ruines, un petit chevrier, un muletier, des voleurs de grand chemin, une jeune fille ignorante et précoce, une vieille montagnarde misérable et ivre de ven-

geance, ne composent pas une réunion de gens qui se puissent présenter avec avantage dans un salon de la Chaussée-d'Antin ; mais on les verra se mouvoir, penser et sentir comme le comporte leur naturel inculte dans le milieu où le sort les a jetés.

Je ne sais pourquoi on ne veut plus, en Italie, donner au cavalier servant son véritable nom. Qu'importe le mot si la chose existe ? — et on ne peut nier qu'elle ne se rencontre encore. N'est-ce rien qu'une liaison basée sur une estime réciproque, dans laquelle on n'a pris des deux parts pour conseillers que ses yeux et son cœur, et qui devient un attachement de toute la vie; dont la forme extérieure est ce qu'il y a au monde de plus décent, l'admiration et le culte de la beauté, qui se manifeste par des soins assidus à toute heure du jour, par un dévouement inépuisable jusqu'à la fortune inclusivement, jusqu'à la vie s'il le faut, et qui finit par conquérir l'indulgence et même le respect à force de constance et de longanimité ? On ne rit pas d'un mauvais mariage, contracté sans connaissance

de cause, sous la pression de la cupidité, de la sottise et de l'abus d'autorité, et il faudrait rire d'un usage qui réparerait cet abus monstrueux si un tel malheur pouvait jamais se réparer! Non, le cavalier servant n'est point un personnage ridicule; le philosophe qui regarde les choses de haut et l'homme sincère qui méprise l'hypocrisie, ne doivent pas craindre de saluer en lui le modèle du dévouement et de la fidélité.

Quant à l'objet de son culte, à cette femme italienne qui accepte les soins de son serviteur et n'en veut plus jamais recevoir d'aucune autre personne, c'est jusqu'à terre qu'il faudrait la saluer. J'espère donc que mon cavalier servant obtiendra grâce en France comme dans son pays.

Du procès de Pascal Ziobà je ne dis rien ici : le lecteur en trouvera l'historique à la fin de ce volume, s'il lui plaît d'aller jusqu'au bout.



LA CHÈVRE JAUNE

LA CHÈVRE JAUNE.

I

On fait en Sicile une grande consommation de lait de chèvre. Tous les matins de nombreux troupeaux descendent des montagnes et parcourent les villes en distribuant le lait de maison en maison. Le dormeur, réveillé par le son joyeux des clochettes, ouvre sa fenêtre et s'amuse à regarder ces escadrons de nourrices, qui apportent dans leurs mamelles le remède des poitrines malades et le déjeuner des enfants sevrés. Les chèvres possèdent la mémoire spéciale des localités. Le troupeau s'arrête avec un instinct merveilleux devant chaque porte où il y a un chaland, et la nourrice chargée d'alimenter la maison, se détache aussitôt de la bande pour venir se faire traire avec un air soumis et grave, comme si elle compre-

nait l'importance de ses fonctions. Les chevriers n'ayant pas de coups à donner ni de cris à pousser comme les conducteurs de bœufs, sont des gens d'humeur douce, qui gagnent leur vie sans beaucoup de fatigue, finissent leur journée de bonne heure et vivent plutôt en associés qu'en maîtres avec leurs compagnes cornues.

En 1812, il y avait dans la pauvre ville de Syracuse un petit chevrier âgé de seize ans, qu'on appelait Ciccio par diminutif de Francesco. Il conduisait six mères chèvres, et comme chacune lui fournissait trois verres de lait à un *grano,* il gagnait dix-huit *grani* par jour, c'est-à-dire à peu près quinze sous de France. C'eût été un fort gros revenu si ses pratiques l'eussent payé exactement; mais il fallait faire crédit sous peine de ne rien vendre, et le numéraire étant rare en Sicile, un bon tiers remettait le payement de semaine en semaine. Ajoutez à ces banqueroutes l'obligation où était Ciccio de nourrir sa vieille mère, et vous comprendrez pourquoi il n'était pas vêtu comme un prince et ne mangeait point d'ortolans. Habitué au régime sobre de la montagne, le petit chevrier mordait avec appétit dans un morceau de pain assaisonné d'un oignon cru. Son costume se composait d'un pantalon si court des jambes, qu'on pouvait à la rigueur l'appeler culotte, et d'une veste qu'il portait pliée sur l'épaule en manière de manteau, pour la ménager. Ses chaussures étaient des semelles en peau de buffle attachées avec des ficelles,

et son unique coiffure la forêt de cheveux noirs que la nature lui avait donnée. Avec si peu de recherche dans sa mise, Ciccio plaisait cependant, à cause de sa bonne mine, car il descendait d'une race moitié grecque et moitié normande renommée par sa beauté. Quand il s'arrêtait sur le seuil d'une porte à causer avec quelque femme de chambre, il s'appuyait du coude sur le mur en croisant les jambes comme le *joueur de flûte* antique, et ses attitudes offraient cette grâce naturelle dont les arts recherchent sans cesse l'imitation. Sans aucune éducation, Ciccio savait un peu, par ouï-dire, l'histoire de son pays, et logeait pêle-mêle, dans les magasins déserts de sa mémoire, les noms du siècle de Hieron, les récits des marins de Catane, ceux des paysans du Mont Rosso et les instructions paternelles de son curé. Il était heureux, sans désirs et sans soucis. Le choléra de 1837 lui avait enlevé son père, et depuis ce jour il avait accepté quoique enfant les charges et le travail d'un homme. Avant l'aurore, il appelait ses chèvres et partait du hameau de Floridia pour aller vendre son lait à Syracuse.

Les fillettes qu'il rencontrait l'agaçaient souvent au passage.

— Qu'est-ce que tu me rapporteras de la ville? lui criait-on.

— Je te rapporterai des nouvelles de l'amphithéâtre, et je te dirai si les soldats de Naples gardent toujours la porte.

— Don Çiccio, disait une autre plus hardie, quand donc commenceras-tu à faire ton lit de noces?

— Quand j'aurai usé autant de nattes de jonc que tu as de dents de sagesse.

Et il poursuivait son chemin sans regarder ni à droite ni à gauche.

Ciccio avait une amie; c'était une petite chèvre jaune qui se prélassait en marchant comme si elle eût porté des souliers de satin. Elle s'appelait Gheta, c'est-à-dire Marguerite. Gheta aimait passionnément son jeune maître; tantôt elle le suivait comme un chien, tantôt elle prenait les devants au galop, comme si elle eût voulu fuir bien loin, et puis elle s'arrêtait pour attendre son ami. Elle jouait avec les chevreaux et respectait les nourrices; mais elle n'avait pas encore voulu des embarras de la maternité. Cette position exceptionnelle, dans une société où tout le monde avait des devoirs à remplir, n'eût pas convenu à tous les chevriers de la montagne. C'était par une permission particulière du maître que Gheta n'était pas sollicitée de renoncer à un état contraire aux intérêts de la maison. Touchée sans doute de l'indulgence de Ciccio, qui ne voulait pas contraindre ses inclinations, elle payait en gentillesse et en gaieté l'écot plus sérieux et plus utile que fournissaient les autres chèvres; aussi apprenait-elle à faire de jolis tours, comme de se dresser sur ses pieds de derrière, ou de sauter par-dessus un bâton. Personne ne lui enviait sa position de favorite, tant il y avait de sagesse dans le

troupeau. Ciccio avait des faiblesses marquées pour Gheta. Il cueillait pour elle les feuilles de vigne les plus vertes, et lui peignait la crinière avec plus de soin qu'il n'en mettait à se coiffer lui-même. Peut-être cette tendresse réciproque était-elle cause à la fois de l'indifférence du petit chevrier pour les agaceries des jeunes filles et de l'éloignement de Gheta pour le mariage, car le cœur n'est jamais plus en sûreté contre le trouble des passions que lorsqu'il trouve dans un sentiment doux et pur une occupation suffisante.

Un jour de printemps, Ciccio traversait la plaine pour aller vendre son lait, et saluait le soleil à la façon des oiseaux, en chantant à plein gosier. La pluie avait changé en torrents les ruisseaux qui se jettent dans l'Anapo. Un bourgeois de Syracuse, qui revenait de la campagne sur son âne, se trouva pris dans un de ces ruisseaux débordés, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Avec l'entêtement et la patience qui caractérisent son espèce, l'âne, immobile au milieu de l'eau, recevait les coups sans broncher, bien décidé à attendre que le torrent fût rentré dans son lit. Le bourgeois, ayant brisé sa baguette sur le cou de la bête, ne savait plus quel parti prendre, lorsqu'il aperçut au loin notre chevrier suivi de son petit troupeau. Ciccio entendit des cris de détresse et courut au secours du voyageur malheureux. Il releva son pantalon au-dessus des genoux et vint prendre l'âne par la bride pour l'obliger à passer le torrent; et puis le

Signor et le chevrier se mirent à jaser ensemble tout en cheminant.

Mast'-André, c'était le nom du bourgeois, exerçait à Syracuse la profession de notaire. Sa charge lui rapportait par année six mille *tari*, c'est-à-dire près de trois mille francs; aussi avait-il maison de ville, maison de campagne et boutique dans la rue *Maestranza*. Il avait, en outre, deux servantes à ses gages, deux clercs mal payés, plus un âne en toute propriété. D'ailleurs, au large chapeau de paille qui couvrait son énorme tête, à son ventre proéminent qui sortait de son manteau, à ses jambes courtes, à ses souliers de castor, à son air majestueux on le reconnaissait, à cinquante pas de distance, pour un homme riche et bien nourri.

— Puisque la Madone, disait Ciccio, m'a procuré l'honneur de servir votre seigneurie, ce ne doit pas être sans dessein. Votre seigneurie a certainement une femme et des enfants, et l'on voit bien qu'ils ont un heureux père.

— Je suis un heureux père, en effet, répondit Mast'-André, car ma fille est la plus bello et la plus sage créature qui ait jamais porté le nom d'Angelica; mais pour le reste, tu as deviné tout de travers, puisque ma femme est morte.

— C'est un grand malheur. Votre seigneurie a dû éprouver beaucoup de chagrin do cette perte, et la belle Angelica aura versé bien des larmes. Le cha-

grin et les larmes font du mal ; il faut boire du lait de chèvre, Excellence.

— Si je voulais, je pourrais boire du lait de chèvre, et même du vin; mais le matin, j'ai l'habitude de prendre du café avant d'entrer dans ma boutique, où m'attendent mes clercs.

— Votre seigneurie doit avoir un bel état.

— Le premier de tous : je suis notaire.

— Excusez mon ignorance : je ne sais ce que c'est.

— Un notaire est un officier public, qui dresse des contrats de mariage ou de vente, et prête son ministère à certaines transactions entre les particuliers; quant à ton ignorance, c'est un effet de ton peu d'éducation.

— Et de ma naissance obscure, seigneur notaire. Cependant, ma vieille mère m'a raconté bien des choses. Elle m'a dit que du temps du roi Hieron, il existait un million et demi d'habitants à Syracuse, où l'on en compte à peine dix-huit mille aujourd'hui. Je sais encore que dans ce vaste chaos de ruines, où nous marchons, était jadis le palais du seigneur Jupiter et celui de la riche princesse Junon. Je sais que les Athéniens, sous la conduite du calife Almanzor, ont ravagé trois fois notre pays et brûlé la maison de la belle Diane, malgré les prodiges de valeur du général Archimède, et les prières de saint Agathocle, qui devait être un évêque fameux; c'est pourquoi je déteste les Napolitains, les Athéniens, et généralement tous les adorateurs de Mahomet.

— Je crois que tu es dans l'erreur, répondit Mast'-André. Le calife Almanzor commandait une armée de Sarrasins et non pas d'Athéniens. Quant aux gens de Naples, je ne pense pas qu'ils soient musulmans, puisque leur ville est sous la protection de saint Janvier. Tu peux regretter néanmoins qu'il n'y ait plus, comme autrefois, un million et demi d'habitants à Syracuse, car les notaires gagneraient bien plus d'argent.

— Et les chevriers vendraient mieux leur lait. Au lieu de mourir de faim, ils ne songeraient qu'à chanter et faire l'amour, comme du temps de Théocrite, ce gentil poëte qui fréquentait les bergers.

Ciccio se mit à réciter, en dialecte sicilien, quelques passages des *Idylles* de Théocrite, et Mast'-André ne s'aperçut point qu'il estropiait souvent les vers de la traduction. En devisant ainsi, le notaire et le chevrier arrivèrent ensemble au quartier d'Ortigia, triste et dernier reste de la magnifique Syracuse. Mast'-André s'arrêta devant un café; un garçon lui servit du café noir, qu'il but sans descendre de son âne, suivant la mode du pays. Il se rendit ensuite à sa maison de la rue Maestranza, sur le devant de laquelle était située sa boutique de notaire. Une table ronde couverte de papiers, quelques rayons chargés de cartons poudreux et trois chaises de paille composaient tout le mobilier de cette boutique. Il était à peine sept heures du matin, et déjà les clercs assidus feignaient de travailler sur leurs pupitres, fixés au mur par des crochets. La

grande porte de la maison était ouverte, et Mast'-André entra dans la cour, où un myrte centenaire couvrait de son ombre des résédas, des aloès et beaucoup d'orties. Une servante vint aider le patron à descendre de son âne, et se mit à crier d'une voix glapissante :

— Cangia, voici votre papa qui arrive de la campagne.

Aussitôt une jeune fille pétulante s'élança dans les bras du vieux Mast'-André. Angelica, ou, par diminutif, Cangia, était une de ces fleurs précoces, que la chaleur des climats méridionaux développe avec impatience. Sur son visage de quatorze ans et dans ses yeux d'une grandeur démesurée, l'enfance et la puberté se disputaient encore. Sa taille haute et les lignes régulières de ses formes contrastaient singulièrement avec la vivacité de ses mouvements. A sa peau brune et à la longueur un peu étrange de ses dents, on reconnaissait que huit siècles n'avaient pas encore effacé en Sicile les traces du sang arabe. Comme si elle eût deviné les mœurs des femmes orientales, la belle Angelica aimait à cacher son visage dans les plis de sa mante noire, et, quand elle allait à l'église, on l'aurait prise volontiers pour une héroïne de Dervis Moclés courant à quelque aventure mystérieuse.

Mast'-André n'avait point remarqué que le petit chevrier l'avait suivi jusque dans la cour de sa maison. Tandis que le bonhomme embrassait sa fille, Ciccio

ayant demandé un verre à la servante, trayait paisiblement une de ses chèvres. Il mit ensuite le verre plein de lait sur une assiette, et l'offrit à la jeune fille, en prenant, sans y songer, une de ses poses de bas-relief antique.

— Qui est ce garçon-là ? demanda la belle Cangia en rougissant.

— On n'a que faire de ton lait de chèvre, dit le père.

Mais Ciccio, avec son obstination sicilienne, gardait sa pose académique, et continuait à présenter l'assiette d'un air impassible.

— *Signorina,* dit-il, sans moi votre papa, au lieu de vous embrasser, serait encore à cette heure dans les eaux débordées de l'Anapo. Tout service mérite une récompense. Faites-moi le plaisir de boire ce verre de lait.

La jeune fille prit le verre et le vida lentement, en regardant le chevrier. De son côté, Ciccio tenait ses regards invariablement attachés au visage de la belle Cangia, épiant avec une attention extrême les moindres jeux de cette physionomie mobile. On ne saurait imaginer jusqu'où peut aller le langage des yeux lorsqu'on n'a point vu les Siciliens converser ainsi entre eux. C'est toute une science qui échappe à l'homme du Nord, dont les sens endormis n'ont qu'un vocabulaire borné. Entre deux Siciliens, des étincelles semblent jaillir, et porter d'une cervelle à l'autre des idées que nous ne pourrions exprimer sans le secours de la

parole. Un meurtre, un vol, une fourberie sont proposés, acceptés et convenus tacitement par un clignement d'yeux, à la barbe d'un étranger, avant qu'il en ait le plus léger soupçon. Cette faculté du langage muet engendre, en Sicile, bien des petites conspirations, et fait marcher en poste l'amour, cet éternel conspirateur. Mast'-André, qui était du pays, remarqua des signes d'intelligence entre sa fille et le chevrier ; mais il ne devina point ce qu'avaient rapidement échangé Ciccio et Cangia. Comment pourrais-je savoir ce que s'étaient dit ces enfants, si le regard intéressé d'un père ne l'avait pas compris? Il est certain qu'une complicité soudaine s'était établie entre eux. Quant à leurs sentiments, il faut espérer que la suite de cette histoire les fera connaître.

II

Tandis que la belle Angelica et le jeune chevrier conversaient ensemble par le regard, les sourcils courroucés de Mast'-André avaient pris l'aspect effrayant d'une grosse accolade renversée. Le notaire tira de sa poche une pièce de deux sous, qu'il déposa dans la main de Ciccio, en lui disant d'un ton brusque :

— Le service que tu m'as rendu et le verre de lait sont payés. Tu peux t'en aller.

— Je n'ai point envie de rester ici plus longtemps, répondit Ciccio, car mes pratiques m'attendent. Cependant je ferai voir à la signora quelques-unes des gentillesses de ma chèvre jaune.

— Au diable ta chèvre jaune ! je me soucie fort peu de ses gentillesses.

— C'est que vous ne les connaissez pas, reprit le chevrier. On vient de quatre lieues à Floridia pour la voir danser, et elle fait la joie de mon village.

— Si tu ne sors, je te vais mettre à la porte, interrompit Mast'-André.

— Excellence, quand j'ai le bonheur d'acquérir une pratique nouvelle, je considère comme un devoir de lui donner une petite représentation gratis. Le spectacle curieux que je vais vous offrir ne vous coûtera rien.

— Il faudra donc que je prenne un bâton pour te faire sortir ?

Comme s'il n'eût même pas entendu les menaces de Mast'-André, Ciccio appela sa chèvre jaune par un cri guttural. La chèvre accourut en secouant ses cornes et se dressa sur ses pieds de derrière.

— Allons, Gheta, lui dit son maître, dansons pour réjouir le seigneur notaire et sa divine fille.

Ciccio fit claquer ses doigts en manière de castagnettes, et se mit à danser une tarentelle romantique à l'usage de la chèvre jaune. Tantôt il prenait Gheta par la taille comme une femme, tantôt il la soutenait d'une main pour l'empêcher de choir sur ses pieds de devant; puis, il tournait autour de sa danseuse, et faisait les passes et gambades de la tarentelle. La belle Angelica commença par rire de tout son cœur, et l'envie de danser la gagnant, elle courut chercher son tambour de basque. On dansa la tarentelle à trois. Ciccio déploya ses jarrets et mit des ailes à ses talons pour s'élever à deux coudées au-dessus du sol, quand il eut en face de lui deux danseuses à la fois. Il voltigeait de l'une à l'autre, animant la pauvre Gheta du geste et de la voix, et poursuivant ensuite la jeune fille, qui échappait en faisant des pirouettes.

Tous trois, observant le *crescendo* d'usage, doublaient la vitesse du rhythme, et s'excitaient réciproquement. Pendant ce temps-là, Mast'-André, qui prenait plaisir à voir le rare talent de la chèvre jaune et le contentement de sa fille, s'était adouci peu à peu. Le sourire avait remplacé, sur sa large face, l'expression du courroux. Il commençait à fredonner tout bas, en sautillant d'un pied sur l'autre. Enfin, l'enthousiasme lui montant à la gorge, il se souvint du beau temps de sa jeunesse, et se lança dans le tourbillon de la tarentelle. A peine eut-il fait quatre passes que son gros corps se fondit en eau ; mais il tint ferme jusqu'au bout, et ne s'arrêta qu'au moment où tous les danseurs, épuisés, se couchèrent sur le sable pour se reposer.

— Par Bacchus! s'écria le notaire, je ne savais point que j'eusse les jambes si robustes. Il y a vingt ans que je n'ai fait tant de besogne; mais, Dieu merci! on n'a pas encore perdu sa vigueur. Tu avais raison, Ciccio, ta chèvre est un prodige. Elle danse comme une blanchisseuse de San-Nicolo. Ma cuisinière va te servir un verre de vin.

— Combien veux-tu me vendre ta chèvre ? demanda la jeune fille.

— Elle n'est pas à vendre, répondit Ciccio.

— Je t'en offre dix ducats.

— Elle n'est pas à vendre.

— Quinze ducats.

— Signora, je vous amènerai demain de jeunes

chevreaux, parmi lesquels vous pourrez choisir.

— C'est Gheta que je veux et non une autre.

— Je ne la donnerais pas pour son poids d'or, ni pour douze acres de terre, ni même pour le bâtiment de l'hôpital ; mais puisque votre seigneurie honore Gheta de son amitié, je viendrai chaque matin vous faire une visite, et je vous montrerai bien autre chose que la tarentelle, si votre papa veut le permettre.

— Viens tant que tu voudras, mon garçon, répondit le père, car ta chèvre m'a mis en joie, et je vois qu'elle est plus savante que mes clercs.

La jeune fille adressa au petit chevrier un regard plein de malice pour le féliciter d'avoir si bien gagné le cœur de Mast'-André. Ciccio but le vin que lui servit la cuisinière, et, après avoir salué poliment la compagnie, il appela ses chèvres et sortit d'un pas nonchalant.

Il n'y a pas d'être plus passionné que le Sicilien. Sa passion peut le conduire en quelques heures jusqu'à la folie, et cependant il cache le serpent qui le ronge sous une triple cuirasse de dissimulation, comme si l'aveu de son trouble le devait conduire aux galères. Quand il eut quitté le notaire et sa fille, Ciccio parcourut la ville et porta son lait à ses pratiques, en recueillant les nouvelles du jour et causant avec les chambrières d'un ton dégagé. Vers dix heures, sa tournée étant achevée, il se composa un maintien diplomatique pour passer devant le factionnaire de la porte d'Ortigia, et prit le chemin de son village ; mais

lorsqu'il fut seul avec son troupeau dans le désert de marbre du quartier de Neapolis, il leva ses bras en l'air et poussa des cris déchirants.

— Misérable que je suis ! dit-il, qu'avais-je besoin de suivre ce damné notaire et de voir cette fille plus belle que la façade d'un temple? O saint François, saint Timoléon ! secourez-moi. Éteignez le feu qui me brûle. Adieu la paix de mon âme ! Adieu ma gaîté, mon repos, ma vie paisible ! O ruines de la mourante Syracuse, contemplez mon désespoir. L'amour, comme un impitoyable Sarrasin, s'est glissé dans mon cœur, et porte la flamme et le fer dans tous les coins. Affreux ravage, accident lamentable ! qu'on me jette sur la tête un de ces blocs de pierre ! O Ciccio, pauvre Ciccio ! te voilà dans l'enfer ! Enlèveras-tu ta maîtresse pour la conduire dans ta cabane, et la faire coucher avec son linge fin sur une botte de paille ? Quel curé voudra jamais bénir un époux en guenilles ? Verras-tu celle que tu adores se marier avec un autre ? Meurs plutôt mille fois avant que ce jour sanglant se lève ! qu'un tremblement de terre t'engloutisse en même temps que le notaire, sa fille et Syracuse entière !

Deux laveuses qui passaient le long du grand aqueduc entendirent les cris et les imprécations du pauvre Ciccio.

—C'est un amoureux, dit l'une d'elles, et sa folie le travaille. N'approchez pas, son mal est contagieux.

Les deux laveuses dirigèrent du côté de Ciccio l'in-

dex et le petit doigt de la main gauche, afin de chasser la mauvaise influence.

— Que la peste d'amour lui soit douce! dirent-elles ensuite; c'est un joli garçon.

Ciccio, qui entendit des voix, reprit aussitôt sa contenance diplomatique, et, renfonçant la douleur dans les replis cachés de son cœur, il se rendit au village de Floridia.

Le lendemain et les jours suivants, le petit chevrier ne manqua pas de revenir à sept heures du matin chez le notaire, et jamais on n'aurait deviné qu'il fût capable d'adresser des discours pathétiques aux objets inanimés, tant il paraissait maître de lui-même. Gheta déploya son savoir-faire et ses grâces, en sautant dans un cerceau, en désignant la plus belle personne de la compagnie, le plus riche seigneur ou la servante la plus paresseuse, au grand divertissement de toute la maison de Mast'-André. Elle marqua même l'heure qui sonnait à la pendule, en frappant la terre de son pied droit, si bien que Ciccio aurait pu se faire passer pour un sorcier. Quand le répertoire des tours et gentillesses était épuisé, on y revenait avec un plaisir toujours nouveau, et à la fin de chaque séance la belle Angelica donnait une récompense au petit chevrier, en le priant de ramener le lendemain la chèvre merveilleuse.

Un jour que Ciccio arriva chez Mast'-André plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva la jeune fille assise sous le vieux myrte. Sans doute ce tête-à-tête n'était pas

l'effet du hasard seul, et les dialogues muets avaient préparé l'occasion, car Ciccio ne parut pas étonné de cette rencontre. Il courut tout droit à sa maîtresse, et lui dit avec un accent plein d'énergie :

— Cangia, un mot de votre bouche pour confirmer ce que m'ont dit vos yeux.

— Cent mots ne seraient pas assez, répondit la jeune fille. Mes yeux n'ont point menti : je suis à toi.

— Et mes haillons, ma misère, mon vil métier?

— Tes haillons, je ne les vois pas. Mire-toi dans mon âme, et tu te verras avec le manteau d'Alexandre et la couronne de César. A quoi donc penses-tu? Je suis assise sur une chaise de paille, et tu me parais monté sur un trône d'ivoire. Non, ce n'est point un vil métier que le tien. De grands hommes ont mené leurs chèvres aux champs du temps de nos pères. Ton ignorance, dis-tu! ne t'en embarrasse pas : je t'apprendrai à lire quand tu seras mon mari. Je te peignerai les cheveux; je te donnerai un habit noir, une cravate rouge et un pantalon de nankin. Qu'y a-t-il entre nous? La volonté de Mast'André : rien de plus. Reculerons-nous devant un seul obstacle? Tu as une mère, dis-lui de venir demander ma main. Nous saurons par là jusqu'où vont les difficultés. Qu'on m'oppose une barrière, je monterai sur les toits; une montagne, je m'élèverai par-dessus les nuages. Je te le répète : je suis à toi. S'il n'y a pas d'autres ressources, je te suivrai comme ta chèvre jaune, car tu m'as ap-

privoisée aussi bien qu'elle. Mais nous n'en sommes pas là. Voici mon père qui vient; ne bouge pas, et garde notre secret.

Tandis que sa maîtresse débitait cette tirade avec une pétulance passionnée, Ciccio eût merveilleusement représenté la figure du jeune David triomphant, car au fond de son cœur sonnaient le sistre et les clairons. Au dernier mot prononcé par Angelica, il reprit sa mine impassible et se retourna pour saluer Mast'-André. Quand la chèvre jaune eut donné sa représentation quotidienne, la jeune fille cueillit une petite branche de myrte dont elle forma une couronne, et reconduisant Ciccio jusqu'à la porte de la rue :

— Ne parle plus, lui dit-elle, de misère et de vil métier. Reconnais à ce signe ce que tu es dans ma pensée.

Angelica déposa la couronne de myrte sur la tête de son amant et rentra dans la maison en courant.

De retour à son village, le petit chevrier employa toutes les ambages et précautions imaginables pour raconter à sa mère ce qui venait de se passer. Dona Barbara n'était pas sortie quatre fois de ses montagnes pour descendre à Syracuse et n'avait pas une idée nette de ce qu'on fait dans une ville. Les rares pièces de monnaie qu'elle avait maniées dans sa vie étaient toujours venues de cet amas de maisons qu'on apercevait au loin dans la plaine, en sorte que dans son esprit, tout citadin était riche en naissant, mais facile

à duper, puisqu'il était assez fou pour donner son argent en échange d'un peu de lait; tout montagnard, au contraire, était supérieur aux autres hommes, et assuré d'aller en paradis. Quant aux intendants civils, gouverneurs, juges et fonctionnaires, envoyés de Naples, c'étaient des Carthaginois, contre lesquels la révolte était légitime.

— Mon fils, dit la vieille à Ciccio, s'il est vrai que ta maîtresse soit aussi sage que belle, je puis consentir à demander sa main à ce notaire que tu as sauvé à la nage; mais j'exige que ta femme te suive dans la montagne où tu demeures, comme le doit une épouse honnête et fidèle.

— Pour l'amour de Dieu, répondit Ciccio, n'allez pas imposer des conditions. Il y aura bien assez d'obstacles à mon bonheur. Faites seulement que je me marie, et laissez-moi ensuite le soin d'emmener ma femme où il me plaira.

— Ne crains rien, reprit la mère, je saurai m'y prendre avec l'habileté nécessaire. Tu es beau, la jeune fille t'aime; le plus difficile est fait.

Le lendemain, Dona Barbara, qui ne mettait jamais de chaussures, tira d'une armoire, pour cette occasion solennelle, une paire de demi-bottes qui lui venait de son défunt mari. C'était une façon recherchée de couvrir la moitié de ses jambes; quelques loques déchirées qui descendaient à peine jusqu'aux genoux, lui tenaient lieu de robe; un morceau de serge verte enveloppait à peu près la poitrine et les épaules de

la vieille montagnarde. Elle planta sur sa tête un chapeau d'homme ; son bras nu et brûlé par le soleil fut armé d'un bâton de chêne vert, èt dans cet équipage presque masculin, Dona Barbara partit pour la ville, accompagnée de son fils. Les gens qu'elle rencontra sur son chemin ne firent pas attention à son accoutrement, car la misère est chose sainte et respectable en Sicile. Le soldat qui montait la garde à la porte d'Ortigia se permit un léger sourire; mais la vieille lui lança un regard si terrible et si fier, qu'il baissa les yeux. Ciccio, ayant indiqué à sa mère la maison de Mast'-André, partit suivi de ses chèvres pour distribuer son lait, en attendant la fin de la conférence. La vieille montagnarde traversa la cour et vint frapper à la porte de la cuisine. Une servante sortit sa tête par une lucarne, et voyant une personne mal vêtue, prit Dona Barbara pour une mendiante et ne répondit point ; au bout d'une minute, la vieille frappa de son bâton contre la porte en criant d'une voix sinistre :

— Est-ce la mort ou le sommeil qui règne ici ?

— Ma bonne femme, dit la servante, point de malédictions, s'il vous plaît; vous pourriez attirer sur nous quelque accident. Allez en paix ; on vous donnera du pain un autre jour.

— Accident sur vous ! répondit la vieille. Je ne demande point l'aumône, fille insolente. Appelez votre patron et dites-lui que je viens du Mont-Rosso pour lui parler d'affaires de conséquence.

La cuisinière, subjugée par le ton impérieux de la montagnarde, courut chercher son patron, et Mast'-André arriva les mains dans les poches et le cure-dent à la bouche.

III

Sans avoir la conscience de son origine, Dona Barbara était un rejeton de cette race civilisée qui rendit la liberté à des prisonniers par admiration pour les vers d'Euripide. Le culte de l'éloquence est inné en Sicile, et le guide qui fait un marché avec un étranger ne croirait pas mériter son pourboire s'il ne l'enlevait par un effort de rhétorique.

— Seigneur notaire, dit la vieille, vous dont la sagesse est fameuse dans le monde entier, vous qui exercez la noble profession de donner des conseils aux mères de famille, prêtez-moi les lumières de votre esprit.

— Volontiers, interrompit Mast'-André; mais il faut me payer mes consultations, car j'ai acheté fort cher mon privilége. Si vous avez quatre *tari* à m'offrir, je vous donnerai tant de bons avis que vos affaires en iront bien.

— Ce serait grand dommage, reprit la vieille, si, faute de quatre *tari*, ma bouche se fermait et vos

oreilles refusaient d'entendre des révélations qu'il vous importe de connaître. Apprenez, seigneur notaire, qu'une jeune fille de cette ville est éperdument amoureuse d'un garçon de nos montagnes. Le père de la demoiselle ne voudra point d'un gendre sans argent, et la mère du jeune homme craint pour son fils la corruption des villes. Cependant l'amour va croissant, et si les parents ne s'entendent, ils perdront leurs enfants et se trouveront seuls sur la terre. Que doivent-ils résoudre, sage Mast'-André? Prononcez vous-même, et ce que vous ordonnerez sera fait.

Dona Barbara employait le subterfuge par lequel Annibal avait annoncé à son gouvernement sa première défaite; mais le notaire, au rebours du sénat de Carthage, ne donna point dans le piége oratoire :

— Que la mère, dit-il, retienne son fils dans les montagnes, et que le père renferme sa fille dans un couvent. Voilà ce que ma sagesse ordonne. Payez-moi ma consultation et que Dieu vous conduise.

— Point d'argent, s'écria la vieille avec véhémence; point d'argent pour un avis aussi mauvais, car le jeune homme est Ciccio, le beau chevrier, et la jeune fille est la tendre Cangia, cette douce colombe blessée, que rien ne saurait guérir de son amour.

— Je m'en doutais, reprit Mast'André, mais il y a remède à tout hormis à la mort. J'enverrai ma fille à Taormine, et je donnerai tant de coups de bâton à l'amoureux que je le guérirai de sa passion.

Ciccio, qui venait d'entrer dans la cour avec ses

chèvres, entendit cette sentence accablante, et la belle Cangia, debout derrière son père, se mit à pleurer.

— Qu'on m'enferme dans un couvent, s'écria la jeune fille, qu'on me creuse une tombe et qu'on m'arrache le cœur, je t'aimerai encore, ô mon cher Ciccio. Tu es trop beau, tu as trop de grâce, ton parler est trop doux pour que je t'oublie jamais.

— Moi, dit Ciccio en levant une main vers le ciel et posant l'autre sur son cœur, je veux qu'on me pende à un gibet, que tous les fusils de Naples soient ajustés sur ma poitrine, qu'on me brûle tout vif, qu'on me mette à la question, et que mon corps soit partagé en mille portions; je veux que l'on me tue, et je sortirai du cimetière pour répéter aux oreilles de mes bourreaux : J'adore la charmante Cangia.

C'est la chose la plus commune du monde, dans les fictions du théâtre, et la plus rare dans la réalité, que de voir deux amants se jeter dans les bras l'un de l'autre, et se tenir embrassés jusqu'à ce que leurs tyrans les séparent. Il faut que la passion soit bien grande pour que la jeunesse en vienne à cette extrémité de surmonter le respect, la crainte et la pudeur; mais, sous le 38e degré, les cœurs sont brûlants, et l'amour, les yeux couverts de son bandeau, marche guidé par un autre aveugle, le délire. La belle Cangia courut à son amant; Ciccio la reçut éperdue entre ses bras, et tous deux pleurèrent à chaudes larmes, en se prodiguant les serments et les caresses. Mast'-André criait comme un aigle en furie, et la vieille

montagnarde riait aux éclats en dansant un pas de sorcière.

— Ils seront unis, chantait Barbara, ils seront unis les jeunes amants. Bénissez-les, sainte Vénus; protégez-les, sainte Proserpine! ô merveille de l'amour : la fille d'un puissant notaire pressée sur le cœur d'un simple chevrier! à la mort seule il n'est point de remède; il en est à tous les autres maux. Le notaire l'a dit lui-même, et c'est la vérité; mais les enfants vivront pour s'aimer, et la marmite sera toujours pleine, et les jeunes époux danseront à se briser les reins, tandis que je dormirai avec une grosse pierre sur l'estomac. Aujourd'hui on crie et on pleure; mais la mort ramènera le silence et puis la paix et le bonheur. — Partons, mon fils; retournons dans nos montagnes, et si ton cœur est malade, console-toi en songeant que ta maîtresse a bu comme toi dans la coupe empoisonnée.

— Va-t'en, Ciccio, dit la belle Cangia, car mon père pourrait te battre et j'en mourrais de douleur.

La jeune fille tira violemment l'épingle d'argent qui ornait ses cheveux, détacha le ruban de sa ceinture et donna ces gages de sa tendresse au petit chevrier; puis elle remonta dans sa chambre en poussant des sanglots à fendre les pierres. Ciccio, emporté par son désespoir, se sauva en courant comme un fou, et chercha un coin solitaire où il pût se lamenter commodément. La chose n'était pas difficile à trouver : depuis quelque mille ans on n'a pas vu de foule dans les

rues de la pauvre Syracuse. Notre héros souleva des tourbillons de poussière en passant le long des remparts; des chiens couchés à l'ombre d'un mur aboyèrent après lui; des enfants qui jouaient sur le seuil d'une maisonnette délabrée le suivirent du regard avec étonnement, et il arriva au bord de ce bassin tout encombré de ruines qui porte encore le nom de Fontaine Arétuse. Deux nymphes en chemise, plongées dans l'eau jusqu'aux genoux, lavaient du linge qui avait grand besoin de cette opération. Ciccio reprit sa course et acheva le tour de la ville, toujours éperonné par le désespoir. Il tomba enfin accablé de douleur dans l'enceinte du Prytanée. Quand il eut bien pleuré, la face contre terre, le petit chevrier se sentit touché à l'épaule. Il releva la tête et vit auprès de lui sa chèvre jaune qui le regardait d'un air de blâme et de reproche.

—Tu as raison, Gheta, lui dit-il : cette conduite est indigne de ton maître. Ce n'est pas en pleurant comme une femme que j'apprivoiserai la fortune. Courons ensemble après elle. Cherchons-la dans les grandes villes qu'elle habite. Fuyons bien loin de l'ingrate Syracuse. Voyageons par tout l'univers, c'est-à-dire d'un bout à l'autre de la Sicile, et nous reviendrons peut-être aussi riche que Mast'-André lui-même.

L'espérance s'était glissée dans le cœur de Ciccio ; il se releva plus calme et s'achemina vers son village en préparant dans sa tête les entreprises les plus hardies.

Pendant ce temps-là, Mast'-André, ému par sa querelle avec la vieille Barbara, laissait ses clercs et sa boutique, et prenait son chapeau pour aller se distraire. Chez un limonadier qu'il fréquentait depuis dix ans, il rencontra un juge *ordinateur* de ses amis, qui lui proposa une partie de *bazzica*, et comme Mast'-André poussait des soupirs en mêlant les cartes, le seigneur juge lui demanda la cause de son chagrin. Le notaire raconta en confidence le sujet de ses peines et la triste obligation où il était d'envoyer sa fille à Taormine pour l'éloigner d'un misérable chevrier qu'elle aimait follement.

— Par le Christ ! vous n'êtes guère ingénieux, Mast'-André, s'écria le juge, de ne pas savoir vous défaire d'un chevrier qui vous gêne, lorsque vous avez pour ami un homme puissant. Ignorez-vous que si je dis à un gendarme : « Faites ceci; arrêtez telle personne; mettez-la en prison; serrez-lui les pouces jusqu'au sang », à l'instant la personne est saisie, appréhendée au corps, mise au secret, et que le sang jaillit de ses pouces selon mon commandement ? Regardez-moi, là, entre les deux sourcils, et vous verrez celui qui a le pouvoir de vous délivrer de votre inquiétude. La belle Angelica n'ira pas à Taormine ; c'est votre chevrier qui sera conduit sous bonne escorte à Noto, où est le siége de l'intendance.

— Mais, dit le notaire, encore faudrait-il accuser Ciccio de quelque délit.

— Vous commencez à comprendre, reprit le juge.

Ne suis-je pas votre compère et votre ami, et de plus un homme serviable et accommodant ? Choisissez vous-même le délit : voulez-vous que j'accuse ce drôle de vous avoir séduit votre fille? de l'avoir ensorcelée ? Dans l'intérêt de l'aimable Angelica, il serait mieux d'imaginer un vol. Ne manque-t-il rien chez vous? Une pièce d'argenterie, un mouchoir de poche, ou quelque autre objet?

— J'y songe, s'écria Mast'-André, ce pendard possède l'épingle d'argent que ma fille portait dans ses cheveux, plus un ruban de ceinture, mais la vérité est que Cangia lui a donné volontairement ces deux objets comme des gages de son amour.

— Nous y voilà, reprit le seigneur juge : adressez-moi une lettre en manière de plainte, et je me charge du reste.

Mast'-André goûta fort l'expédient du seigneur juge. Il demanda une feuille de papier sur laquelle il écrivit une plainte en bonne forme, et Ciccio fut accusé d'avoir volé une épingle d'argent et une ceinture, en s'introduisant dans la maison du seigneur Mast'-André, notaire privilégié, sous le prétexte de fournir du lait de chèvre.

Le lendemain Dona Barbara se chauffait au soleil sur son balcon de bois (car la plus chétive chaumière de la Sicile est encore ornée d'un balcon) lorsqu'elle aperçut de loin trois gendarmes qui montaient par un sentier. La vieille montagnarde appela Ciccio à grands cris, et, grimpant sur un escabeau, elle dé-

crocha la carabine de son défunt mari, qu'elle chargea elle-même, en femme exercée au maniement des armes.

— Mon fils, dit-elle, jamais les uniformes ne viennent dans ce désert. N'en doute pas : tu vas être arrêté. Il y a là-dessous une vengeance et une machination des étrangers. Tu as le temps de tuer les trois Carthaginois par cette fenêtre. Ne perds pas une minute, ajuste d'abord celui qui marche devant, et qui paraît conduire les deux autres.

Ciccio prit la carabine et courut la cacher dans un grenier :

— Je ne suis point coupable, dit-il à sa mère, et ne le deviendrai pas, à moins qu'on ne me pousse à la dernière extrémité. Si c'est à moi qu'en veulent ces uniformes, je saurai jusqu'où peut aller l'injustice des étrangers.

Au bout d'un quart d'heure, les gendarmes entrèrent dans la maisonnette.

— Tu vas nous suivre, dit le sergent à Ciccio. Où est ta chèvre jaune?

— La voici.

— Il faut qu'elle nous accompagne.

— Est-elle accusée d'un crime?

— Assurément. Elle amuse les gens tandis que tu fais tes coups.

— Et quels coups est-ce donc que je fais?

— Les *ordinateurs* te l'apprendront. Je vais examiner un peu l'intérieur de cette armoire.

— Une épingle d'argent ! c'est justement ce que nous cherchons. — Un ruban vert avec une boucle de ceinture ! — Ton affaire est claire. — Que vois-je encore là ? une vieille montre d'argent.

— C'est l'héritage de mon père, dit Ciccio.

— Un misérable comme toi possède une montre quand je n'en ai point !

Le sergent mit la montre dans sa poche.

— Qu'as-tu sur toi? dit-il ensuite ; un couteau, cela peut figurer au procès ; quatre *grani*, ce sera pour ma peine. A présent, marchons.

Dona Barbara se tordait les bras et reprochait à son fils de se laisser dépouiller par les Carthaginois ; mais le sergent la menaça de l'arrêter si elle ne se taisait. La vieille prit son rouet et se mit à filer en chantant d'une voix lugubre la complainte de *Dona Carmina.*

Le petit chevrier appela sa chèvre jaune, et sortit entouré des gendarmes. En descendant le sentier, il se retourna pour regarder encore une fois sa maisonnette, et il aperçut la vieille Barbara qui, par une lucarne du grenier, essayait de coucher en joue le sergent avec son antique carabine de famille ; mais Ciccio, sans changer de visage, se plaça derrière l'étranger, de façon à le couvrir de son corps, jusqu'à ce qu'un détour du chemin eût mis les gendarmes à l'abri de tout danger.

Ce n'était pas par résignation ni par faiblesse que Ciccio ne murmurait point, encore moins par con-

fiance dans la justice. De la part des étrangers, il n'attendait au contraire que des iniquités. Il n'obéissait qu'à sa dissimulation naturelle, et avant de prendre une résolution, il voulait avoir la mesure de son malheur.

Cette conduite prudente fut prise pour de la douceur et lui épargna les mauvais traitements dont les agents de la force publique ne sont pas avares dans le pays du pauvre Ciccio. Il fit donc tranquillement son entrée à Syracuse, au milieu des gendarmes, et suivi de sa chèvre jaune. On le conduisit chez le juge ordinateur.

— Scélérat! s'écria impétueusement le seigneur juge, dont la modération n'était pas la plus belle vertu; je te ferai lier avec des cordes; je te ferai donner cinquante coups de bâton, et enfermer dans une prison où tu n'auras point d'eau à boire que tu n'aies avoué ton crime; ainsi, parle vitement, je n'ai pas de temps à perdre.

— Excellence, répondit Ciccio avec sang-froid, je ne sais pas de quel crime je suis accusé.

— Il ne s'agit pas de savoir si tu connais ton crime, mais bien si tu l'as commis. Entends-tu, impie, brigand, vagabond? Je te commande d'avouer que tu l'as commis, et prends garde à ce que tu vas répondre!

— Votre Excellence se trompe en m'appelant impie: je fais mes prières et je vais à l'église. Je n'ai volé personne, et, pour un vagabond, comment le

serais-je, puisque j'ai une chaumière à cinq milles d'ici, dans la montagne.

— Le gueux m'interroge, je crois ! dit le seigneur juge. C'est moi qui dois t'interroger. Dépêche-toi d'avouer, afin qu'on te punisse.

— Je n'ai mérité aucune punition.

— Et qu'importe, pourvu que tu serves d'exemple!

— Je supplie votre excellence d'avoir pitié de moi.

— Ne me fais pas parler de choses étrangères au procès.

— Seigneur, je suis innocent.

— Tu vas bien voir que tu n'es pas innocent. Qu'on le mène en prison et qu'on enferme aussi la chèvre.

Les gendarmes emmenèrent Ciccio, et, après le départ du prévenu, le seigneur juge, encore agité par la colère, répéta vingt fois, en rangeant son papier et ses plumes:

— Qu'on le mène en prison !... il verra bien qu'il n'est pas innocent... Qu'on enferme aussi la chèvre.

Au seul accent napolitain de son interrogateur, le petit chevrier s'était senti au pouvoir de l'ennemi, et il avait pensé que son innocence ne lui servirait à rien; aussi ne songea-t-il plus qu'au moyen d'échapper à la fureur des Carthaginois.

IV

Dans le sud de la Sicile, les routes n'existent point. On passe à travers des bras de mer, des torrents et des ravins, et le voyageur est étonné de trouver au bout de ces déserts des villes considérables, d'où on ne sort pas sans péril. Quant aux modes de transport, ils se réduisent à deux, les mulets et la *lettiga*, espèce de boîte incommode, exposée à verser, et qu'on suspend sur le dos des mules au moyen de deux traverses. La seule manière vraiment sûre d'aller d'un lieu à un autre, c'est de se servir de ses jambes. Cette manière étant aussi la plus économique, ce fut celle que le seigneur juge adopta pour expédier le petit chevrier à Noto, entre deux fantassins.

Quand une passion ne trouble point son caractère, le Napolitain est le meilleur homme du monde. Si son naturel n'est pas endommagé par la vengeance, ni par le fanatisme, ni par la cupidité, ni par l'instinct du vol et de la fourberie, ni par l'intérêt personnel ou les préjugés de l'ignorance, vous le trouvez tou-

jours gracieux, ouvert, et volontiers disposé à lier conversation. La facilité de mœurs est telle dans le royaume de Naples, que les galériens eux-mêmes vivent doucement et familièrement avec leurs gardiens.

Les deux fantassins chargés de conduire le petit chevrier n'avaient pas contre le prévenu la même animosité que les gendarmes. On ne leur avait point défendu de parler à leur prisonnier, et, d'ailleurs, c'eût été une consigne inutile, attendu que la langue du bon Napolitain ne se repose jamais. Le voyage était de huit lieues, et déjà, au bout d'une heure de marche, les deux soldats causaient avec Ciccio, en riant bonnement de la peine qu'ils avaient à comprendre son dialecte mélodieux.

De Syracuse à Noto, le rivage de la mer sert à la fois de guide et de chemin. On ne voit devant soi que des sables coupés par des rivières qui descendent des montagnes. Les sons d'une cornemuse ou les clochettes des vaches vous indiquent de temps à autre que ce pays n'est pas absolument abandonné ; mais vous ne trouvez pas une maison ni un arbre pour vous abriter contre l'ardeur du soleil. Ciccio, suivi de sa chèvre, marchait résolûment entre les deux fantassins par vingt degrés de chaleur, et faisait sortir des touffes d'herbes dont la plage était marquetée, des milliers de lézards et d'insectes bourdonnants. La mer, endormie, traînait mollement ses lames sur le sable en produisant un bruit semblable à l'explosion d'une

fusée volante. L'un des soldats napolitains, entendant des grelots résonner derrière lui, dit à son camarade d'un air satisfait :

— Nous allons avoir de la compagnie.

En effet, un vieux muletier de Noto, qui avait conduit du monde à Syracuse la veille, retournait chez lui avec ses deux mules chargées d'une *lettiga*. Quand il eut rejoint les trois voyagèurs, il marcha au pas militaire à côté d'eux, et dit gaiement aux soldats :

— Signori, je vous souhaite une heureuse journée. Il me paraît que vous menez ce joli garçon à Noto pour lui donner une chambre dans les bâtiments de l'État.

— Eh ! répondit l'un des fantassins, nous faisons ce qu'on nous commande.

— Vous avez raison. Quel crime a donc commis ce bambin ?

— Il dit qu'il ne sait pas son crime ; mais la chose est consignée sur des papiers que j'ai dans ma poche, et je connaîtrais déjà le cas si je savais lire. Que voulez-vous ? un fantassin n'est pas un docteur.

— Et les docteurs seraient de mauvais fantassins. Afin d'amuser le chemin, je vous conterais bien l'aventure de la dame Coletta, pour peu que vous m'en fissiez la demande.

— Contez-nous cela, quoiqu'un verre de limonade fût plus à propos qu'une histoire.

— De la limonade, reprit le muletier, par cette chaleur, ce serait pour ôter les jambes. Prenez cette

gourde, et vous y trouverez un vin *del greco* qui vous pousse un homme fatigué à quinze milles sans qu'il sache comment.

Les deux soldats burent quelques gorgées de vin et passèrent la gourde à Ciccio, après quoi le muletier commença le récit diffus et incompréhensible de l'aventure de la dame Coletta. Lorsqu'il vit les deux fantassins occupés à suivre avec application le fil embrouillé de son histoire, le narrateur, qui n'avait point encore regardé Ciccio, tourna son visage du côté du prisonnier en fermant son œil gauche, ce qui voulait dire :

— Je me moque de tes gardiens. Entendons-nous ensemble.

Ciccio baissa imperceptiblement l'une de ses paupières, et ce fut comme s'il eût répondu :

— J'ai compris.

Le muletier regarda les montagnes, comme pour demander au prisonnier s'il voulait tenter de s'évader, et Ciccio frappa sur son genou, pour assurer qu'il avait de bonnes jambes. Après ce dialogue muet, l'histoire de la dame Coletta se trouva finie un peu brusquement.

— Signori, dit le muletier, quand nous serons à deux milles d'Avolo, il ne faudra point bavarder, car le passage est mauvais. On y a tué un de mes confrères la semaine dernière.

Les soldats ouvrirent de grands yeux, et le nez du muletier, en se tordant d'un air narquois, dit claire-

ment à Ciccio que ses gardiens n'étaient pas fort braves.

— Mais, reprit le vieux Sicilien, je ne vous quitte point, et je passerai à l'ombre de vos fusils. Çà, dites-moi, sont-ils *animés*, ces fusils?

— Le mien, répondit l'un des Napolitains, est animé par une bonne charge de poudre et une balle; mais celui de Giovanni est *endormi*.

— Eh bien! seigneur Giovanni, je vous avertirai du moment où il sera prudent de briser une cartouche.

Un oiseau de mer s'approchait de la côte en volant lourdement; le muletier le coucha en joue avec la longue perche qui lui servait à aiguillonner ses mules.

— Signor soldat, dit-il, voilà une bonne pièce à faire bouillir dans un pot. Tirez un peu, en ajustant l'oiseau à la tête, et vous le toucherez dans les ailes.

Le Napolitain tira sur l'oiseau et le manqua.

— Par Bacchus! s'écria le Sicilien, la balle a glissé sur les plumes, aussi vrai comme il l'est que je m'appelle Trajan. Armes à feu, armes peu sûres; il y a toujours dans une charge de poudre vingt grains qui appartiennent au hasard.

Ciccio, qui ne perdait pas un mot de la conversation, voyant l'occasion favorable, interrogea le muletier du regard pour savoir s'il devait tenter de s'enfuir; mais don Trajan lui fit signe d'attendre encore; le muletier posa le bout de sa perche sur le numéro

de sa *lettiga*, ce qui signifiait : « Il ne faut pas me compromettre ». Il entonna la chanson catanaise : *Talè comu mi penninu*, que tout le monde chantait alors en Sicile. La chèvre jaune, habituée à danser sur l'air de cette *Popolana*, se dressa sur ses pieds de derrière en secouant ses cornes. Don Trajan s'arrêta comme frappé d'étonnement, et prit à part les deux soldats.

— Signori, leur dit-il, vous ne savez pas qui vous menez à Noto. Ce garçon-là est un sorcier, et sa chèvre n'est autre que le diable auquel il a vendu son âme.

Le muletier appuya cette révélation d'un signe de croix.

— Jeune homme, dit-il ensuite à Ciccio, avec un clignement d'yeux significatif, je gage que tu n'as pas fait asperger ta chèvre d'eau bénite le jour de Pâques, comme le doit un chevrier bon chrétien.

— Il est vrai, répondit Ciccio. Ma chèvre est savante et n'a pas besoin d'aller au catéchisme. L'eau bénite l'incommode; mais, si je voulais traverser la mer Ionienne sur son dos, ce serait l'affaire d'un moment.

— Et pourquoi te laisses-tu conduire à l'intendance?

— Parce qu'il ne me convient pas de m'échapper; car je le pourrais assurément. Je pourrais être au sommet du Mont-Rosso, ou de l'Etna dans cinq minutes ; je pourrais vous dire, ainsi qu'à ces deux honnêtes militaires, ce que vous avez dans l'esprit,

ou bien les noms de vos parrains et marraines, ou encore quelle année et quel jour vous mourrez.

— Quoi ! comment ! reprit le vieux Sicilien en feignant la plus grande surprise, est-ce que tu saurais me dire ce que j'ai là dans la poche de ma veste ?

Don Trajan fit avec ses lèvres la moue d'un homme qui fume; et Ciccio, appliquant son oreille contre le museau de sa chèvre, répondit aussitôt :

— Gheta dit que vous avez dans votre poche une pipe.

— Oh ! l'étrange chèvre ! s'écria le muletier en montrant sa pipe. En vérité je n'aime pas ces sortes de prodiges. Cela confond toutes mes idées. Jeune homme, je ne t'envie point tes connaissances; elles te coûteront trop cher. Mais tu ne pourrais pas deviner le nom de mon cousin le contrebandier.

Ciccio causa tout bas avec sa chèvre, et dit avec assurance :

— Si votre cousin ne s'appelle pas Joseph, il ne s'en manque pas de deux notes; et, quant à sa profession, Gheta certifie qu'elle est mal vue des gens du roi.

— Vive Dieu ! s'écria le muletier, c'est cela même; sauf les deux notes, le nom de mon cousin est bien Joseph, et la contrebande est un métier périlleux, comme le dit la chèvre. Seigneurs fantassins, je vous demande pardon de vous fausser compagnie; mais les chemins sont assez mauvais sans qu'on s'amuse encore à voyager avec le diable. Le gouvernement

de là-bas vous paye pour avoir plus de courage qu'un muletier. Que le ciel vous conduise. Moi, je crains la chèvre jaune, et je m'en vais.

Le vieux Trajan fit trois signes de croix, piqua les mules du bout de sa perche et partit en courant; à peine avait-il cent pas d'avance, que Ciccio se tourna vers ses deux gardiens et leur dit avec la fierté d'un véritable magicien :

— Etrangers, si vous n'étiez forcés d'obéir à vos maîtres, je vous changerais en poissons et je vous jetterais dans cette mer. Retournez à Syracuse, et dites au Carthaginois ordinateur qu'on priera Dieu pour lui le jour des morts de cette année.

Ciccio poussa le cri guttural auquel sa chèvre obéissait, et courut de toutes ses jambes vers les montagnes. L'un des soldats voulut le poursuivre; mais en moins d'une minute, il comprit que ses efforts étaient inutiles, et revint vers son compagnon. L'autre soldat essaya de charger son fusil ; mais le fuyard était déjà hors de portée. Les deux fantassins s'arrêtèrent paisiblement à regarder le petit chevrier sauter par-dessus les buissons et les cactus ; ils le virent bientôt grimper parmi les rochers et s'enfoncer dans un ravin, où il disparut, toujours suivi de la fidèle Gheta qui galopait derrière lui.

— Par saint Janvier ! dit l'un des soldats, si l'on nous donne un sorcier à mener en prison, et que le diable nous l'enlève, ce n'est point notre faute.

— Le seigneur juge n'avait pas songé que cette

chèvre jaune était Satan lui-même, et à présent la chose n'est plus douteuse.

— Si peu douteuse que j'ai vu le sorcier à plus de mille coudées dans les airs, à cheval sur sa chèvre qui avait des ailes longues comme ce fusil.

— Et moi, ne l'ai-je pas vu, comme je te vois, se précipiter du haut des nuages dans un trou d'où sortaient des flammes ?

— Notre rapport établira le fait, et si l'on nous met en prison, nous jouerons à la *Murra.*

— Et la petite Cattina nous apportera des figues d'Inde et des graines de citrouille.

Les deux fantassins retournèrent tout doucement à Syracuse, en préparant leur véridique rapport. Sans trouver leur récit absolument dénué de vraisemblance, le seigneur juge les appela sots et maladroits.

Il envoya le dossier de Ciccio à Noto, avec l'épingle d'argent et la ceinture, plus un procès-verbal des circonstances de l'évasion. Les deux soldats furent mis en prison, et la petite Cattina leur apporta des figues d'Inde et des graines de citrouille, qui les consolèrent amplement de leur disgrâce. Mast'-André apprit ces détails chez le limonadier, de la bouche même du seigneur juge, et il se caressa le menton d'un air satisfait, en répétant plusieurs fois :

— Contumace, voleur, sorcier, peu importe le titre que mérite ce pendard de chevrier, pourvu qu'il ne puisse plus reparaître à Syracuse.

— C'est à moi que vous devez votre tranquillité,

lui dit le juge. C'est de cette tête-là qu'est sorti l'heureux expédient. Réjouissez-vous donc d'avoir pour ami et compère un homme ingénieux, car, sans moi, Dieu sait ce qu'allait devenir la belle Angelica.

— Seigneur juge, répondit Mast'-André, Angelica aurait toujours été ma fille ; je dis la fille de Mast'-André, le plus riche notaire de Syracuse. Je l'ai engendrée et fait mettre au monde par ma femme. Laissons à chacun son mérite, s'il vous plaît. Si vous êtes un habile magistrat, je suis un hardi notaire ; vous êtes un ami complaisant, et moi un père sage. L'un vaut bien l'autre.

Tandis que les deux compères se décernaient à eux-mêmes ces justes éloges, Ciccio était revenu à Floridia. Devant la porte de la chaumière, il trouva la vieille Barbara, chaussée de ses demi-bottes, coiffée de son chapeau d'homme et la carabine sur l'épaule.

— Mon fils, dit la vieille, tu arrives à propos. Je pars pour Syracuse dans le dessein de tuer l'Athénien ordinateur. Le ciel a pitié de nous, puisque tu as réussi à t'échapper. J'ai vendu nos chèvres et notre mobilier, pour la somme de six piastres, au voisin Benedetto. Prends cet argent et va chercher fortune à Catane. Embrasse-moi : dans deux heures nous serons vengés; mais tu vas perdre ta mère.

Ciccio connaissait trop bien l'entêtement et l'exaltation de Dona Barbara pour combattre de front cette belle résolution.

— J'approuve votre projet, dit le chevrier; mais

qui vous indiquera ce Carthaginois que vous n'avez jamais vu? comment pénétrerez-vous jusqu'à lui? quelle figure allez-vous faire dans les rues de la ville avec votre carabine? vous laissera-t-on seulement passer sur le pont-levis? C'est à moi qu'il appartient de tuer cet homme, et je saurai m'échapper encore sur les ailes de la vengeance. Gardez les six piastres et partez pour Catane. Vous m'attendrez au village de Priolo, où je vous rejoindrai demain au point du jour. Emmenez avec vous Gheta, et donnez-moi votre bénédiction.

— Oui, s'écria la vieille en battant des mains, tu as dans les veines le pur sang de la Sicile. Prends cette carabine, ces deux balles de plomb, cette boîte à poudre et ce couteau. A présent, je te bénis. Et toi, pauvre maisonnette où sont morts mon mari et les aïeux de mon fils, sois aussi bénie de celle qui a dormi sous ton chaume pendant quarante ans. Puisses-tu dire à ceux qui te verront : « J'appartenais à la vieille Barbara; j'étais le patrimoine du jeune Ciccio; mais la persécution et l'injustice m'ont fait changer de maîtres. »

Ciccio et sa mère descendirent le sentier de Floridia et traversèrent la plaine en silence. Au pied du grand aqueduc, Dona Barbara se mit à genoux pour demander au ciel avec ferveur d'accorder à son fils une prompte et facile vengeance; elle prit ensuite le chemin de Priolo, en traversant les ruines d'Epipolis, et Ciccio se dirigea vers la porte de Syracuse.

V

A peine le petit chevrier eut-il perdu de vue la vieille Barbara, qu'il ralentit le pas et s'arrêta pour délibérer avec lui-même. L'amour lui tenait au cœur, bien plus que la vengeance, et son envie était de revoir sa maîtresse avant de quitter son pays. Il chercha donc un endroit couvert de ronces où il pût cacher sa carabine, et il se mit à l'ombre du tombeau d'Archimède pour y attendre le soir. Les églises sonnaient l'angélus et on allait fermer les portes de la ville, lorsque Ciccio entra dans Syracuse. La boutique du notaire était close; mais on voyait de la lumière à la fenêtre d'Angelica. Ciccio s'arrêta au pied de cette fenêtre et chanta les deux premiers vers de la chanson populaire : « *N'es-tu donc née, ô Philis, que pour me briser le cœur?* » Aussitôt la belle Cangia, devinant que ces paroles s'adressaient à elle, parut sur son balcon; et, malgré l'obscurité, elle reconnut celui qu'elle aimait, à ses haillons et à son air d'empereur romain.

— Alerte! lui dit-elle à voix basse, il ne faut pas rester là.

— Alerte ! vous aussi, répondit Ciccio ; car je vais pénétrer dans la maison.

Et il partit comme un trait. Une petite ruelle qu'il trouva sur sa droite le conduisit derrière les jardins. Il grimpa sans peine sur les murs délabrés ; le myrte centenaire lui servant d'indice, il entra dans le domicile de Mast'-André par le chemin des amants et des voleurs. La servante, occupée à laver la vaisselle, ne le vit point passer devant la porte de la cuisine. Ciccio franchit lestement l'escalier, se jeta dans un grenier et monta sur le toit de la maison. Angelica était encore sur son balcon, rassemblant ses idées pour trouver un moyen d'introduire près d'elle son amoureux, lorsqu'une branche de giroflée, qui lui tomba sur la main, vint l'avertir que le problème était résolu. Au printemps, les toits de Syracuse ressemblent à des parterres, tant il y pousse de fleurs entre les pierres et le ciment.

La belle Cangia ne fit qu'un bond de sa chambre au grenier ; Ciccio lui tendit la main pour l'aider à monter sur le toit ; le plus pressé pour des amants malheureux étant de se témoigner leur tendresse, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; après quoi ils s'assirent sur les tuiles comme dans un boudoir, pour y causer de leurs affaires.

— Ne nous le dissimulons pas, dit la jeune fille, les obstacles qui nous séparent sont plus grands que je ne l'avais supposé d'abord.

— Je m'en aperçois, répondit Ciccio, puisque votre

père me fait poursuivre par les bonnets carrés et les gendarmes.

— De quel crime es-tu donc accusé?

— Ils ne peuvent pas seulement le dire.

— Je ne connais point les lois, mais il me semble impossible qu'elles ordonnent d'arrêter un homme parce qu'il est amoureux.

— Que sais-je? je suis seul et je ne possède rien. Mes ennemis sont puissants et nombreux; ils m'accableront si Dieu ne vient à mon secours.

— Il y viendra. Notre plus grand malheur, c'est ta pauvreté. Fais fortune et tout ira bien.

— Sans doute: si j'avais un habit noir et si j'étais notaire, votre papa s'adoucirait; mais comment devenir notaire et avoir un habit noir?

— Apprends à lire et à écrire.

— Ce serait trop long; je mourrais cent fois d'impatience. J'avais bien songé à me faire domestique de quelque Anglais.

— Il t'emmènerait dans son pays; cela ne vaut rien.

— Si j'en croyais ma mère, j'irais sur la route de Palerme ou celle de Messine dévaliser les voyageurs, et dans leurs bagages je trouverais des habits et de l'argent.

— Fi! Ciccio, je ne veux pas que tu sois un brigand.

— Je pensais encore à m'installer devant l'auberge *dèl Sole* avec une boîte en carton, pour vendre aux

étrangers des médailles, des morceaux de mosaïques, du corail et de l'ambre vert.

— Tu gagnerais peu de chose à ce commerce-là.

— Si je m'embarquais sur le navire d'un pirate?

On te pendrait.

— Si j'allais de porte en porte avec la robe d'un capucin ?

— On te donnerait plus de croûtes de pain que de pièces de monnaie.

— Je ne vois plus qu'une ressource ; c'est de parcourir les grandes villes et d'y montrer ma chèvre savante sur les places publiques pour de l'argent.

— Ceci vaut mieux ; c'est un moyen sûr et honnête de faire fortune. Gheta est un prodige. Ne cherche pas autre chose ; tu as trouvé le chemin du bonheur. On dit qu'il y a quarante mille habitants à Catane et quatre fois davantage à Palerme ; si chacun d'eux te donnait un *grano*, je ne sais pas combien cela ferait, mais assurément ce serait une somme considérable. Or, tout le monde à Catane et à Palerme voudra voir ta chèvre savante.

— Et combien de temps me faut-il pour montrer ma chèvre à tant de gens ?

— Peut-être trois mois.

— Grand Dieu ! ne peut-on faire fortune en moins de trois mois ? ce seront trois siècles ; et que deviendra votre amour pour moi ?

— Il se fortifiera dans l'attente et l'espérance.

— Et comment allez-vous rassurer mon pauvre cœur ?

— Je jure de te rester fidèle par ce ciel et ces étoiles qui nous regardent, par ces fleurs et ces herbes qui vivent sur ce toit, où je viendrai tous les jours m'asseoir pendant ton absence. Va, ne perds pas une minute. Fais fortune, et dans trois mois, Ciccio transformé se présentera chez mon père, vêtu comme un prince et suivi d'un mulet chargé d'or et de pierres précieuses.

— Mais, si l'ordinateur m'accuse de quelque nouveau crime ?

— Y penses-tu ? lorsqu'il te verra riche, il voudra te marier avec sa fille, et ce sera mon tour d'avoir peur que tu ne m'oublies.

— Vous avez raison. Mon plan est fait ; dans trois mois je serai ici avec le mulet chargé d'or et de bijoux. Votre père m'accueillera bien, et on nous mariera.

Les deux enfants, bercés par leurs illusions, se mirent à faire des châteaux en Espagne. Cela aurait duré longtemps si la cuisinière ne se fût avisée de crier à tue-tête que le souper était servi, et que le patron attendait la signorina. Le petit chevrier reçut de son amie le baiser d'adieu, et tous deux descendirent à pas de loup du toit dans le grenier, et du grenier dans la cour. Ciccio, ayant escaladé les murs, se trouva ensuite dans la ruelle déserte, où il chanta encore, en manière de salut, l'air populaire:

Dunca nascisti, ô Fillidi,
Pri divideri stu cori ?

Et il s'éloigna plein de confiance en sa fortune, sans autre souci que la longueur insupportable du délai de trois mois. Comme les portes de la place étaient fermées, Ciccio, qui ne voulait pas attendre le jour à Syracuse, se rendit à la pointe de la presqu'île d'Ortigia. Un vieux puits desséché, duquel on avait jadis tiré de l'eau par le moyen d'une poutre, lui fournit un expédient pour descendre au pied des remparts ; il posa *l'asta* du puits du haut des murailles sur un terrassement, et parvint, en se laissant glisser le long de la poutre, jusqu'au rivage de la mer. Afin de ne point gâter sa veste et son caleçon de toile, il fit du tout un turban qu'il posa sur sa tête, et, traversant à la nage le petit port, il n'eut pas soixante brasses à faire pour aborder sur la rive d'Acradine, plage désolée, dont les fondrières représentent la chaussée d'Antin de l'antique Syracuse.

Le carillon de minuit n'était pas sonné quand notre chevrier tira des ronces sa carabine, et se mit en marche pour Priolo. La route n'avait pas été restaurée depuis le voyage en Sicile de Cicéron ; mais elle n'est point encore méconnaissable à cette heure, tant les ingénieurs d'autrefois étaient d'habiles gens. En arrivant au village, Ciccio trouva sa mère assise au pied d'un chêne vert, et Gheta endormie sous un buisson de grenadiers. Il était aisé de voir, à la mine de Barbara, quelles sinistres pensées elle roulait dans

sa tête, car elle avait enfoncé son chapeau jusqu'à moitié de son long nez.

La vieille se leva impétueusement et courut vers son fils.

— Tu es un homme, lui dit-elle. Puissent tous les Carthaginois qui dévorent cette terre opprimée finir comme celui dont tu viens de régler les comptes. Embrasse-moi, et partons pour Catane.

Dona Barbara traça une croix dans la poussière avec le bout de son bâton, pour indiquer aux passants qu'à cette place on avait parlé de mort. Ciccio se garda bien de dire que l'ordinateur se portait à merveille; il appela sa chèvre qui accourut en bondissant d'un air espiègle, et on reprit en silence le chemin de Catane.

Au delà de Priolo, la route, qui est presque achevée aujourd'hui, n'était pas même commencée en 1842. Les trois voyageurs suivirent le bord de la mer sans remarquer la beauté des sites, la fraîcheur des bois, le charme et la variété d'une nature vivace excitée par la fièvre du printemps : ils troublèrent des rossignols qui donnaient un concert dans un ravin, où coulait un ruisseau ; ils traversèrent des champs de blé, des bataillons de cactus, des lits pierreux de torrents et des bosquets d'orangers en fleur. Quand le soleil sortit tout nu de la mer, ils le saluèrent en faisant leur prière du matin, mais sans songer qu'ils jouissaient du plus beau spectacle du monde. Derrière eux étaient les regrets, leur vie passée, et devant,

l'inquiétude et l'inconnu. La chèvre jaune elle-même, comprenant la situation, avait cessé ses gambades matinales et cheminait à pas comptés, le museau penché sur les talons de son jeune maître.

A dix heures la chaleur devenant intolérable, nos aventuriers se couchèrent sous le feuillage noir d'un bois de citronniers et de figuiers sauvages, pour manger de la citrouille grillée, avec un peu de pain que Dona Barbara portait dans une besace.

Ils dormirent jusqu'à l'heure des vêpres. La nuit tombait lorsqu'ils entrèrent dans le village de Lagnone, composé d'une douzaine de maisons qui n'avaient, pour la plupart, que trois murs au lieu de quatre. L'hospitalité ne se refuse pas dans ce pays-là; il y a si peu de différence entre la belle étoile et l'intérieur d'une habitation, que la misère vous invite à entrer comme chez vous par la brèche, qui tient lieu de porte.

Ciccio, sa mère et la chèvre Gheta, s'installèrent chez de bons paysans, et ils occupèrent un coin dans une chambre, à l'autre bout de laquelle reposaient le maître de la maison, sa femme, ses enfants, des chiens et des pourceaux. Quelques poules grimpées sur un perchoir, complétaient ce tableau domestique. Le lendemain, au point du jour, on se mit en route, et avant le soir, on arriva enfin dans la riche cité de Catane.

Cinq fois victime des brutalités de l'Etna, Catane est habituée à renaître, comme le phénix, toujours

plus belle, à chacun de ses désastres. En 1669, deux fleuves de lave en fusion descendirent sur la ville et en brûlèrent la moitié. Quatre ans après, un tremblement de terre engloutit le reste, et au bout de dix ans, Catane ressuscitée comptait cinquante mille habitants. Lorsque Ciccio et sa mère virent ces rues symétriquement alignées, ces vastes palais en belles pierres, ces places publiques ornées par l'art antique et moderne, ces églises, les unes vieilles, les autres toutes neuves, élevées en moins de deux siècles, ils se crurent transportés au temps de leurs traditions populaires. Le brillant siècle de Hiéron se montrait avec les agréments de la civilisation nouvelle.

Ciccio ouvrait de grands yeux lorsqu'un fiacre venait à passer; les cafés lui semblaient des salons remplis de gens de cour, et il évaluait à vol d'oiseau les richesses de cette cité par le nombre prodigieux des sybarites qui allaient sur des ânes afin de ménager leurs jambes. Il couvait du regard sa chèvre jaune, et tremblait qu'un accident ne lui enlevât cette précieuse amie. Nos trois voyageurs eurent quelque peine à trouver une maison où l'on voulût bien recevoir des hôtes aussi pauvres qu'eux. Ils se logèrent dans un faubourg, derrière le couvent des Bénédictins, en payant d'avance une quinzaine de leur loyer. Ciccio, pressé de tenter la fortune, se décida enfin à communiquer à sa mère ses vastes desseins. Dona Barbara ayant approuvé l'ambition du jeune homme, tint conseil avec lui pour aviser aux

moyens de l'aider dans son entreprise. Il fut résolu qu'afin de frapper les imaginations, et de lancer Gheta dans le grand monde avec tous ses avantages, on lui ferait des cornes d'or, et qu'on chercherait à étendre le répertoire de ses gentillesses. Une feuille de papier doré et un peu de colle suffirent pour changer la chèvre montagnarde en bête coquette et citadine, un collier de grelots qu'on lui mit au cou compléta sa parure et servit d'accompagnement à ses espiègleries. Dona Barbara, pourvue d'un tambour de basque, se transforma en orchestre. Ciccio lava ses mains, sépara ses cheveux sur le milieu du front, acheta de belles boucles d'oreilles en argent, et posa sur sa tête une couronne de feuilles de myrte. Tant de luxe avait exigé une mise de fonds considérable : deux piastres y avaient été absorbées en un tour de main. On descendit donc dans la rue en grand équipage pour demander à la curiosité publique la juste indemnité de ces frais de toilette.

Aussitôt que les passants virent nos trois aventuriers, ils comprirent à leur accoutrement que c'étaient des acteurs de place publique. Le Sicilien est spectateur ardent, précisément à cause de l'extrême rareté des spectacles. Une bande de polissons suivit la troupe ambulante dans le plus profond recueillement. La vieille Barbara n'excita pas un sourire, et les polissons regardaient ses bottes et son chapeau d'homme avec respect, tant ils craignaient d'indisposer ou de troubler ces artistes, qui se vouaient au plaisir de

leurs contemporains! Arrivé sur la place du Dôme, Ciccio fit un signe à sa mère pour lui indiquer l'emplacement favorable à une représentation.

Il s'arrêta près du grand perron de l'église, et un cercle de curieux se forma autour de lui. Les hommes cédèrent le premier rang aux *Toppatelles* (c'est le nom des jeunes filles catanaises enveloppées de leurs dominos noirs), et Ciccio ayant fait d'une voix émue l'annonce du spectacle, le tambour de Barbara donna le signal de la danse. La saltarelle accommodée à l'usage de la chèvre excita un enthousiasme général. Les grâces de Gheta furent appréciées, et une triple salve d'applaudissements éclata dès les premiers pas de la danseuse. Les épithètes de *divine*, *chère*, *adorable*, furent répétées cent fois avec l'accent passionné du midi. Une belle dame qui passait en calèche de place fit arrêter le fiacre et regarda le spectacle du haut de sa voiture. Des moines souriaient d'un air paterne, et les gens du peuple bénissaient la chèvre, le jeune danseur et l'heureuse mère qui avait mis au monde un garçon si intelligent. Quand on eut bien admiré la bravoure de la Taglioni aux cornes d'or, Ciccio, pour battre le fer chaud, dit à sa mère de faire la collecte, et la vieille Barbara présenta son tambour aux assistants.

Chacun porta la main à sa poche, bien disposé à en tirer ce qu'il y trouverait; mais le plus grand nombre n'y trouva rien. Cependant les plus riches payèrent pour les pauvres, et une pluie sonore vint tomber

dans le tambour de basque. La belle dame ouvrit sa bourse de soie et jeta de loin une pièce de deux carlins, que Ciccio reçut au vol. Gheta fit une révérence à cette beauté généreuse, et on passa des danses aux tours de divination et magie blanche. Quand Ciccio demanda la personne la plus amoureuse de la compagnie, la chèvre marcha tout droit vers une toppatelle jeune et charmante, qui se voila en rougissant sous son capuchon noir; une explosion de gros rires partit des larges poitrines des muletiers et des matelots. Ciccio demanda quel était le plus riche seigneur, et Gheta vint saluer un bourgeois portant un parasol et monté sur un âne. Le cavalier flatté du compliment, fouilla dans sa poche et jeta une pièce de cuivre large comme la main, de la valeur de cinq *grani*. Après divers autres tours non moins subtils que les précédents, la recette commençant à baisser, la vieille Barbara mit son tambour sous son bras en s'écriant :

— C'est assez pour aujourd'hui, mon fils; il ne faut pas tout montrer dans un jour. Demain la chèvre savante en dira davantage, car elle en sait plus long qu'un docteur.

Ciccio appela sa chèvre, que les toppatelles accablaient de caresses, et les artistes ambulants retournèrent chez eux, emportant des sous à remuer à la pelle et des bénédictions à ne savoir qu'en faire.

VI

Rentré dans sa maison, Ciccio compta son argent; il crut rêver en se voyant possesseur d'une somme de six carlins, c'est-à-dire une demi-piastre. En supposant que les recettes de chaque jour fussent aussi brillantes, il calcula que les talents de Gheta lui fourniraient un gain de quinze piastres par mois, et à force de chercher, aidé par les lumières de Barbara, il trouva qu'au bout de trois mois il aurait en sa possession quarante-cinq piastres; comme il ne savait point se rendre compte de la valeur de ce capital, son imagination déroutée se rejeta sur les assurances de l'aimable Cangia. Sa maîtresse lui avait dit que trois mois devaient suffire pour faire fortune, et il en conclut sans hésiter que quarante-cinq piastres étaient une fortune avec laquelle on pouvait raisonnablement prétendre à l'alliance d'un notaire de Syracuse. Le spectacle du lendemain fut aussi lucratif que le premier. Ciccio exploita successivement les divers quartiers de la ville. Un jour il s'installait dans le *Corso*, un autre jour dans la rue

de l'Etna, sur la place de l'Eléphant, à la porte de l'Arc-de-Triomphe, sur le môle, devant les cafés. Les sous pleuvaient, et la réputation de Gheta était si belle que du plus loin qu'on voyait ses cornes dorées, les toppatelles s'approchaient comme des nonnes curieuses; les polissons accouraient à toutes jambes, et les gendarmes faisaient ranger le monde sans qu'on les en priât.

Un matin, la troupe, suivie de ses *dilettanti*, avaït établi son spectacle volant sur la grand'place, au pied de l'éléphant de marbre noir. Avec sa grâce accoutumée, la chèvre savante prédisait à une jolie fille qu'elle se marierait bientôt, lorsque Ciccio aperçut au milieu de la foule la figure rusée du vieux muletier de Noto. Malgré la reconnaissance qu'il devait à Don Trajan pour l'avoir aidé à s'enfuir, cette apparition donna de l'inquiétude au petit chevrier. Tandis que Barbara faisait sa collecte, Ciccio s'approcha du muletier et lui dit à voix basse:

— Qu'y a-t-il ?

— Du danger, répondit Trajan.

Le spectacle terminé, Ciccio et le muletier se retirèrent dans le coin de la place de l'Eléphant, où se tiennent les loueurs de mules et de litières.

— Il faut quitter ce pays, dit le vieux Trajan.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Le voici : après ta fuite, l'ordinateur a envoyé ton dossier à l'intendance. Un ordre de t'arrêter a dû partir ce matin par *l'ordinario;* il sera tout à l'heure

à Catane, et ce soir les gendarmes se mettront à ta poursuite.

— Malheur à moi ! s'écria Ciccio ; et que leur ai-je donc fait ?

— Tu vas le savoir. On parle à Syracuse de la fille d'un notaire que tu as rendue demi-folle. Son amour a passé. Elle veut se marier avec un autre, et, pour se défaire de toi, elle t'accuse de lui avoir volé une épingle d'argent.

— Impossible ! dit Ciccio en pâlissant. Que le notaire ait inventé cette calomnie, je le conçois ; mais Angelica n'a point prêté les mains à cette injustice. Elle m'aime ; elle me le répétait encore, il y a huit jours, sur le toit de sa maison.

— La demi-folie amoureuse peut se guérir en huit jours.

— Mais si Cangia ne m'aime plus, au moins ne doit-elle pas m'accuser d'une bassesse. C'est elle qui m'a donné son épingle et sa ceinture verte.

— Amour, changement, trahison, trois anneaux d'une seule chaîne, dit le muletier d'un ton solennel.

Ciccio s'appuya contre une borne. Il brisa en plusieurs morceaux sa baguette de commandement, à laquelle obéissait la docile Gheta, puis il saisit entre ses bras sa chèvre savante en s'écriant :

— Il n'y a donc de fidèles que les bêtes ?

— Rien que les bêtes, répéta le vieux Trajan, les chèvres et les mules. Il faut partir, mon garçon.

— Où aller et que faire?

— Monte dans l'Etna. Au village de Nicolosi, tu demanderas mon confrère Don Gaëtan le muletier. Tu l'aborderas en lui disant ces paroles : *Ave Maria*. Il te connaîtra pour un ami et te donnera des avis utiles sur les moyens d'échapper à la fureur des Carthaginois, peut-être aussi sur les moyens de te venger. Adieu ; ne soyons pas plus longtemps ensemble dans ce lieu public. Sainte Agathe de l'Etna, protégez cet enfant !

Trajan posa sa large main sur la tête du petit chevrier, en manière de bénédiction, et il entra dans le cabaret des muletiers.

— Que sainte Agathe me protége, en effet, murmura Ciccio, car je suis perdu.

La vieille Barbara, ne voyant plus son fils, était retournée seule à la maison. Ciccio, plongé dans ses tristes pensées, marcha tout droit devant lui sans savoir où il allait.

— Voilà donc, disait-il, ce crime dont on me faisait un mystère ? On m'accusait d'avoir volé l'épingle d'argent et la ceinture de ma maîtresse ! Lâche que je suis ! si j'avais obéi aux ordres de ma mère en tuant le juge athénien d'un coup de carabine, j'aurais purgé la Sicile de l'un de ses oppresseurs, et je mourrais moins triste. Et toi, perfide Cangia, tu te réjouis d'avoir imaginé cet expédient pour te débarrasser de moi. Déshonorer celui que tu aimais ! que cela excuse bien ton infidélité !

En se plaignant ainsi, Ciccio arriva devant l'église des Bénédictins. La porte était ouverte ; on célébrait une grand'messe, et les voûtes frémissaient aux sons puissants de l'orgue, chef-d'œuvre du célèbre Donato, et qui surpasse en beauté les orgues de Trèves et de Fribourg. Le charme de la musique et la sainteté du lieu éveillant en lui le sentiment de la piété, Ciccio se prosterna sur le parvis de l'église, à deux genoux, pour implorer la clémence du ciel ; un torrent de larmes jaillit de ses yeux. Peu à peu sa posture devint plus humble, sa tête s'inclina vers le sol ; il s'appuya des mains sur la pierre, puis des deux coudes, et finalement il se coucha, le front posé sur ses bras en cercle, une jambe étendue, l'autre pliée, ses longs cheveux plongés dans la poussière.

Un vieux bénédictin s'arrêta, sous le portail de l'église, à contempler cette image vivante de la douleur. Les mains croisées sur sa longue robe, la tête penchée, le bon moine souriait d'un air d'indulgence et de pitié.

Il allait rentrer dans le cloître, lorsqu'un sanglot profond du petit chevrier lui remua le cœur. Le bénédictin attendit avec patience que Ciccio se fût relevé.

— Mon enfant, dit-il, si c'est le repentir d'un crime qui cause ta peine, que ne vas-tu chercher des consolations au confessionnal ?

— Je suis innocent, répondit le jeune homme.

— Tu es donc bien malheureux?

—Au désespoir, mon père. Je suis persécuté par les

étrangers, et demain on me mettra en prison, quoique je n'aie commis aucun crime.

Le vieux moine posa un doigt sur sa bouche pour commander à Ciccio le silence, et il s'éloigna en faisant signe au petit chevrier de le suivre. Il tira ensuite une clef de sa poche, ouvrit la porte du jardin du couvent, et introduisit Ciccio et la fidèle Gheta dans un parterre orné de rosiers, d'orangers en fleurs et de néfliers du Japon. Le riche couvent des Bénédictins de Catane est habité par des moines instruits et charitables. On a pour eux une grande vénération dans le pays, à cause de leurs vertus et surtout à cause d'un miracle opéré en leur faveur, dont on peut voir les preuves. Dans la grande éruption de 1669, la lave de l'Etna s'arrêta court à quatre pas des murs du couvent, et se détourna subitement pour se diriger vers la mer. La bibliothèque, les collections de manuscrits, de marbres et de bronzes antiques des Bénédictins de Catane sont les plus belles et les plus curieuses de la Sicile. Mais Ciccio fut plus particulièrement charmé par les délices des jardins, où l'ombre et l'eau vive rafraîchissent l'air, et où poussent la canne à sucre et le papyrus.

— Mon fils, dit le moine quand il fut seul avec Ciccio, je ne suis pas un ministre des vengeances de la loi. Mes questions ne sont point insidieuses. La main que je tends aux faibles est celle d'un consolateur et d'un père. Elle les conduit vers le Dieu de miséricorde, et non pas à l'échafaud. Tes réponses

ne seront pas inscrites sur ces papiers, d'où elles ne sortent que pour accabler le repentir lui-même. Tu peux me parler avec franchise. Raconte-moi tes peines et tes fautes : j'y chercherai un remède.

Cette exhortation paternelle triompha de la dissimulation du petit chevrier. Il ouvrit son cœur et confia ses secrets au bénédictin, en lui racontant ses amours, son arrestation, sa fuite, son arrivée à Catane et ses projets de fortune. Le moine souriait bénignement; mais lorsque Ciccio en vint à parler de sa dernière rencontre avec Don Trajan, et de l'injuste accusation de l'ordinateur, le visage du saint vieillard devint plus sévère. Le moine fixa sur Ciccio un regard plus pénétrant :

— Jeune homme, dit-il, cette épingle d'argent et cette ceinture, les as-tu vraiment reçues et non pas volées?

— Je le jure par mon salut, et je ne voudrais pas risquer mon âme pour si peu de chose : la belle Cangia m'a donné ces objets en présence de son père.

Le moine frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— O justice! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on te respecte ! Les insensés ! Pardonne-leur, grand Dieu ! ils ne savent ce qu'ils font; mais ne pardonneras-tu pas aussi le mal causé par leur folie et leur méchanceté? Mon enfant, répéta le bénédictin, je te sauverai. Je vais parler de toi au père supérieur, et j'obtiendra la permission de te cacher dans ce couvent, mais nous ne pouvons pas donner un asile à ta mère.

— Et moi, dit Ciccio, je ne puis abandonner cette pauvre vieille entre les mains de ses persécuteurs. Il faut la sauver ou succomber avec elle.

— As-tu du courage? reprit le moine: laisse-toi conduire à Noto. Je te recommanderai à un avocat, et ton innocence sera reconnue.

— Mon innocence! ils s'en embarrassent fort peu. Il n'est point d'innocence aux yeux des juges carthaginois.

— Sicilien que tu es! n'oublieras-tu jamais ta haine et tes préjugés?

— Ma haine? répondit Ciccio avec exaltation, je n'y songeais pas, et ce sont eux qui m'en ont fait souvenir. Ne pouvait-on me refuser la main de ma maîtresse sans m'accuser d'un vol que je n'ai pas commis? Dois-je aimer ceux qui en veulent à mon honneur, à ma vie? A quoi me réduisent-ils? à me laisser jeter en prison, ou à me faire brigand. Je le serai, mon père.

Le moine baissa la tête.

— Mon fils, dit-il après un moment de silence, c'est assez d'être fugitif et contumace, sans te faire brigand. Garde au moins ton innocence. Ne donne pas raison à tes ennemis en commettant des crimes. Cette crise passera, et des temps meilleurs viendront. Retire-toi dans les montagnes. Je vais écrire au père supérieur d'un couvent de Nicosia. Tu trouveras dans ce couvent secours et protection.

Le bon bénédictin remit à Ciccio une lettre de re-

commandation, et lui souhaita un heureux voyage en lui promettant de prier Dieu pour lui.

Dona Barbara commençait à s'inquiéter de l'absence de son fils; elle attendait devant sa maison, lorsqu'elle vit accourir Ciccio suivi de la fidèle Gheta.

— Partons, dit le petit chevrier; ne perdons pas une minute. Je viens de rencontrer près de la porte Ferdinanda l'*ordinario*, qui apporte de Noto l'ordre de nous arrêter. Prenez les devants. Montez dans l'Etna. J'ai une lettre de recommandation d'un bon moine bénédictin; n'oublions pas non plus l'*Ave Maria* de l'honnête Trajan; avec cela nous échapperons à l'ennemi.

— Que parles-tu de lettre et d'*Ave Maria?* demanda la vieille.

— Je vous expliquerai la chose en voyageant. Ne vous amusez pas à bavarder. Je vous rejoindrai par un détour sur la route de Nicolosi, car Gheta et ses cornes d'or sont trop connues pour que je la mène par les rues.

Au milieu des discours incohérents de son fils, Barbara comprit qu'il fallait partir. Quoiqu'il lui parût incroyable que la justice pût l'atteindre à quinze lieues de distance, la pensée du meurtre de l'ordinateur lui revint à l'esprit, et la vieille jugea prudent de s'éloigner encore de quelques milles. Tout en murmurant, elle se mit en route, son bâton de chêne à la main. Lorsqu'elle fut partie, Ciccio s'arma de sa carabine, seul meuble qu'il eût apporté de Floridia. Il

sortit ensuite avec sa chèvre, et se cacha dans le cabaret des muletiers pour y attendre la nuit. Bien lui prit d'avoir abandonné son domicile, car au bout d'une heure deux gendarmes s'y présentèrent. Les voisins s'assemblèrent devant la porte et rirent de tout leur cœur, en voyant que le gibier s'était enfui.

— Seigneurs gendarmes, dit une commère, la chèvre au cornes d'or prédit l'avenir, et sait les remèdes de toutes les maladies; comment avez-vous pu croire qu'elle se laisserait conduire en prison?

— Vous pensez donc, demanda un gendarme, que la commission est périlleuse?

— Si périlleuse, répondit un marchand de fromage, que je ne voudrais pas la faire pour six écus à colonnes.

— Eh bien! allons-nous-en. Nous dirons que la chèvre s'est encore envolée, comme sur la route de Noto. Ce n'est point notre faute si cette bête a le diable au corps.

— Et nous sommes prêts à certifier qu'elle y a une légion de diables, dirent les assistants.

Les gendarmes, sentant leur conscience en repos, s'en retournèrent comme ils étaient venus. Cependant, à la chute du jour, l'un d'eux, en se promenant dans la rue de l'Etna, vit un garçon qui se glissait le long des murs, suivi d'une chèvre qu'il était facile de reconnaître à ses cornes dorées. Ne consultant que son courage, le gendarme se jeta sur le jeune homme,

et le saisit par la manche de sa chemise. Au lieu de chercher à s'enfuir, Ciccio prit l'ennemi entre ses bras, et lui appuya son menton sur la poitrine, afin de le renverser. Une lutte acharnée s'engagea. Le gendarme était robuste; mais le petit chevrier était plus souple et plus adroit. Pendant la bataille l'intelligente Gheta comprit le danger de son maître; elle recula de trois pas en se cabrant, passa derrière le gendarme, et lui donna dans le jarret un coup de corne si furieux, qu'elle lui fit perdre l'équilibre. Ciccio, ayant terrassé son ennemi, lui administra deux coups de poing dans le visage, qui l'obligèrent à lâcher prise; le petit chevrier se dégaga, saisit sa veste et sa carabine, qui étaient tombées pendant le combat, et joua des jambes avec son agilité de seize ans. Les rues de Catane sont larges et droites; on y peut suivre des yeux pendant longtemps un homme qui s'enfuit; mais, comme toutes les grandes villes de Sicile, Catane n'a pas de banlieue : on passe sans transition d'une suite de palais à un désert de lave ou à un champ. Des gens qui s'étaient arrêtés au bruit de la lutte reconnurent Ciccio, emporté sur les ailes de la peur. Au bout de la rue de l'Etna, on le vit sauter par-dessus une haie, et se lancer dans un dédale de sentiers, où il devenait inutile de le poursuivre. Le gendarme n'avait d'ailleurs nulle envie de courir après le fugitif. Il retourna en boitant à sa caserne, où il raconta le terrible combat qu'il venait de soutenir, et comme quoi la chèvre endiablée l'a-

vait presque percé de part en part avec ses cornes de métal.

La cloche de Sainte-Agathe de Catane sonnait le carillon de minuit, qui ressemble à un glas funèbre, lorsque Ciccio et sa mère, assis sur le penchant de l'Etna, regardèrent du haut de la rampe de Nicolosi les lumières qui brillaient encore dans la ville, comme des étincelles sur la cendre d'un papier. Ciccio étendit son bras d'une façon tragique, en s'écriant :

— J'en prends à témoin le ciel et la nature entière : je voulais vivre honnêtement et sans péché; mais puisque la rage des méchants, l'injustice des étrangers et l'infidélité de ma maîtresse m'ont réduit au désespoir, j'accepte la guerre.

— La guerre! la guerre! répéta la vieille Barbara en agitant son bâton d'un air forcené. La guerre est déclarée aux Carthaginois, la guerre avec le fer et le feu, le couteau et la carabine.

VII

Le charmant village de Nicolosi est situé entre la partie cultivée de l'Etna et la zone appelée *Bosco*, pays sauvage et couvert de bois. Les habitants de Nicolosi sont les cultivateurs de ces jardins productifs et de ces riches vignobles qui couvrent la base de la montagne. Ciccio et sa mère, accompagnés de la chèvre jaune, trouvèrent le village entier plongé dans le sommeil. La nuit était chaude et belle ; ils se couchèrent sous un hangar public, espèce de caravansérail toujours ouvert, où les bestiaux et leurs guides viennent chercher l'hospitalité en se rendant des pâturages aux marchés des grandes villes. Le jour commençait à colorer de rouge la tête blanche de l'Etna, quand nos trois aventuriers demandèrent à un paysan la maison du muletier Gaëtan. On les conduisit à une écurie dans laquelle ils ne virent d'abord que six mules et un chien. Ciccio, pour se conformer aux instructions du vieux Trajan, dit à haute voix :

— *Ave Maria !*

Du milieu d'un tas de paille sortit une figure d'homme à moitié endormie, qui répondit en se frottant les yeux :

— *Gratiâ plena!* Que me veux-tu, jeune homme?

— Je viens vous parler de la part de Don Trajan de Noto.

— Sois le bienvenu ; je suis à toi dans un moment.

Le muletier se lava le visage et les mains dans une *secchia*, et se tournant vers le petit chevrier :

— Je te connais, lui dit-il ; tu es Ciccio. Cette respectable dame est ta mère, brave Sicilienne s'il en fut, et voici ta fameuse chèvre aux cornes d'or. Je m'attends depuis huit jours à te voir arriver ici. Tu as fait une imprudence en t'arrêtant à Catane. Ne sais-tu pas que la justice a le bras long et le nez fin? Elle te suivra pas à pas comme un limier suit un loup ; mais nous te trouverons des gîtes où les limiers ne t'atteindront point. Il y a un Dieu pour les gens simples ; ton imprudence t'a servi. La chèvre aux cornes d'or a frappé d'étonnement le vulgaire et de crainte les gendarmes. Sa réputation de sorcellerie nous sera profitable. Bien des petits tours passeront sur son compte. Illusions, viandes creuses, jeune homme ; tant que les ordinateurs et autres oiseaux de proie nous viendront de *là-bas*, tu n'as point de quartier à espérer. Cinq ans de galères, voilà ton lot si tu es pris. Une fois qu'on a volé une épingle d'argent d'un écu, autant vaut détrousser un archevêque ; il y a plus de bénéfice.

— Mais je n'ai pas volé cette épingle d'argent, interrompit Ciccio en rougissant.

— C'est vrai, je me rappelle ton affaire : on t'a injustement accusé; mais il n'importe, on te prouvera, si on le veut, que tu as emporté dans ta poche l'éléphant de Catane et le pont-levis de Syracuse. Si tu dois être condamné, que ce soit au moins pour quelque chose. N'ai-je pas raison, sage dame Barbara?

— Oui, s'écria la vieille avec exaltation, trois fois raison, éloquent Gaëtano. Pour cette épingle que nous n'avons pas volée, rendons-leur cent lames de stylet dans le ventre et cent balles de plomb dans la tête.

— Mieux que cela, reprit Gaëtan, ne leur rendons rien, et prenons dans leur poche cent écus, mille écus et davantage, s'il se peut. Modérez votre ardeur, dame impétueuse. Il faut aller doucement. Un corps mort embarrasse, et nous devons éviter autant que possible les taches rouges aux mains. Tant qu'il n'y a que procès-verbaux, chiffons de procédure, flâneries de gendarmes, ce sont des bagatelles qui ne tirent pas à conséquence; mais quand les compagnies de fantassins viennent faire la *villegiatura* dans nos montagnes, l'opéra devient *seria*, la musique mal sonnante, et les potences font de nos carcasses des balanciers de pendule. *Basta!* c'est assez causé. Vous n'êtes pas en sûreté à Nicolosi; reposez-vous sur cette paille, et partez ensuite pour Aderno. Vous dormirez à l'auberge *della Gallina*. Demain vous ferez une longue marche; et ne manquez pas de vous rendre le

soir à Saint-Philippe-d'Argyre. Là vous demanderez Don Polyphème au cabaret *del Faggiano.* Don Polyphème est notre maître à tous. N'allez pas l'ennuyer avec des paroles inutiles. S'il vous parle un peu brusquement, ne vous en fâchez pas. Obéissez à tous ses commandements. Ayez l'œil aux aguets, l'oreille ouverte, le pied léger et vous verrez ce que vous verrez. N'oubliez pas surtout de le saluer par le mot d'ordre : *Ave Maria.* Dormez une heure, et n'attendez pas que les uniformes paraissent sur la route de Nicolosi.

Barbara, transportée d'enthousiasme en pensant que son fils allait devenir brigand, déclara qu'elle ne sentait pas la fatigue, et voulut partir immédiatement pour Aderno. En conduisant ses mules à l'abreuvoir, Gaëtan mit les trois voyageurs dans leur chemin, et leur souhaita bonne chance. Ce chemin n'était qu'un mauvais sentier, encombré de pierres et de ronces, envahi par des masses compactes de cactus, et coupé par des ruisseaux ; mais comme il descendait le versant occidental de l'Etna, nos aventuriers marchaient assez vite. Ils voyagèrent donc de compagnie avec un ânier qui leur servit de guide pendant une heure, puis avec un charbonnier qui sortait du *Bosco,* et finalement, après s'être égarés deux ou trois fois, ils arrivèrent avant le soir au bourg d'Aderno. Grâce à la protection de Don Gaëtan, l'hôte de la *Gallina* se mit en frais de politesse. Il servit à nos voyageurs un plat copieux de choux et une fiasque de vin de l'Etna.

Ciccio dormit dans une auge dont on fit un lit moelleux en l'emplissant de paille; Barbara eut pour chambre une soupente noire dans laquelle on étala un superbe tas de filasse, et Gheta coucha sur la litière à côté de son maître. Cette nuit de délices remit à neuf les jambes des trois voyageurs, et le lendemain, avant l'aurore, ils partirent pour Saint-Philippe, dispos et en belle humeur. Vers le milieu de la journée, ils quittèrent le penchant de l'Etna pour entrer dans les montagnes de l'intérieur de la Sicile. Après le village de Regalbuto, où ils se reposèrent pendant la chaleur, ils trouvèrent ces sites sauvages et magnifiques, ces gorges et ces vallées charmantes où la nature a pris à tâche de réunir ses appas les plus variés. La végétation du nord, mêlée à celle du midi, forme les plus étranges contrastes. Le chêne étend ses branches vigoureuses non loin des rameaux de l'oranger; le platane et le tulipier vivent en bons voisins avec le châtaignier. Sur les hauteurs, on aperçoit quelques pins parasols, et plus bas le laurier rose et le grenadier ouvrent leurs fleurs délicates. Les figuiers d'Inde s'entrelacent comme des serpents, et leurs larges raquettes forment des groupes bizarres comme les batailles de Callot. Ciccio et sa mère grimpaient avec ardeur dans ces déserts montueux en suivant les bords d'un torrent, et la chèvre, animée par un vague parfum de liberté, dépensait en gambades le superflu de ses forces.

L'Angelus était sonné depuis longtemps, quand les

trois voyageurs arrivèrent au cabaret *del Faggiano*, situé hors des murs de Saint-Philippe d'Argyre. Ciccio ayant demandé don Polyphême, l'hôte du cabaret indiqua du pouce de sa main droite une table devant laquelle étaient assis quatre gaillards de tailles athlétiques. Le petit chevrier s'avança d'un air résolu, en prononçant à voix basse l'*Ave Maria* qui lui servait de passe-port. L'un des quatre buveurs se leva, en répondant *gratiâ plena*, et Ciccio vit en face de lui le personnage respectable de don Polyphême. C'était un colosse couleur de réglisse, avec des yeux de taureau, des épaules d'éléphant et une barbe de bouc. Sa large bouche, à demi voilée par une épaisse moustache rousse, avait une expression singulière de férocité épicurienne. Une forêt de cheveux crépus lui poussait jusqu'à moitié du front. Son nez aquilin et ses mains petites comme celles d'une femme corrigeaient par un peu de distinction la brutalité de sa personne. A travers sa chemise entre-bâillée, on voyait sa poitrine velue. A son dos était attaché un fragment de robe de chambre grossièrement taillé en manière de manteau, et qu'il avait volé dans quelque bagage. Un couteau de chasse à poignée de corne pendait à son côté, fixé dans la ceinture de laine rouge au moyen d'un bout de ficelle. La gaine de ce couteau était d'écorce d'arbre, et se terminait à la pointe par un gros dé à coudre. Des bandelettes de drap vert croisées sur les jambes et des chaussures en forme de coquilles complétaient cette rare toilette.

Les trois compagnons de don Polyphème étaient vêtus d'une façon non moins hétéroclite. L'un portait un chapeau de soie luisant, l'autre un gilet de velours, et le troisième un habit fait à Paris ou à Londres, mais dont il avait coupé les manches, pour être plus à l'aise. Ce mélange de neuf et de guenilles, où le butin jurait à côté du dénûment, témoignait de la profession de ces galants hommes, et composait, en somme, la réunion la plus brigande qui fut jamais.

Don Polyphème examina Ciccio des pieds à la tête en fronçant le sourcil, et comme s'il eût voulu lire au fond de l'âme de ce novice, il pria un de ses compagnons d'approcher la lumière. L'un des bandits prit sur la table une mauvaise lampe à deux becs et la soutint à la hauteur du front du petit chevrier.

— Jeune homme, dit le chef avec ironie, tu es un nigaud. Tu as donné dans un panneau à attraper les lapins. Notre compère Ignace, le sorcier, a besoin du sang d'un garçon de seize ans pour faire un baume magique, et on va te couper la gorge dans un moment.

— Nous verrons, répondit Ciccio sans changer de visage.

— Cependant, je te ferai grâce de la vie si tu veux nous abandonner ta vieille mère, pour qu'on la saigne en ton lieu et place.

— Vous ne toucherez Barbara du bout du doigt qu'après m'avoir coupé en morceaux. Tout grand que vous êtes, je ne vous crains pas.

— Cette réponse-là vaut mieux qu'un sermon en trois points. Maître Ignace, que penses-tu de ce petit compère ?

— Il paraît sage comme Ulysse et fier comme Bajazet, répondit maître Ignace.

— Jeune homme, reprit le chef, je vois que tu as du cœur. Mais si on te serrait lés pouces avec une corde en te demandant ce que tu ne voudrais pas dire, comment se comporterait ta langue ?

— Ma langue serait liée du même cordon que mes pouces ; ou si elle cédait au mal, ma volonté resterait derrière elle, qui lui soufflerait ses réponses, et si la vérité était jaune comme un citron, je saurais la montrer blanche comme le lait, ou tout au moins de couleur douteuse comme un fruit vert.

— Tu as mis le doigt sur le nœud, jeune homme. Si j'avais un fils, je le voudrais comme toi, beau, robuste, et savant de naissance. Nous te dispensons de l'apprentissage, et tu auras part à la première capture.

Don Polyphême se tourna vers ses compagnons :

— Seigneurs cavaliers, leur dit-il, je présente à vos excellences le jeune Ciccio, garçon plein de courage, qui vient de répondre à mes questions comme un livre ouvert. Pour frapper les imaginations sensibles, il nous manquait un brin de sorcellerie ; le voilà trouvé. Cette chèvre aux cornes d'or est déjà célèbre dans la plaine de Catane et l'intendance de Noto. Elle répandra la terreur dans nos montagnes.

A notre première expédition, nous la mettrons à l'avant-garde. J'ai ouï dire qu'autrefois des brigands ont ainsi tiré un grand parti d'un taureau que le général Thésée prit la peine de venir tuer lui-même par le bateau-poste de Naples ; si bien donc que nous allons vider quelques fiasques en l'honneur du jeune Ciccio, de la digne mère qui l'a mis au monde, et de sa chèvre philosophe.

On apporta des fiasques d'excellent Marsala, de Calabrese et de Moscatelle de Syracuse. Ciccio n'en eut pas plutôt avalé trois verres, qu'il se sentit le feu aux oreilles, le brigandage dans le cœur, et autant d'estime pour don Polyphême que si ce bandit eût été Pluton en personne.

Maître Ignace, échauffé par le vin, voulut à son tour faire la leçon au novice, et lui enseigna d'une façon diffuse et peu claire comment on s'y prenait pour arrêter une chaise de poste, comme quoi on se comportait poliment à l'égard des femmes, sans cruauté à l'égard des hommes dociles, et impitoyablement envers ceux qui s'avisaient de résister ; comme quoi on ne devait point voler les bestiaux, à moins qu'ils ne fussent bien connus pour appartenir à un fonctionnaire public.

— Le paysan, ajouta maître Ignace, étant notre sauveur dans les moments de danger, il ne faut jamais le molester, ni faire la cour à sa femme. Un honnête brigand doit payer comptant ce qu'il dépense à *l'osteria*, laisser passer le piéton et les ânes,

n'arrêter les mules qu'à bon escient, baiser la main aux jolies filles, et respecter les curés pour obtenir l'absolution le jour où on le mène à reculons vers le poteau suprême.

Les autres compagnons de don Polyphème voulurent aussi faire les beaux esprits ; mais ils ne dirent que de lourdes plaisanteries qui auraient inspiré du dégoût à Ciccio, si le vin n'eût troublé ses sens. Pour le divertissement de ses nouveaux amis, le petit chevrier donna une représentation des gentillesses de Gheta. La chèvre jaune eut un succès plus brillant que la première danseuse d'un théâtre royal ; il ne lui manqua, pour être rappelée vingt fois sur la scène au milieu d'une pluie de bouquets, que des spectateurs d'une condition plus élevée.

Il restait à peine quelques gouttes au fond des bouteilles lorsqu'un cinquième bandit entra tout hors d'haleine dans le cabaret :

— Seigneurs cavaliers, dit-il, des feux sont allumés sur les hauteurs dans la direction de Stilla. Ce sont des voyageurs de Catane qu'on nous annonce.

— *Va bene!* dit le chef en chargeant sa pipe, Ciccio le mignon fera ses premières armes demain.

VIII

Laissons pour un moment Ciccio dans la compagnie peu chrétienne où il s'était introduit avec tant d'avantages, et revenons à la pauvre Cangia, toujours assise sur le toit de la maison paternelle. Depuis le départ de son amant, elle s'ennuyait comme Calipso. Son inquiétude lui représentait le petit chevrier faisant l'admiration des grandes villes et inspirant de l'amour à toutes les riches héritières de Palerme. Les bonnes gens du voisinage, en voyant la fille de Mast'-André dans son boudoir aérien, les cheveux ornés de giroflées sauvages, le visage rêveur et mélancolique, haussaient les épaules avec compassion et disaient dans leur style poétique que c'était grand dommage qu'une si belle personne fût mariée avec le chagrin. On donnait avis au notaire de la *demi-folie* qui travaillait visiblement sa fille, et on engageait ce père cruel à capituler avec l'amour ; mais Mast'-André ne voulait rien entendre et il grondait ses clercs pour soulager sa mauvaise humeur. On augura mal de cette opiniâtreté ; la jeune fille fut réputée *disperata*, c'est-

à-dire arrivée au période où la raison succombe. On lui donna d'avance l'absolution de toutes les équipées qu'elle pourrait faire, car, dans les pays méridionaux, la passion est une excuse, et les chanteurs de *popolane* se préparèrent à composer une légende sur les malheurs d'Angelica, comme celle de Phylis mourant d'amour pour Démophoon.

Un matin que la belle Cangia était à son belvédère, une laveuse qui allait à la fontaine Aréthuse s'arrêta devant la maison de Mast'-André :

— Signorina, dit-elle, mettez votre mante et courez à l'auberge *del Sole;* vous y trouverez un muletier qui arrive de Catane et qui a vu Ciccio.

Angelica descendit aussitôt de son toit, s'enveloppa de son domino noir et sortit à la dérobée. Devant la porte de l'auberge, elle vit une lettiga et Trajan le muletier en conférence avec des Anglais.

— Vous venez de Catane, dit-elle; parlez-moi de Ciccio. Pense-t-il à moi ? Fait-il fortune et le reverrai-je bientôt avec un habit noir et de l'argent dans sa poche, comme il me l'a promis ?

— Est-ce pour badiner que vous me demandez cela ? répondit Trajan. Que vous importe Ciccio, si vous ne l'aimez plus ?

— Je l'aime et je l'attends; je l'épouserai en dépit de tout, et il m'importe de savoir ce qu'il fait.

— C'est différent, signorina; mais au lieu de revenir à vos premiers sentiments, il fallait n'en point changer.

— Mes sentiments n'ont jamais changé. Que veux-tu dire? Parle donc clairement, maudit homme. Tu me fais peur.

— Signora, on m'avait assuré, à Noto, que vous étiez guérie de votre amour pour ce jeune chevrier, et que vous l'accusiez de vous avoir volé une épingle d'argent.

— Volé une épingle d'argent! s'écria la jeune fille. D'où sort cette imposture ? C'est donc là le crime que l'on reproche à Ciccio? c'est donc là le prétexte sous lequel on a voulu mettre en prison le plus gentil garçon du monde ?

— Sans doute ; ne le saviez-vous pas?

— En voici la première nouvelle.

— *Ahimé!* s'écria le muletier en jetant son chapeau à terre; j'ai fait un malheur. Ciccio vous croit infidèle, et il se trouve qu'en voulant le servir, je lui ai joué le pire des tours. Le pauvre enfant a pris pour vrai le bruit qui m'a trompé; la justice le poursuivait, il s'est enfui dans les montagnes. S'il n'est pas brigand à cette heure, il ne s'en faut guère.

— Brigand! un garçon si doux et si joli!

— Oui, Signora, écumeur de chemins. Il s'est dit : Vous m'accusez d'être voleur, eh bien! je le serai pour tout de bon. Voilà comme on en a fait un loup et comme on l'a poussé dans le bois.

— Mais il n'a du loup que la peau : c'est un agneau, et si on le prend, il sera mené devant les juges et condamné. On me le tuera quelque jour en place pu-

blique ! Ah ! si un tel malheur m'arrive, il faudra en mourir.

La jeune fille saisit entre ses petites mains la grosse main de don Trajan :

— Écoute-moi, reprit-elle avec passion : tu m'as ruinée : tu dois me secourir. Au milieu de la douleur qui m'accable, je me félicite encore d'avoir découvert la vérité. Je ne puis souffrir que Ciccio me croie infidèle, ni qu'on l'accuse de m'avoir volé ce que je lui ai donné volontairement. Il faut que je sois à ses côtés pour répondre à ses juges. Je veux qu'on m'arrête avec lui. Conduis-moi dans les montagnes. Courons à sa recherche. Prépare tes mules et partons.

— Hélas ! signorina, courir, partir, cela est bientôt dit. Vous êtes une enfant, et si je vous enlève ainsi à votre papa, j'aurai des démêlés avec les robes noires. Cependant je voudrais vous satisfaire. Vous voyez bien là-bas ces deux étrangers qui ont l'air de dormir debout; ce sont des Anglais et je leur propose une excursion dans les montagnes. L'un veut aller en *lettiga* et l'autre sur un mulet. S'ils acceptent ma proposition, je vous donnerai la seconde place de la lettiga, et je feindrai de croire que vous êtes de leur compagnie (1). Malheureusement depuis une heure que je prêche ces deux statues, il ne leur est pas sorti quatre

(1) La *lettiga* ne contient que deux personnes assises en face l'une de l'autre.

paroles du gosier. Ne bougez; je vais faire un dernier effort.

Le vieux Trajan s'approcha, le chapeau à la main, d'un Anglais qui fumait son cigare sous le portique de l'auberge *del Sole*.

— Eh bien, signor, dit-il, avez-vous réfléchi? Avez-vous enfin compris que vous ne trouverez jamais une occasion meilleure de visiter ces superbes montagnes? Bonne lettiga, excellentes mules, brave guide! Trajan (c'est mon nom) sait faire la cuisine, pourvoir à tout, choisir les gîtes pour le dormir et le *rinfresco*, prédire comme un almanach le beau et le mauvais temps, cirer les bottes, allumer le feu, déterrer de la neige en plein midi pour rafraîchir les boissons...

L'Anglais, qui n'entendait pas un mot d'italien, regarda le muletier d'un air soupçonneux, et appela dans sa langue son compagnon de voyage, qui se nettoyait les ongles avec le plus grand calme. Don Trajan répéta vivement sa harangue, dont le second Anglais fit au premier une traduction abrégée.

— Cet homme sait-il faire le thé? demanda l'Anglais qui fumait un cigare.

— Il n'a point parlé de thé, répondit l'Anglais qui se curait les ongles.

— A-t-il dit si l'on pouvait mettre dans la lettiga, sans en être incommodé, deux parapluies et deux cannes-fauteuils?

— Il n'a rien dit sur les parapluies et les cannes-fauteuils.

— Alors je ne pars point.

— Ni moi non plus.

Les deux Anglais recommencèrent paisiblement, l'un à fumer son cigare et l'autre à se curer les ongles. Don Trajan, avec cette patience infatigable que donne la fourberie, demeura immobile et le chapeau à la main en face des deux étrangers. Tout à coup son regard de lynx perça ces écorces imperméables et saisit au vol la pensée qui se traînait comme une tortue dans ces cervelles glacées. Sans faire un mouvement, le vieux muletier dit à voix basse à la jeune fille :

— En route ! je vois dans leurs yeux que nous allons partir.

En effet, l'Anglais qui fumait son cigare appela celui qui se curait les ongles, et lui dit :

— On pourrait demander à cet homme s'il sait faire le thé, et s'il y a de la place dans la *lettiga* pour les deux parapluies et les deux cannes-fauteuils.

Le second Anglais traduisit comme il put en italien cette importante question :

— *Altro !* s'écria Trajan, je sais faire le thé, le café, le chocolat, la soupe, l'omelette et le riz aux *piselli* mieux que le cuisinier du Saint-Père. Quant aux cannes et ombrelles, je vous prouverai qu'il en peut tenir trois douzaines dans ma *lettiga* sans qu'il y paraisse.

— Georges, dit l'Anglais qui se curait les ongles, qu'en pensez-vous ?

— Nous pouvons partir, William, répondit celui qui

fumait son cigare, à moins pourtant qu'il n'y ait des brigands dans les montagnes.

Lorsqu'on parla de brigands au muletier, il ouvrit de grands yeux étonnés comme s'il n'eût jamais entendu ce mot-là. Cette ignorance parut aux deux étrangers la meilleure garantie de la sûreté des routes. Sir Georges ne demanda que le temps de lacer ses souliers de voyage, et sir William ne réclama qu'un quart d'heure de loisir pour fermer son nécessaire de toilette. Cangia était partie pour chercher son petit bagage et tout ce qu'elle possédait en argent et en bijoux. Don Trajan chargea sur le dos d'un mulet les coffres, boîtes, sacs et cartons des deux voyageurs.

Il était neuf heures du matin ; le grand café de la rue Maëstranza se remplissait de monde, et Mast'-André en personne y jouait à la *bazzica*, en buvant une limonade, lorsqu'une jeune fille enveloppée jusqu'aux yeux dans sa mante noire passa tout auprès de l'illustre notaire :

— Voilà, dit un jeune homme, une fière toppatelle qui ne va pas à confesse.

— Elle va au bain, dit un autre, puisqu'elle porte sous sa mante un paquet.

— De ce pas-là et avec cet air agité ? dit un troisième ; je gagerais bien que c'est à l'amour qu'elle va faire ses dévotions.

— Confesse, bain, amour, murmura Mast'-André en battant ses cartes, moi, j'ai gagné la partie, et je

vais à mes affaires et à ma boutique, comme la fine toppatelle.

Don Trajan avait achevé les préparatifs de départ. Sir William avait enfourché son mulet et prenait déjà les devants. Sir Georges, grimpé sur une chaise, mettait un pied dans la *lettiga* et le retirait aussitôt, craignant qu'un mouvement des mules ne le fît tomber avant qu'il pût s'introduire dans cette boîte. Il maugréait entre ses dents contre cette façon de voyager du temps de Charles-Quint, et soupirait en pensant aux chemins de fer et aux routes à la Mac-Adam. Don Trajan mit fin à ses hésitations en le poussant dans la *lettiga* comme un paquet. Le vieux muletier souleva ensuite Angelica par la taille, et l'installa, sans dire mot, à la seconde place, en face de l'Anglais stupéfait de tant de hardiesse. Un coup de perche dans le flanc des mules, et le *hurra !* de Trajan firent partir l'équipage.

Il faut avouer que la lettiga est un véhicule peu agréable ; si les deux mules qui la portent ne marchent point au même pas, il résulte de ce défaut d'ensemble un double mouvement d'oscillation que tout le monde ne peut pas endurer. En outre, si l'une des mules vient à tomber, il y a beaucoup de chances pour que la boîte s'échappe de ses deux supports, et ce *déraillement* n'est pas sans danger quand il arrive au bord des précipices ou des torrents ; cependant, les accidents sont rares, grâce aux jambes excellentes des mulets et à l'expérience des guides. L'Anglais fut

d'abord distrait de son indignation par la brusquerie du départ et le ballottement de la lettiga ; mais à la porte de la ville, sir Georges sortit sa tête par la portière et appela de toutes ses forces son compagnon de voyage. Il se plaignit amèrement de l'audace de Trajan, qui avait introduit une seconde personne dans la lettiga sans permission. Sir William, transporté de fureur à cette découverte, se tourna vers le muletier en le menaçant de sa canne :

— Pourquoi, lui dit-il en italien, avez-vous donné une place dans cette lettiga ?

— Regardez donc, répondit Trajan, les beaux yeux de cette jeunesse, et dites un peu si vous n'êtes pas fortuné de voyager dans cette compagnie-là ?

— Il n'y a ni beaux yeux ni jeune fille qui tienne, reprit l'Anglais ; nous avons payé, il nous faut la lettiga entière.

— Signor, repliqua Trajan, ne vous fâchez pas ; j'ai voulu prouver à vos Excellences qu'il y avait de la place pour bien autre chose que deux parapluies et deux cannes-fauteuils.

— Vous êtes un insolent et un fourbe, s'écria l'Anglais. Nous avons payé, faites descendre cette personne.

— Comme il vous plaira, signor, dit Trajan ; mais je vous avertis que cette jeune fille nous est nécessaire. Vous vous êtes décidés à partir trop tard pour arriver aujourd'hui à Catane. Nous serons obligés de passer la nuit dans un village, ou au *Fondaco della*

palma, espèce de grange où l'on ne trouve pas de vivres. J'achèterai des volailles et d'autres provisions en route. La petite fille plumera les poulets, dressera le couvert, tandis que j'allumerai le feu. Elle sera mon aide de cuisine ; elle changera les assiettes et vous servira le thé, car je ne pourrais tout faire à la fois ; si nous la laissons à Syracuse, vous attendrez le dîner pendant une heure ou deux et les plats ne se suivront pas sans de longs intervalles. Si vous arrachez un bouton de votre gilet, ou si vos bretelles viennent à se rompre, la petite a du fil et des aiguilles pour raccommoder la chose. Une femme est utile en voyage, et je sais bien ce que je fais.

— Je crois que cet homme a raison, dit sir William.

— Sans nul doute, reprit Trajan. Votre seigneurie aime-t-elle la *ricotta*, ce fromage blanc si estimé dont tous les étrangers se régalent en Sicile?

— J'aime beaucoup la ricotta.

— Eh bien, cette jeune fille sait la faire admirablement, et dans les montagnes, où nous aurons du lait excellent, elle vous préparera des fromages à vous lécher les doigts.

— Georges, dit sir William en anglais, nous pouvons garder la jeune fille ; elle changera les assiettes et nous fera de la *ricotta*.

Sir Georges rentra dans la lettiga sans insister davantage, et se contenta de lancer à sa compagne de voyage des regards sévères, où le reproche était

tempéré par la pensée du fromage blanc et des assiettes changées.

Les deux routes de Syracuse à Catane, si on peut appeler routes des champs et des déserts, passaient, en 1812, l'une par Lentini et l'autre par Lagnone. Don Trajan, qui n'était pas sans inquiétude au sujet de l'équipée de Cangia, imagina de conduire ses Anglais par un troisième chemin qu'il n'eut pas de peine à improviser. C'était un moyen sûr d'échapper aux gendarmes en cas de poursuite. Il dirigea la petite caravane sur Mililli, et s'arrêta le soir dans un village appelé Bagnara, situé au delà des marais de Lentini. A force d'industrie, le muletier vint à bout de préparer un souper mangeable. Les deux Anglais eurent la ricotta qu'ils désiraient, du vin de Marsala, des lits un peu durs, mais presque propres, et Cangia leur servit les plats et les assiettes. Don Trajan, craignant que *l'ordinario* n'apportât dans la nuit un ordre d'arrêter à Catane la belle fugitive, trouva les meilleures raisons pour persuader à ses voyageurs de ne pas entrer dans cette ville. Son éloquence et sa logique démontrèrent clairement qu'il était plus agréable et plus prompt de laisser Catane sur la droite pour marcher vers Paterno et Stilla, où commencent les montagnes. Quand il eut réussi à faire accepter cet arrangement, le vieux muletier sortit de l'*osteria* et se rendit à la nuit hors du village. Du bout de sa perche il frappa doucement à la fenêtre d'une maisonnette couverte en chaume. Un paysan ouvrit la lucarne et demanda qui était là ?

— *Ave Maria!* dit Trajan à voix basse. J'ai de la pâte étrangère avec moi.

— Des gens riches ? demanda le paysan,

— Riches assez. Le bagage est copieux ; les malles sont pesantes.

— Je vais envoyer Bernardino allumer le feu sur la colline.

— N'y manque pas. Don Polyphême te gardera scrupuleusement ta part du butin.

— Dites-lui que j'irai chercher cette part dimanche à Saint-Philippe, et bonne chance !

Don Trajan cueillit des citrons sur le bord du sentier et en rapporta une provision à l'*osteria*, afin d'expliquer la courte absence qu'il venait de faire. Les deux Anglais, aux prises avec le Marsala, causaient ensemble sur un banc de bois, et Cangia dormait dans la chambre de la fille du cabaretier. Vers neuf heures du soir, Trajan vit plusieurs feux allumés sur les montagnes dans la direction de Stilla ; il souhaita une heureuse nuit à ses voyageurs et se coucha dans la mangeoire de ses mules où il s'endormit bientôt d'un sommeil à faire envie au plus honnête homme du monde.

IX

La caravane se remit en route le lendemain de grand matin, sir Georges enfoncé dans sa lettiga et ne disant mot, sir William sur son mulet et ne pensant à rien, Cangia rêvant à ses amours, et le muletier chantant des airs du pays, accompagné par les clochettes de l'équipage. On s'arrêta pour déjeuner à Paterno, et on laissa Stilla sur la droite pour arriver plus tôt à Saint-Philippe-d'Argyre. Vers le milieu du jour nos voyageurs entrèrent dans ce pays sauvage où Ciccio et sa mère avaient passé la veille. A la vue de cette végétation puissante et de ces solitudes, où la nature mettait à nu ses charmes, comme Diane au bain, les deux Anglais éprouvèrent peut-être un semblant d'émotion, car sir William, qui n'avait encore rien dit, s'écria :

— Très-joli !

A quoi sir Georges répondit avec beaucoup de justesse :

— Très-joli, en vérité !

Dans un défilé étroit, Don Trajan posa le bout de sa perche devant le nez de la première mule; le convoi s'arrêta, et le muletier, après avoir fait une douzaine de signes de croix, tourna vers sir William un visage si bouleversé que l'Anglais en conçut de l'inquiétude et demanda s'il y avait quelque danger. Sans pouvoir répondre, Trajan montra du doigt une petite esplanade éclairée par le soleil et sur laquelle on voyait une chèvre jaune dont les cornes brillaient comme de l'or.

— Eh bien? dit sir William.

— Signor, la chèvre... hélas!... c'est un signe d'accident, dit le muletier en bégayant.

— Comment l'entendez-vous? demanda l'Anglais. Est-ce un présage, une superstition, une chose surnaturelle?

— Surnaturelle s'il en fut, reprit Trajan, superstition si vous voulez; mais quand on rencontre la chèvre jaune, on n'arrive pas à Saint-Philippe pour une cause ou pour une autre. Signor, il convient de retourner en arrière.

— Si nous retournons en arrière, dit l'Anglais, il est certain que nous n'arriverons pas à Saint-Philippe. Nous avons fait avec vous un contrat, et nous avons payé d'avance la moitié du prix; vous devez marcher.

— Jésus, s'écria le muletier, voilà comme sont tous ces étrangers: ils ne croient à rien; ils n'ont point de religion; ils ne font leurs prières ni soir ni

matin, et quand le ciel les avertit d'un malheur, ils vous ordonnent de marcher.

Don Trajan tremblait de tous ses membres; et son masque surpassait en grimaces ceux du Pancrace et du Pascariello, ces types napolitains de la poltronnerie. Sir William en perdit son sérieux.

— Georges, cria-t-il, voyez donc la plaisante mine de notre guide.

La face de sir Georges sortit de la lettiga, et les deux Anglais firent un de ces rires homériques dont retentissent les tavernes de Londres.

—Vous le voulez, Excellences, dit Trajan, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de ce qui arrivera. Nous tomberons dans quelque précipice, nous perdrons nos bagages; mes mules périront; je serai ruiné, et si vous en êtes quittes pour une jambe cassée, vous devrez un cadeau à la madone des muletiers.

— Tout cela parce que nous avons vu une chèvre! dit sir William.

— La belle finesse! répondit Trajan. Je vois aussi bien que vous que c'est une chèvre; mais si l'on vous dit que cette chèvre est ensorcelée, qu'elle a été arrêtée deux fois, et qu'elle a échappé aux soldats, blessé un gendarme, enlevé son maître dans les airs, dansé sur les places publiques, ordonné des remèdes aux malades, et prédit l'avenir, vos Excellences riront sans doute encore.

Les deux Anglais rirent en effet, et de si bon cœur, que leurs grosses poitrines en tremblaient.

— Allez en avant, muletier, répéta sir William, et ne craignez rien. Nous payerons le dégât s'il arrive malheur.

— Et le dégât de mon âme, et mon salut, si je meurs?

— Nous payerons tout.

— A la bonne heure. Je ne résiste plus.

Don Trajan releva sa perche, et le convoi se remit en marche. Au bout de cent pas, la chèvre jaune apparut sur un autre point du paysage ; on la vit traverser un sentier, descendre le long d'un torrent, et sauter par dessus des buissons. Trajan récitait ses litanies en poussant de gros soupirs; mais comme sir William lui criait de marcher toujours, il n'osait s'arrêter. On arriva ainsi jusqu'au milieu du défilé. Tout à coup le muletier se jeta la face contre terre, et cette fois, les deux Anglais firent des grimaces presque aussi belles que celles de Trajan. De chaque côté du sentier où grimpait le convoi, étaient deux hommes mal vêtus, la carabine sur l'épaule, le visage couvert d'un crêpe noir, à travers lequel on ne voyait que le blanc de leurs yeux. A dix pas de la lettiga sortit des broussailles une espèce de colosse, accoutré comme ses compagnons, qui s'avança au devant des voyageurs, en cherchant à se donner des airs de civilité auxquels sa sauvage personne avait grand'peine à se prêter.

— Très-illustres seigneurs, dit-il en italien presque pur, je vous supplie de ne pas vous effrayer. Nous

n'en voulons, mes amis et moi, qu'à votre argent et à vos bagages. Si vous êtes complaisants, je jure Dieu qu'il ne vous sera pas ôté un cheveu de la tête. Ayez seulement la bonté de mettre pied à terre et de vider vos poches.

— Au nom du ciel! s'écria Trajan, messieurs les Anglais, ne vous avisez pas de résister, vous nous feriez tous massacrer.

Mais sir William releva fièrement la tête et apostropha le brigand du ton le plus énergique :

— Si vous touchez à nos bagages, dit-il, je me plaindrai à l'ambassadeur d'Angleterre, et vous serez poursuivis et punis comme vous le méritez. Retirez-vous, brigands ; je vous défends d'approcher de moi.

— Puisque vos seigneuries le prennent sur ce ton, répondit Polyphême, car c'était lui, je suis dispensé des égards de la politesse, et je vais exercer mon métier dans toute sa rigueur.

En parlant ainsi, le chef donna un coup de sifflet. Aussitôt, les quatre bandits postés aux deux côtés du chemin, s'élancèrent vivement sur le mulet aux bagages, en détachèrent les malles et cartons, qu'ils emportèrent sur leurs épaules. Deux des voleurs saisirent sir William par les bras, tandis qu'un troisième lui ôtait son habit et son gilet, s'emparait de sa montre et vidait les poches du pantalon. En un tour de main, l'Anglais récalcitrant se trouva en manches de chemise, tant les brigands étaient d'habiles valets de

chambre. La toilette de sir Georges fut achevée avec la même promptitude, ses poches retournées, sa montre et ses bagues enlevées. La lettiga fut fouillée; mais on y laissa les cannes et parapluies comme des meubles inutiles, ainsi qu'un étui de cuir, contenant un drapeau roulé, dont les bandits n'avaient que faire; c'était le pavillon de sa Majesté Britannique. Sir William ne voyageait point sans porter avec lui les couleurs de son gouvernement, en manière de supplément au passe-port. Sir Georges, dans un moment d'indignation, adressa aux voleurs un discours plein de violence, où il les traita de bélitres et de canailles, mais comme il s'exprimait en anglais, ses frais d'éloquence furent perdus. Quant au vieux Trajan, il poussait des gémissements à émouvoir les pierres, et se lamentait sur sa réputation compromise de guide heureux et de brave muletier. Don Polyphême, ennuyé de ses cris, le frappa d'un coup de crosse de fusil, en lui ordonnant de se taire, et sir William, touché de sa douleur, essaya de le consoler, en lui promettant une gratification et un certificat de bonne conduite, malgré cette fâcheuse aventure.

Pendant tout ce désordre, Cangia, qui avait compris la comédie jouée par le guide, cherchait des yeux son cher Ciccio, annoncé par l'apparition de la chèvre jaune. Ne le voyant pas parmi les bandits, elle sauta légèrement hors de la lettiga et s'approcha de Don Polyphême.

—Seigneur capitaine, lui dit-elle, n'avez-vous pas dans votre troupe un gentil garçon appelé Ciccio, nouvellement arrivé dans ces montagnes avec la vieille Barbara, sa mère ?

— Oui dà, ma belle enfant, répondit le brigand ; vous êtes la fille de Mast'-André le notaire, et vous venez tout exprès de Syracuse pour dire à Ciccio que vous l'aimez encore.

— Précisément, seigneur capitaine.

— Eh bien, allez là-bas, derrière ce gros rocher ; vous y trouverez votre amoureux.

Cangia revint à la lettiga, prit son petit paquet de nippes, rajusta sa mante de l'air d'une personne parvenue au terme de son voyage et courut en sautillant vers le quartier général des bandits. Les deux Anglais, complétement dévalisés, étaient remontés, l'un sur son mulet, l'autre dans la lettiga, et Trajan allait faire partir le convoi, lorsque sir Georges demanda où était sa compagne de voyage.

— Ne vous en embarrassez pas, répondit le guide ; les brigands considèrent les jolies filles comme du butin.

— Je suis fâché, dit sir William, très-fâché que les voleurs aient enlevé cette petite ; elle préparait bien le thé, et servait comme il faut les plats et les assiettes.

Trajan fit observer que les bandits ayant emporté la provision de thé, la jeune fille devenait inutile ; cette remarque calma les regrets des deux Anglais.

Un coup de perche dans le flanc des mules mit l'équipage au grand trot, et bientôt le bruit des clochettes s'éteignit dans la direction de Saint-Philippe-d'Argyre.

Toute autre fille de notaire que la belle Cangia eût éprouvé quelque frayeur dans la compagnie des brigands ; mais l'amour ne laissait pas de place à la peur dans l'âme de notre héroïne. En arrivant derrière le quartier de roche où l'on avait transporté le butin, Cangia trouva Ciccio et sa mère avec la réserve de la troupe. Le petit chevrier saisit son amie entre ses bras ; la jeune fille prit dans ses deux mains la tête de son amant, et tous deux se mirent à pleurer et à parler à la fois, sans prendre garde aux témoins qui les regardaient.

— Ingrat, disait Cangia, injuste cœur, tu as douté de ma tendresse ; tu m'as crue infidèle. Tu t'es laissé tromper par les mensonges des méchants. Vois à quelles extrémités tu m'as poussée. Je devrais te gronder ; mais je n'en ai pas le courage, parce que je t'aime trop, et je t'aime parce que tu es beau. C'est ce qui fait mon malheur et ma folie. Dieu sait ce qu'on va penser de la pauvre Cangia qui a quitté son père ! Je viens partager ta misère, et te défendre contre tes juges ; il faudra bien que l'on m'écoute quand j'attesterai que c'est moi qui t'ai donné l'épingle d'argent...

— Ma chère Cangia, disait en même temps Ciccio avec non moins de volubilité, vous voilà donc auprès

de moi ! En voulant me perdre, mes ennemis ont fait de moi le plus heureux des hommes. Vous ne me quitterez plus. Nous vivrons dans les montagnes avec ces honnêtes brigands, et nous chercherons un curé pour bénir notre union...

Don Polyphème interrompit Ciccio en lui frappant sur l'épaule.

— Mes enfants, dit le capitaine en souriant, vos amours m'intéressent et je regrette de vous ôter vos illusions, mais nous ne sommes pas au temps de Pyrame et de Sigisbé, ces amants fidèles qu'un lion a dévorés. La fille de Mast'-André le notaire ne peut pas rester parmi nous.

— Et pourquoi? demanda Cangia.

— Parce que les fatigues et les dangers de notre profession ne conviennent pas à une signorina élevée dans du coton; parce que d'ailleurs, elle serait pour nous un sujet d'inquiétudes.

— Vous ne connaissez point les femmes, s'écria la vieille Barbara; quand l'amour est au fond de leur cœur, il n'y a pas de héros qui puisse les égaler en courage et en patience. La belle, la divine Angelica, cette créature si tendre et si délicate, sera brigande comme moi, brigande acharnée, implacable aux Carthaginois.

— Tâchez donc de me comprendre, reprit don Polyphème : on se console d'avoir été volé; on achète d'autres habits et des bagages neufs; on écrit à sa famille pour avoir de l'argent; mais un père n'oublie

pas la perte de sa fille; il s'adresse aux autorités; il crie et tempête jusqu'à ce qu'on lui rende son enfant, et les fantassins viendraient nous redemander ce gibier trop mignon pour des coquins comme nous. La divine Cangia mangera du pain des brigands pendant deux ou trois jours; je ne lui refuse pas le plaisir de voir son amant; mais il faudra être raisonnable et retourner ensuite chez le papa. Quant au vaillant Ciccio, il raffermira son cœur contre les faiblesses de l'amour et triomphera de lui-même, comme Titus, cet empereur d'Orient qui aimait la belle Bénéfice, et qui eut le courage de s'en séparer. Voilà qui est dit, et silence là-dessus! A présent, mes amis, partageons le butin en tout bien et toute justice.

On ouvrit les malles, et les bandits se partagèrent les dépouilles des deux Anglais avec plus de bonne foi que des héritiers accompagnés du juge de paix. On trouva une somme considérable en pièces d'or de Naples, et Ciccio reçut pour sa part douze ducats. On procéda ensuite à la distribution du linge et des habits. Le petit chevrier eut encore des chemises, des mouchoirs, et un habit noir qui avait figuré, le mois précédent, à Chiaïa, dans le salon de l'ambassade d'Angleterre à Naples. L'un des brigands prit les objets de toilette et autres articles inutiles pour les aller vendre pendant la nuit à un recéleur domicilié à Stilla. Le partage achevé, don Polyphême prit la parole :

— Seigneurs cavaliers, dit-il, quoique les autorités

de Saint-Philippe ne soient pas à craindre, il est sage, après une expédition comme celle-ci, de changer de théâtre. Nous irons coucher ce soir à Leonforte, dans le cœur des montagnes, et notre premier exploit aura lieu sur la route de Messine à Palerme. Maintenant, faites avancer les bêtes de somme pour transporter le butin, et qu'on donne un âne à la divine fille du notaire Mast'-André.

La belle Cangia monta sur l'âne si galamment offert par le bandit, et on se dirigea vers Leonforte. Cette petite ville est située au point de jonction des deux grandes chaînes qui s'étendent l'une vers Messine et l'autre vers le cap Passaro, en formant un vaste triangle entre les côtés duquel l'Etna se trouve embrassé. Une troisième chaîne part du même centre pour descendre vers Palerme et Trapani. Ces montagnes ont servi de refuge aux Silliciens poursuivis ou insurgés sous les diverses dominations des Arabes, des Normands ou des Espagnols; aussi don Polyphème et ses amis y dormaient-ils avec sécurité loin de la police de Naples. Des paysans que la bande avait affiliés reçurent en dépôt le butin et donnèrent des lits aux brigands pour la nuit. Cangia partagea la chambre de la fille d'un bûcheron, et Ciccio coucha sur la paille avec la fidèle Gheta étendue à ses pieds. Avant de s'endormir, le petit chevrier jeta un regard d'admiration et de crainte sur l'habit noir dérobé aux Anglais, et sur ses pièces d'or :

— J'ai tout ce que mon cœur a désiré, dit-il en

soupirant : je possède un bel habit et de l'argent dans ma poche; je repose sous le même toit que ma maîtresse; mais hélas! tout cela, maîtresse, habit noir et argent c'est du bien volé!

X

Cependant sir Georges et sir William, en arrivant à Saint-Philippe-d'Argyre, ne manquèrent pas de faire grand bruit de leur mésaventure. Ils commencèrent par s'installer dans une *osteria* et par y arborer à leur fenêtre le pavillon d'Angleterre, comme si leur bagage enlevé eût été le cas d'une guerre européenne. Cette énergique démonstration amusa les habitants du bourg, qui vinrent considérer le drapeau déployé; mais il n'en résulta pas d'autre effet. La maréchaussée de l'endroit refusa de courir après les voleurs, de peur de mauvaise rencontre; elle conseilla sagement aux deux voyageurs de prendre patience et d'aller en pèlerinage remercier sainte Rosalie de Palerme de leur avoir sauvé la vie par grâce particulière. Les autorités avaient fermé leurs bureaux à l'heure de l'Angelus, et remirent au lendemain le procès-verbal, en souhaitant aux seigneurs anglais la *felicissima notte*. Sir Georges et sir William eurent beau crier, on ne les écouta point; c'est pourquoi ils changèrent leurs batteries. Il y a de Catane à Mes-

sine une grande route en bon état, avec service de poste ; un exprès largement payé partit avec une lettre pour le consul d'Angleterre, et se rendit à Jaci-Reale, où il attendit le courrier de nuit, qui le conduisit à Messine en neuf heures. Le consul anglais renvoya l'exprès avec du linge, des habits et quelque argent, puis il courut à l'intendance demander justice. Le gouverneur militaire fut appelé ; il promit de faire poursuivre à outrance les malfaiteurs. Le courrier du jour rapporta l'ordre de détacher des garnisons de Catane et d'Augusta deux pelotons d'infanterie légère, et de les expédier sur Saint-Philippe et Leonforte pour y cerner don Polyphême et sa bande. Le recéleur de Stilla, en se rendant à Taormine, dans le dessein de passer en Calabre, afin de dépayser un peu les objets volés, rencontra l'un des détachements militaires à l'entrée des montagnes et rebroussa chemin aussitôt pour avertir ses bons amis du danger qui les menaçait.

Ciccio et Cangia vivaient depuis deux jours chez un bûcheron des environs de Leonforte, parmi des voleurs bienveillants, et dans les sites les plus pittoresques du monde. La puissance du moment présent est grande sur les organisations méridionales, et nos amants avaient oublié qu'il existait des notaires, des juges et une Syracuse, tant le plaisir d'être ensemble absorbait leurs pensées. Don Polyphême et Barbara souriaient de leurs amours naïves, et comme le seigneur capitaine ne parlait plus de renvoyer la jeune

fille à son père, les deux amants se croyaient réunis pour toujours. La troupe entière des brigands s'endormait dans les délices de Leonforte, lorsque le recéleur de Stilla vint annoncer que l'infanterie légère n'était qu'à six heures de marche. A cette nouvelle, aucun signe d'altération ne parut sur le visage de don Polyphême. Le capitaine se promena de long en large. Il vida une fiasque de vin noir, caressa le manche de sa carabine, et se donna un coup de poing sur le front. Ce fut assez pour faire sortir de sa cervelle un projet hardi, comme Minerve tout armée sortit du crâne de Jupiter. Le brigand fit retentir son sifflet pour assembler ses amis :

— Seigneurs cavaliers, leur dit-il, notre crédit et notre fortune dépendent de la conduite que vous allez tenir. Il serait insensé de livrer un combat en règle à un ennemi nombreux et mieux armé que nous ; mais avant de fuir et de nous disperser comme des poltrons, il faut nous montrer aux soldats royaux, les braver en face, leur laisser la persuasion que l'enfer nous protége, et que nous échappons par des moyens surnaturels. Si nous réussissons, un jour viendra où ma seule présence à votre tête et la seule vue de la chèvre jaune, dont la réputation est déjà grande, suffiront pour mettre en déroute les détachements d'infanterie, et pour les dégoûter de venir dans ces montagnes. Je vais m'entretenir à ce sujet avec le vaillant Ciccio ; mais d'abord, il faut nous défaire des femmes en les envoyant loin du danger.

— Un moment! s'écria la vieille Barbara; je ne crains pas les fusils des Carthaginois, et vous pouvez vous servir de moi, pour vos projets, aussi bien que de la chèvre jaune.

— Vous avez raison, dame Barbara, reprit le bandit; on vous prendra volontiers pour une sorcière; quant à la divine fille de Mast'-André, elle va partir immédiatement pour Syracuse, où son papa l'attend avec impatience. Elle servira nos intérêts et les siens en répandant quelques petites histoires merveilleuses sur sa fuite, son séjour parmi nous et son retour à la maison paternelle. La chèvre infernale lui sera un sujet inépuisable de récits; ce sera sur le dos de cette bête prodigieuse qu'elle aura voyagé; en sorte que Mast'-André n'osera pas lui faire de reproches.

Cangia voulait rester près de son ami et courir les mêmes hasards que lui; Ciccio pleura de douleur en suppliant don Polyphême de lui laisser sa maîtresse; mais le chef imposa silence aux amoureux et leur promit que bientôt il s'occuperait de faire leur bonheur en les mariant. Cette assurance de la part d'un homme si ferme et si puissant, apaisa les cris et les sanglots. Cangia embrassa son amant, monta sur un âne et partit pour Syracuse, accompagnée d'un paysan qui lui servit de guide.

Après le départ de la jeune fille, le capitaine tint conseil avec Ciccio et Barbara. Il daigna leur confier son projet, et, pour animer leur courage, d'où dépendait le succès de l'entreprise, il leur cita quantité

d'exemples héroïques tirés de l'histoire ancienne, dont il était fort pénétré, comme le lecteur l'a pu voir. Il estropia les noms d'Horatius Coclès, de Scévola et de Cynégire; il confondit ensemble les siècles, les nations et les pays; mais, comme il n'y avait pas là de savant capable de relever ses fautes, il atteignit son but en inspirant à ses auditeurs l'envie de se signaler par l'intrépidité. Quelques rasades de Calabrese et de Moscatelle achevèrent d'exalter Ciccio et Barbara, et les brigands se mirent en marche avec confiance pour exécuter le plan conçu par Polyphême.

Sur la route qui descend de Leonforte à Saint-Philippe-d'Argyre, était alors un vieux reste de château fort qui ressemblait de loin aux débris d'un pâté. On l'a fait sauter depuis par une mine. Le sommet en était masqué par les arbres en certains endroits, et découvert en d'autres parties. Dix hommes y pouvaient tenir aisément et s'y cacher ou se montrer à volonté, de façon à défendre le passage avec avantage contre des troupes nombreuses. C'était ce lieu escarpé que don Polyphême avait choisi pour théâtre de ses exploits. En abattant avec la hache des ronces, des cactus et des aloès, en attachant des cordes à certains troncs d'arbres, on parvint à escalader la citadelle, et on se ménagea en même temps un moyen de retraite précipitée que le feuillage et les broussailles dissimulaient.

Le sergent d'infanterie légère, qui conduisait un peloton de seize hommes, montait avec précaution

dans le lit d'un torrent desséché, en se faisant précéder d'un guide et des éclaireurs. Tout à coup une balle perça son schako, et trois de ses voltigeurs tombèrent blessés à la tête. Un nuage de fumée qui couronnait la redoute des brigands indiqua d'où partait le feu, et le sergent vit, au sommet du bloc de pierre, la chèvre jaune et son maître dansant une saltarelle infernale, tandis que Barbara jouait du tambour de basque en faisant des gestes d'énergumène. Le sergent riposta par un feu de peloton; mais on sait que les soldats napolitains, gênés par l'émotion du combat, ne tirent juste qu'à la cible. La plupart des voltigeurs, persuadés qu'ils avaient affaire à des diables, détournèrent la tête en pressant la détente du fusil; de sorte que Ciccio et Gheta poursuivirent leur danse et la vieille Barbara sa musique, comme s'ils eussent donné une représentation sur la grande place de Catane, ce qui prouvait clairement qu'ils étaient tous trois invulnérables. Une seconde décharge partie du sommet de la redoute abattit encore deux fantassins. Le désordre se mit dans les troupes royales, et les soldats se débandèrent pour chercher un abri derrière les arbres qui bordaient le lit du torrent. Cependant le sergent, en homme de cœur, resta sur le terrain; il ajusta la vieille Barbara, et après avoir tiré, il mit une main sur ses yeux en guise de visière, certain que le coup avait porté. Le sergent devint pâle : la sorcière continuait de danser avec son fils et la chèvre jaune, en poussant des rires forcenés. Les

troupes allaient battre en retraite, lorsqu'on entendit un feu vif de mousqueterie. C'était le détachement d'Augusta qui attaquait les brigands par un autre côté. Une voix de Stentor cria : « Sauve qui peut ! » Les bandits se laissèrent glisser le long des cordes et disparurent sous les broussailles. En un moment, la bande entière s'évanouit, et Ciccio, sa mère et la chèvre jaune se trouvèrent seuls au sommet de la redoute.

Le coup de feu du sergent avait atteint Barbara au milieu du corps. Dans l'exaltation du combat, la vieille montagnarde n'avait qu'à peine senti la blessure. Après la fuite des brigands, Ciccio vit bientôt sa mère chanceler, s'affaisser sur ses genoux et tomber la face dans les bruyères ; il essaya de la soulever entre ses bras sans pouvoir y réussir : les membres avaient déjà cet abandon et cette pesanteur que donne la mort. Barbara ouvrit encore une fois les yeux, mais son regard pénétrait dans un monde nouveau, et ses lèvres frémissantes laissèrent échapper, avec le dernier soupir, quelques mots incohérents de la chanson de *Syracuse ravagée*.

Le petit chevrier, assis à côté de sa mère, demeurait immobile, refusant de croire à l'horreur de sa situation, lorsque don Polyphème accourut tout hors d'haleine :

— N'en doute pas, dit le brigand, Barbara est au ciel, puisqu'une balle étrangère l'a frappée. Il ne faut pas qu'elle tombe dans les mains des infidèles. Arme-toi de courage et suis-moi.

Le capitaine enleva le corps de la défunte, le chargea sur ses épaules et descendit à reculons en se tenant à une corde. Un groupe épais de cactus qui se trouvait à mi-côte du rocher, lui fournit une cachette sûre où il déposa le cadavre, en l'introduisant par force au milieu des épines. Quelques feuilles sèches, ramassées à la hâte, complétèrent cette tombe improvisée. Don Polyphème déposa sur la poitrine de la morte deux petits bâtons en forme de croix, et il appela trois fois Barbara; puis il ajouta à voix basse :

— Elle ne répond point; elle est partie. Seigneur, recevez son âme!

Le bandit saisit Ciccio par la main et l'entraîna en courant dans un ravin profond, où ils furent bientôt hors de danger.

— Mon fils, dit alors Polyphème, l'affaire a été grave. Il faut changer nos dispositions. Tandis que je rechercherai les débris de la bande, tu te rendras à Palerme par Nicosia, Gangi et Vicari; n'oublie pas cet itinéraire, qui est le plus sûr pour nous. En arrivant à Palerme, où tu entreras de nuit, tu ne manqueras pas d'aller au quartier du Borgo, à l'auberge *del Falcone*. J'y serai dans quatre jours avec nos amis. Nous y ferons dire des messes pour le repos de Barbara. Les cloches mèneront son âme en paradis à grandes volées. Ne crains rien pour elle; veille à présent sur toi-même. Sois prudent; ôte ces ornements dorés qui embellissent les cornes de ta chèvre merveilleuse, de peur qu'on ne la reconnaisse; songe

au Borgo, à l'auberge *del Falcone;* moi, je m'en vais.

Don Polyphème s'éloigna, laissant le pauvre Ciccio étourdi de son malheur. Des coups de feu lointains annonçaient que la chasse aux brigands n'était pas achevée. Le petit chevrier suivit machinalement le chemin que lui avait indiqué le capitaine, et il arriva le soir à Nicosia. Comme il ne savait à quelle auberge chercher un gîte, il se souvint de la lettre que lui avait donnée le bénédictin de Catane, et il se rendit au couvent des ***, dont il demanda le père supérieur. Tandis que le saint homme prenait lecture de la lettre, Ciccio, qui le regardait avec crainte et respect, vit la figure austère du moine se contracter douloureusement, et ses sourcils gris se rapprocher l'un de l'autre.

— Mon enfant, dit le vieillard, cette lettre a huit jours de date, qu'as-tu fait pendant cette semaine?

Le petit chevrier raconta naïvement son voyage à Saint-Philippe, son enrôlement parmi les bandits, et la catastrophe qui venait de lui enlever sa mère.

— O Sicile! murmura le supérieur, est-ce assez de misère! est-ce assez de blessures dans ton sein flétri! Pauvre nourrice, tu n'as plus de lait, et bientôt tu n'auras plus de sang à donner.

Le vieillard conduisit Ciccio dans une cellule, et lui montrant une robe de l'ordre des *** :

— Mets cet habit, dit-il, et si la police vient jusqu'ici, tu passeras pour un frère novice de ce couvent.

Tu habiteras cette chambre, et tu suivras nos offices. Tu seras libre de nous quitter quand les troupes royales auront abandonné nos montagnes. Ne fais point de confidence aux autres frères; moi seul j'aurai ton secret.

— Et ma chèvre, demanda Ciccio, que deviendra-t-elle ?

Nous la mettrons dans l'étable, où elle sera en pays de connaissance. Dans une heure la cloche t'appellera au réfectoire. Donne-moi cette carabine. C'est un meuble inutile dans la maison de Dieu. Je te la rendrai à ta sortie.

Le père supérieur prit la carabine, emmena la chèvre, et laissa Ciccio dans la cellule. Lorsqu'il fut seul, le petit chevrier jeta autour de lui des regards d'étonnement. Tous les objets qui meublaient sa modeste chambre de moine respiraient la piété, le recueillement et la solitude. Un jardin, à peine large de dix pas et de plein pied avec la cellule, envoyait un parfum délicieux de roses et de fleurs d'oranger. Chaque cénobite du couvent avait ainsi son parterre clos de murs, dont il finissait par connaître et aimer jusqu'au plus simple brin d'herbe. Une bêche et un râteau posés dans un coin engageaient le novice à jouir de la récréation du jardinage. Le lit un peu étroit promettait à une conscience agitée de rappeler bientôt le sommeil avec les secours de la méditation, de la patience et du temps. Ciccio leva les yeux sur le crucifix attaché à la muraille, et le sentiment de

la dévotion s'élevant dans son âme à la hauteur de son amour, de ses regrets et de son désespoir, de grosses larmes coulèrent sur ses joues rondes, et il murmura une prière où le nom de sa maîtresse, celui de sa mère, les mots de vengeance, de fortune et de Carthaginois se heurtaient ensemble. Lorsqu'il se fut habillé du vêtement claustral, un saisissement profond s'empara de lui. L'étrangeté du costume, les longs plis de la robe donnaient à ses attitudes une solennité qu'il ne se connaissait pas et dont la surprise n'était pas sans charme. Une organisation italienne eût peut-être cédé à l'envie de se fixer dans ce couvent; mais Ciccio était Sicilien, et à l'idée de reculer devant l'avenir effrayant que lui avaient fait ses passions, ses fautes et les injustices de ses ennemis, les larmes s'arrêtèrent au bord de ses paupières. Il étendit la main vers le crucifix en s'écriant :

— Ma mère dort sous les feuilles, et son meurtrier est vivant. Ma maîtresse compte sur mon amour et ma constance. Pas encore, Seigneur, je ne puis pas être à vous aujourd'hui.

XI

Palerme jouit du privilége de ces beautés parfaites qui peuvent se montrer à toute heure du jour et dans toutes les toilettes imaginables. Le voyageur qui l'aperçoit au loin, du pont d'un navire ou des collines d'Ogliastro, s'écrie comme le prince Calaf au moment où Turandot soulève son voile : « O Bellezza ! ô splendor ! » On la citerait parmi les merveilles du monde si elle n'était effacée par une rivale plus magnifique et plus illustre, Constantinople.

Notre ami Ciccio avait échappé, sous son déguisement de moine, aux perquisitions de la police. Le bon supérieur des ***, qui l'avait pris en amitié, s'était efforcé de le consoler de ses peines. Après la retraite des troupes royales, deux frères servants, guidés par Ciccio, vinrent sur le lieu du combat, retirer le corps de Barbara des broussailles où il était caché. On enterra la vieille montagnarde dans le cimetière du couvent, et une messe fut célébrée dans la chapelle pour le repos de son âme. Cependant

l'ennui et le besoin d'affronter son destin avaient bien tôt rendu la vie monacale insupportable au petit chevrier ; il avait redemandé sa carabine et sa chèvre, et s'était mis en route avec la bénédiction du père supérieur. Après quatre jours de marche, Ciccio reconnut du haut des montagnes de *Piana dei greci*, la blanche Palerme assise au bord de la mer, comme une odalisque endormie. C'était le soir. Le soleil dorait encore les sommets de Monreale, la grotte de Sainte-Rosalie et les tourelles du fort de la Garita. Les formes bizarres et gothiques de la citadelle de Castellamare se dessinaient en noir sur le couchant embrasé. Les églises de la ville saluaient la fin du jour par des carillons harmonieux, car tout est voluptueux à Palerme, même le son des cloches.

Quand la nuit fut venue, Ciccio fit son entrée dans la rue de Tolède par la porte de Charles-Quint. Il ouvrit de grands yeux en voyant ce monument étrange et ces figures colossales qui représentent les chefs barbaresques vaincus par le puissant empereur. L'architecture arabe de la cathédrale inspira au petit chevrier un étonnement profond; mais lorsqu'il se trouva dans le centre de Tolède, au milieu de la fourmilière des passants, devant ces cafés splendides, ces boutiques illuminées, ces palais ornés de larges auvents dont la brise agitait les festons, notre héros se crut plongé dans un rêve délicieux. La variété des costumes donnait à la ville un air de fête, car Ciccio ne connaissait d'autres modes que les haillons syra-

cusains et les dominos noirs de Catane. Il eût pris volontiers toutes les femmes pour des princesses et les hommes pour des grands seigneurs allant au bal. L'éclat des lumières et le roulement des carrosses l'étourdissaient si bien qu'il oublia les sages avis de don Polyphème : il parcourut le beau quartier des quatre Cantoni, en conduisant sa chèvre par la crinière.

Le hasard et la curiosité lui servant de guides, Ciccio arriva, sans savoir comment, au bord de la mer. Les pêcheurs et les matelots assemblés sur le môle écoutaient les conteurs d'histoires pour se reposer des travaux de la journée. Le peuple de Palerme, plus romanesque et moins poëte que celui de Naples, préfère les contes merveilleux et les récits de voyages au charme des vers. Le Napolitain ne se lasse jamais d'entendre le seizième chant de la *Jérusalem* du Tasse. Les amours et la délivrance de Renaud ont l'avantage de l'émouvoir depuis trois siècles; de là vient que ses orateurs de places publiques ont reçu le nom de *rinaldi*. Le Palermitain demande plus de variété; il tient moins à la perfection de la forme qu'à l'intérêt du sujet, et, pour cette raison, les orateurs de Palerme s'appellent *contastorie*. Ciccio s'approcha d'un parleur, dont l'auditoire nombreux attestait le talent et la vogue. Un vaste cercle de pêcheurs assis à terre écoutait la nouveauté du jour. Le conteur, monté sur une pierre, la face tournée du côté de la lune, déclamait à haute voix en faisant quantité de gestes et force réflexions superflues.

« Mes gentilshommes, disait l'orateur, lorsqu'on vous raconte un fait surnaturel où figurent les magiciens et les fées, on ne manque jamais de vous dire que l'aventure remonte aux temps les plus reculés ; celle-ci n'est point une histoire des siècles passés : elle n'a pas plus de huit jours, et les personnages en sont vivants. Un témoin qui arrive du lieu même de la scène vient de m'en fournir les détails, et il se peut que bientôt de nouveaux événements m'obligent à faire une suite à ce récit terrible et véritable.

» Comme je vous le disais donc, le diable se présenta devant le jeune chevrier de Syracuse sous la forme d'une chèvre jaune, et il lui tint à peu près ce discours : « Si tu veux signer ce papier avec ton sang, considère les grands bénéfices dont tu jouiras jusqu'à ta mort : aucune arme meurtrière, depuis le mousquet jusqu'au couteau, ne pourra entamer tes chairs. En un mot, tu seras invulnérable ; mais, comme la vie n'est rien sans la liberté, il n'y aura ni cordes qui puissent lier tes mains, ni murailles de prison qui te puissent enfermer. Je t'accompagnerai partout, et, si tu viens à tomber dans quelque embûche, je t'emporterai sur mon dos et te mènerai où tu voudras en voyageant dans les airs ; tu ne manqueras jamais d'argent, car tu auras en moi une compagne savante et bien avisée qui prédira l'avenir, guérira les malades et fera pleuvoir plus d'écus dans ton escarcelle que tu n'en pourras porter. Que désires-tu encore ? Je le devine. On ne vit pas heureux sans amour. Je te

promets que pas une jolie fille ne te verra d'un air d'indifférence; tu donneras en tous lieux un démenti à notre proverbe sicilien : une belle femme se reconnaît à son orgueil. La plus fière et la plus humble se prendront comme de pauvres poissons dans tes filets.

» Si bien donc, poursuivit le *contastorie,* que le jeune chevrier, ébloui par des offres si séduisantes, se laissa piquer une veine du bras et signa de son sang le traité infernal. Le lendemain, il quitta son village et descendit du mont Rosso dans la plaine. En se promenant au bord de la mer, il passa devant un magnifique palais qui appartenait à un notaire riche comme Crésus. A peine la fille de ce notaire eût-elle aperçu le chevrier par la fenêtre de sa chambre, qu'elle en tomba éperdument amoureuse. La charmante Angelica, c'était son nom, plus belle que Vénus et plus modeste que Vesta, n'hésita point à déclarer sa passion à l'heureux chevrier. Elle introduisit le jeune homme dans le palais de son père, et l'accabla de présents, de caresses et de friandises, préparant de ses mains divines les pâtes au fromage, la *ricotta* et la citrouille grillée, dont elle régalait son bien-aimé. Il aurait pu vivre ainsi dans la joie et l'abondance, le fortuné chevrier; mais la chèvre jaune lui souffla tant de mauvais conseils que l'ingrat résolut d'abandonner sa maîtresse, et il la laissa en effet *demi-folle* d'amour et de douleur. Pour comble d'horreur, le monstre eut la bassesse de dérober à cette aimable fille l'épingle d'argent qu'elle portait

dans ses cheveux, la boucle de sa ceinture, garnie d'émeraudes, ses bagues et pendants d'oreille. »

A ces paroles du *constatorie*, un murmure d'indignation s'éleva dans l'auditoire.

« Oui, mes gentilshommes, reprit le narrateur, c'est ainsi que le chevrier, mal conseillé par le diable, répondit aux témoignages de tendresse d'une fille adorable. Cependant le père de la belle Angelica se plaignit à la justice. Un ordre d'arrêter le voleur fut lancé contre lui; les gendarmes s'emparèrent de sa personne. On lui lia les mains avec des cordes, et une compagnie de cent hommes armés jusqu'aux dents le conduisit avec sa chèvre maudite à l'intendance de Noto. Le capitaine napolitain, qui sentait l'importance de cette capture, surveillait le prisonnier et le suivait pas à pas, tenant à la main son pistolet, afin de tuer le coupable sur la place s'il tentait de s'enfuir. Mais le diable veillait sur son protégé. Tout à coup les cordes se rompent. Le chevrier saute sur le dos de sa chèvre, s'envole avec elle bien au-dessus des nuages, et disparaît comme une ombre.

» A quelques jours de là, des voyageurs anglais, en passant dans les montagnes de Leonforte, furent attaqués par des brigands, qui s'emparèrent des bagages et laissèrent les pauvres voyageurs tout nus au milieu d'une forêt. Les troupes royales se mirent à la poursuite des voleurs. Une bataille effroyable eut lieu dans les environs de Nicosia; les soldats de Naples furent mis en déroute; et, pendant le carnage, on

vit la chèvre jaune, coiffée d'un casque d'or, danser sur la pointe d'un rocher en animant les brigands au combat. »

— Par ma foi! interrompit un pêcheur, c'est une brave chèvre; et, si elle n'avait pas commis d'autre crime, je lui donnerais l'absolution.

« Mais, hélas! reprit l'orateur, la chèvre jaune et son damné conducteur ont commis des crimes plus affreux. La pauvre Angelica, tout à fait folle d'amour et de douleur, pleurait comme Ariane abandonnée. De ses beaux yeux coulaient des flots de larmes à faire déborder l'Anapo. N'écoutant plus que son désespoir, elle quitta son père pour courir après son infidèle amant. O lamentable histoire! ô fatal exemple des maléfices du démon! La fille d'un riche notaire s'enfonça dans les montagnes, sans connaître son chemin. Les ronces et les épines déchiraient ses pieds délicats. La soif et la fatigue l'accablaient, et sans doute elle allait périr dans le désert, si son bon ange ne l'eût amenée sous un ombrage frais, au bord d'une fontaine. La madone, qui veillait aussi sur elle du haut des cieux, conduisit au même endroit le chevrier avec sa bande féroce. L'infidèle amant, touché de compassion, prend sa maîtresse dans ses bras et lui jette sur le visage quelques gouttes d'eau fraîche. Elle ouvre ses beaux yeux; et, reconnaissant son ami : « Apprends, lui dit-elle, que tu avais abandonné deux personnes au lieu d'une, homme barbare, je suis mère !.... »

— C'est une imposture ! s'écria Ciccio en s'élançant dans le cercle des auditeurs. Jamais je n'ai abusé de la tendresse d'Angelica. Son innocence est aussi pure qu'au jour de sa naissance. Quant aux sottises que vous osez débiter publiquement au sujet de ma chèvre savante, je déclare en présence de ces honnêtes pêcheurs que ce sont autant de mensonges et de calomnies dont je vous ferai repentir.

Le contastorie, monté sur sa pierre, demeura stupéfait, le bras étendu, la bouche ouverte et les yeux fixés sur le héros de son histoire. A la vue de la chèvre jaune, l'assemblée se dispersa et Ciccio se trouva seul en face du narrateur. Aux crix d'effroi que poussaient les pêcheurs, quelques douaniers s'approchèrent. Un éclaircissement aurait pu mal tourner pour notre héros. Une lourde main posée sur son épaule vint à propos lui rappeler le danger auquel il s'exposait. Ciccio reconnut maître Ignace, le lieutenant de la bande de voleurs.

— Jeune homme, lui dit le brigand, tu songeras demain à ta réputation compromise. Suis-mois, si tu ne veux pas coucher en prison.

En parlant ainsi, maître Ignace prit la fuite; Ciccio le suivit en courant et ils s'enfoncèrent dans le faubourg appelé Borgo, où demeurent les *bonacchini*. La population de ce faubourg n'a pas l'humeur facile des lazzaroni de Naples. Le mélange du sang mauresque lui a inoculé les passions et le caractère espagnols. Le lazzarone est majestueux dans ses poses comme un empereur romain ; mais au dedans la dignité fait

défaut; tandis que la fierté du bonacchino de Palerme existe dans son âme comme dans sa contenance. Il ne menace pas deux fois son ennemi avant de le frapper. La jalousie le mène loin, aussi est-elle considérée souvent par les tribunaux comme une excuse.

Après avoir fait mille évolutions à travers le dédale du Borgo, maître Ignace entra enfin dans le cabaret *del Falcone*. Don Polyphème s'y trouvait avec ses acolytes. Comme leur toilette de brigands n'eût pas été de mise dans une ville où il existait une police, ils avaient quitté leurs armes et les vêtements de fantaisie pour prendre la *bonacca*, d'où les pêcheurs palermitains ont tiré leur nom. Messieurs les voleurs tenaient conseil dans une salle particulière du cabaret dont la porte s'ouvrit pour Ciccio. La réunion était fort nombreuse et le petit chevrier, voyant une quantité de visages inconnus, se tenait modestement à l'écart. Don Polyphème le prit par la main et le présenta aux voleurs de la ville, qui posaient les bases d'une association avec ceux des grands chemins.

— Approche, mon ami, dit Polyphème; j'ai parlé de toi au seigneur Zefirino et aux seigneurs cavaliers dont il est le chef. Ta chèvre savante est un bijou dont la valeur est appréciée. Tu es mon ami, et si je deviens l'ami du seigneur Zefirino, tu seras du même coup l'ami de tous ces amis réunis.

Don Zefirino souriait de la rudesse du brigand campagnard, en homme pénétré de sa supériorité. Il daigna jeter un regard d'indulgence sur le petit chevrier.

— Mon garçon, dit-il à Ciccio, tu as l'air intelligent, et les talents que tu as su donner à ta chèvre jaune seront utiles à notre compagnie, si nous nous accordons avec ton capitaine; mais il convient d'abord de discuter les conditions de cet accord. Ecoute bien ce que nous allons dire, et fais-en ton profit.

Le chef des voleurs citadins était un beau jeune homme, de manières douces, qui affectait autant d'élégance dans son langage que dans sa mise. On le reconnaissait, à perte de vue, pour une personne du grand monde, car il portait l'habit à longs pans, en velours de coton, le gilet à boutons d'or, et le pantalon en poils de chamois, le tout à la façon de Paris, mais d'une coupe un peu romantique. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel brillaient dans sa toilette, et il ressemblait assez à une gravure du journal des modes, enluminée par un enfant. Ce luxe et cette recherche exerçaient un ascendant remarquable sur l'assemblée. Ciccio, en examinant cet homme si riche, conçut une haute opinion des voleurs de la ville. Il partageait ses regards d'admiration entre les breloques de similor et les sous-pieds du personnage. Polyphème ne lui paraissait plus qu'un mal appris. Le petit chevrier se retira donc, tout ébloui, dans un coin de la salle, et prêta aux discours de don Zefirino une oreille aussi attentive que si ce filou eût été le sage Nestor ou le divin Minos.

XII

Tandis que Ciccio était perdu dans la contemplation des breloques de clinquant et des sous-pieds du voleur de ville, le très-illustre seigneur Zefirino, unissant le pouce et l'index de sa main droite couverte de bagues, adressait à don Polyphème ce raisonnement plein de logique :

— Que votre seigneurie, disait-il, me fasse l'honneur de m'écouter : Dans toute entreprise, une juste balance doit mesurer, parmi les associés, les services que chacun rend à la communauté avec la part qui lui revient dans les bénéfices. Je ne refuse point de vous admettre au partage égal avec les cavaliers que je commande, si vous réussissez à me prouver que vos gains sont aussi considérables que les nôtres. Mais je vois avec peine que votre société ne tient pas de registres de ses opérations. Vous ne m'offrez, par conséquent, que des suppositions, des probabilités et des évaluations approximatives, au lieu de calculs certains. Vos captures sont importantes, j'en con-

viens ; mais elles sont rares. Vous n'avez pas tous les jours des Anglais à dévaliser. Le vice de votre industrie est précisément ceci, qu'une opération avantageuse entraîne des suites funestes, et que vous êtes obligés de vous cacher ou de changer de place lorsque vous avez fait une heureuse rencontre. Nous autres, au contraire, nous travaillons toujours dans les mêmes lieux, et nous finissons par en connaître toutes les ressources. La ville nous fournit un revenu constant. Nous ne chômons jamais. Si nous partageons en frères avec vous, ce sera donc une avance de fonds sur des services à venir ; car vous êtes aujourd'hui sans emploi. Il faut que vous consentiez à *exercer* avec nous à la ville, et, par un juste retour, nous vous donnerons un coup de main sur les grandes routes, lorsqu'il en sera besoin. Plusieurs articles de notre industrie sont praticables pour vos seigneuries. Ceux des vengeances, des jalousies, guet-apens, coups de bâton et effusions de sang, ne vous sont pas étrangers. Je ne vois pas pourquoi vos seigneuries ne se livreraient pas, dans l'intérêt général, à cette branche de notre commerce.

Pendant ce discours, don Polyphème tirait sa barbe et ses moustaches d'un air d'impatience :

— Ce n'est pas, répondit-il, la science ni l'habileté qui nous manquent ; mais bien la volonté de couper des jarrets au coin des rues. Nous avons tous pratiqué la vengeance et le guet-apens pour notre compte et non pour de l'argent. Si les gens de la

ville n'ont pas le courage de tuer eux-mêmes les amants de leurs femmes, tant pis pour eux ; je ne veux point me charger de cette besogne-là.

— Vous ne savez pas, reprit Zefirino, l'utilité de cette industrie. Ce n'est pas tant l'argent que la considération et les bons procédés qu'on y gagne. Du temps de nos pères, ces services-là étaient d'un immense profit ; le coup de stylet se payait cinq cents ducats, et la simple taillade au visage vingt-cinq piastres fortes. Aujourd'hui on défigure un homme par une balafre de douze points pour la bagatelle de six ducats ; mais en obligeant les jaloux on se fait des amis. Prête-moi un doigt de ficelle, et je te rendrai un bras de corde, dit notre proverbe. Service pour service, et c'est ainsi que nous trouvons de l'indulgence dans les cas malheureux, des yeux fermés où il serait funeste de les voir s'ouvrir, et la potence vouée au célibat quand nous lui fournissons cent occasions de nous demander en mariage ; tandis que vos seigneuries vivant dans les bois, n'ayant point d'amis, ne rencontreront jamais que des soldats armés, une police intolérante et des juges sévères.

— Je confesse que cela est à considérer, dit Polyphème, en se grattant la tête.

—Notre société, reprit don Zefirino, est admirablement constituée. L'ordre le plus parfait y règne. Jetez les yeux sur ma comptabilité. Vous y verrez que la rue de Tolède seule nous fournit, en mouchoirs de

poche, bourses, montres et autres objets portatifs la somme de trois cent vingt ducats par semaine. A moins que par mégarde, nous ne volions un abbé, on ne nous inquiète jamais pour ces petites opérations. Des vols dans les maisons de campagne non habitées ne nous attirent pas non plus de désagréments. Ceux à main armée ou par escalade, et à la ville, donnent lieu à des poursuites, aussi ne les exécutons-nous qu'à de longs intervalles et quand nous avons pesé le pour et le contre. Regardez à la page des articles de galanterie, et vous serez flatté du total imposant des produits de la semaine. Quant au chapitre des meurtres, blessures et taillades, ne vous en faites pas un monstre : ce sont des choses rares, et le plus souvent, des actes de bonne justice. Je vais vous en citer un exemple :

« Un seigneur marquis de cette ville a épousé, l'an dernier, une demoiselle de la bourgeoisie, et pour les beaux yeux de cette jeune fille, il lui a donné, avec sa main, soixante mille ducats de rente. Ce ménage, béni par l'amour, jouissait d'un bonheur sans mélange; mais il n'est pas de félicité durable en ce monde. Depuis trois mois un voyageur étranger a troublé le repos du mari en inspirant à la femme une passion qu'elle n'a pu vaincre. Le seigneur marquis, justement irrité, s'est retiré à Naples, en déclarant qu'il reviendrait auprès de la marquise lorsque son honneur serait vengé d'une manière ou d'une autre. Or, la fortune appartenant au mari, la femme se trouve réduite à une maigre pension alimentaire. Les parents

de la marquise ont résolu de satisfaire l'époux offensé, afin de l'obliger à un rapprochement. Ils sont venus ce matin même, et ils m'ont dit en pleurant : « Seigneur Zefirino, secourez-nous. Voilà des époux brouillés, séparés pour la vie ; voilà un scandale public, une maison entière dans les querelles et les larmes : vous seul au monde, vous pouvez rendre au mari le contentement, à la femme sa position et sa fortune, et à nous la paix que nous avons perdue. Nous ne sommes pas riches ; mais nous ferons, sans hésiter, le sacrifice de six piastres, car nous savons que c'est le prix du tarif, pour obtenir le retour de notre gendre et beau-frère bien-aimé. Faites administrer à cet étranger, qui cause tous nos malheurs, une simple taillade au visage, et vous aurez droit à nos bénédictions. Un homme n'est pas perdu pour avoir une balafre sur la joue, et puisque le mari borne sa vengeance à si peu de chose, on doit encore le louer de sa modération. » Qu'auriez-vous répondu si vous eussiez été à ma place, je vous le demande ?

— Par Bacchus ! s'écria don Polyphème, j'aurais répondu : Donnez vous-même un coup de stylet ou une taillade à votre ennemi. Je ne frapperai pas un homme qui ne m'a point offensé ; mais je vois bien que j'aurais fait une faute en répondant ainsi.

— Une faute capitale, seigneur cavalier, reprit don Zefirino ; moi qui sais mon monde, j'ai répondu au contraire qu'on pouvait écrire à l'époux offensé de revenir auprès de sa femme, et qu'avant le soleil de

demain son honneur serait vengé. Il le sera dès ce soir, non pas en considération du salaire, mais parce que nous compterons désormais deux familles entières parmi nos amis et protecteurs.

— Vous êtes un habile homme, dit Polyèphme en s'inclinant, et je commence à goûter votre système. C'est de la fleur de politique. Je n'ai plus d'objection à faire, et je suis prêt à pratiquer votre industrie dans l'intérêt général.

— Je vais vous en fournir l'occasion. Pour administrer la taillade en question, j'ai besoin d'un compère. Le jeune étranger doit passer ce soir à dix heures par la porte *Felice*, en revenant du jardin de la *Flora*, où il est en ce moment. Votre petit Ciccio, dont je fais grand cas, se trouvera par hasard devant cette porte et dansera la tarentelle avec sa chèvre prodigieuse. Nous lui composerons un cercle de spectateurs. L'étranger ne manquera pas de s'arrêter, et je me charge du reste. La taillade sera donnée en moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer notre mot d'ordre : *Ave Maria.*

— Tu as entendu, Ciccio? dit Polyphème; tout à l'heure tu vas entrer en fonctions.

L'édifiante conversation que notre héros venait d'écouter était de l'hébreu pour lui. Ces enfantements de la civilisation dépassaient les bornes de ses faibles connaissances. Il comprit vaguement qu'on allait employer ses services et les talents de l'innocente Gheta dans un attentat contre la personne d'un étranger; mais il ne devina pas toute la gravité de

l'expédition. Le mot de vengeance, qu'il avait remarqué dans ce discours, lui avait rappelé sa vieille mère, dont l'âme irritée demandait du sang; ceux de guet-apens et de *taillade* sonnaient moins agréablement à ses oreilles novices; mais lorsqu'il vit don Polyphème revenir de ses scrupules, il jugea qu'apparemment l'homme aux sous-pieds avait puisé dans la raison et la morale une bonne réponse à ce cas de conscience. Ciccio suivit donc machinalement l'opinion de son capitaine, et déclara qu'il était prêt à obéir au commandement. Don Zefirino lui caressa le menton d'un air de protection affectueuse, lui fit compliment de sa jolie figure et lui promit l'avenir le plus brillant. Le chef des voleurs citadins regarda ensuite l'heure à sa montre d'argent :

— Il est temps, dit-il, de nous préparer à notre petite opération. Que chacun de vous soit à la porte *Felice* dans un quart d'heure. Vous vous y rendrez par des chemins divers. Maître Ignace conduira le jeune Ciccio et sa chèvre. Le Bieco (louche) ira monter la garde à la Flora, pour y épier l'étranger et nous avertir de son approche. Aussitôt après le coup, éparpillez-vous comme des mouches....... Où donc est mon *temperino!* Sang de la madone! je n'ai pas mon *temperino!*

Don Zefirino fouilla dans toutes ses poches, et il en tira enfin une espèce de scalpel à manche de corne, parfaitement aiguisé

— Le voici, reprit-il, je l'ai trouvé. Vous voyez,

seigneur Polyphème, que cet ustensile n'a rien de terrible. C'est une pièce fine à mettre sur la toilette d'une petite maîtresse. Venez avec moi. Je vous donnerai le divertissement d'une taillade lestement servie.

Le seigneur Zefirino prit le bras de Polyphème et l'entraîna hors du cabaret. Maître Ignace emmena Ciccio. Les autres voleurs sortirent un à un, et toute la bande peu chrétienne se répandit dans les rues du Borgo.

De huit à dix heures du soir, le beau monde de Palerme vient habituellement respirer la brise de mer au joli jardin de la Flora, et sous les tulipiers qui bordent le rivage. Une estrade est élevée au milieu de la promenade publique, pour la musique de la garnison. Les équipages, les toilettes et la beauté remarquable des femmes de Palerme font de cette promenade un lieu de délices, où les œillades et la galanterie vont grand train, car le climat de la Sicile met l'amour en possession de toutes les cervelles.

La soirée était magnifique. Du haut du cap Zaferano, la lune, pleine et brillante, répandait sa lumière argentée sur le feuillage verni des orangers. La musique jouait des morceaux extraits des opéras de Bellini, ce maëstro charmant que la Sicile est fière d'avoir produit.

Il était neuf heures et demie lorsque Ciccio vint s'installer avec sa chèvre savante près de la porte Felice. Les brigands ne tardèrent pas à paraître. Ils

arrivaient l'un après l'autre par des rues différentes, et feignaient de ne point se connaître. Un cercle nombreux se forma autour du petit chevrier, et don Zefirino fit signe à notre héros de commencer la représentation. Le pauvre Ciccio prit ses castagnettes et se mit à danser la tarentelle; mais il n'avait pas sa souplesse accoutumée. Sa respiration était brève et son cœur tout gonflé. Quant à l'innocente Gheta, comme elle ne se doutait point des mauvais desseins des brigands, elle dansait de bonne grâce, et les applaudissements ne lui manquaient pas.

A dix heures, la foule des curieux diminua. Quelques promeneurs nonchalants s'arrêtaient à regarder la chèvre jaune par-dessus les épaules des voleurs, et rentraient ensuite dans la ville par la rue de Tolède. Ciccio se troublait davantage à mesure que l'instant fatal approchait. Parmi les spectateurs, il aperçut les gros traits de don Polyphème bouleversés par l'inquiétude. Le petit chevrier commençait à comprendre qu'il se perdait à demeurer parmi ces coquins. Cependant il n'y avait plus à reculer. Bientôt arriva le bandit appelé Bieco, précédant de quelques pas un jeune homme qu'on reconnaissait à son air pour un Français. Le signor aux sous-pieds tira doucement de sa poche le *temperino*. Tout à coup l'un des brigands heurta violemment l'étranger, comme par maladresse. Ciccio vit la main ornée de bagues de don Zefirino passer rapidement devant le visage du jeune homme; il entendit un cri perçant et une im-

précation prononcée dans une langue qu'il ne connaissait pas. En un moment la troupe entière des spectateurs s'évanouit, et Ciccio se trouva seul en face d'un homme couvert de sang.

XIII

En voyant le visage inondé de sang du jeune étranger, Ciccio eut d'abord l'idée de prendre le large, comme les autres bandits. L'instinct de la conservation était l'excuse de ce premier mouvement ; mais, au bout de dix pas, il se retourna, et comme il vit le blessé chanceler sur ses jambes, il courut à lui pour l'aider à se soutenir. La blessure paraissait plus grave que don Zefirino ne l'avait annoncé : elle traversait la joue dans toute sa longueur. La lame du fatal *temperino* avait pénétré jusqu'à l'intérieur de la bouche ; en sorte que le sang coulait, non-seulement de la plaie, mais encore des lèvres du malheureux jeune homme. Ciccio se mit à pleurer, et il appela du secours à grands cris. Une femme sortit enfin d'une maison, et apporta du linge et de l'eau. Elle fit asseoir à terre le blessé, lava le sang et posa une compresse sur la plaie. Pendant cette opération, le blessé s'était évanoui.

— Ne voilà-t-il pas un pauvre seigneur bien accommodé ! s'écria la bonne femme. O hommes, soyez maudits avec votre jalousie et vos vengeances ! Défi-

gurer ainsi un étranger ! la belle hospitalité, la belle courtoisie qu'on trouve dans notre pays ! Est-ce savoir vivre que de renvoyer un jeune homme à sa famille avec le visage ainsi meurtri ? Que dira sa mère ? Que pensera-t-elle des Siciliens ? Et toi, petit misérable, avec ta chèvre et tes danses, si tu as trempé dans le complot, regarde ces flots de sang, afin qu'ils retombent sur ta tête ; regarde cette figure pâle, et, si tu n'as pas le cœur d'un tigre, grave bien dans ta mémoire ce spectacle pitoyable. Tes remords te le représenteront encore dans dix ans.

Ciccio arma son visage d'un double masque de dissimulation et de fierté :

— Je ne sais, dit-il froidement, pourquoi vous m'accusez.

— Parce que je devine la vérité, reprit la bonne femme. Si tu es innocent, pose ta main sur cette croix d'or que je porte à mon cou, et jure par le divin fils de la madone que tu n'étais pas du complot.

— Je jure que je vois aujourd'hui cet étranger pour la première fois de ma vie, répondit Ciccio.

— Ce n'est pas cela qu'on te demande. Il faut jurer que tu n'étais pas du complot. Tu ne l'oses pas, tu es coupable. Holà, honnêtes passants, arrêtez ce petit scélérat, c'est lui qui vient de blesser ce pauvre seigneur que vous voyez mourant.

Quelques passants se retournèrent aux cris de cette femme ; mais ils s'éloignèrent bien vite en murmurant tout bas les mots d'*accidente* et de *tagliada*.

— Puisque le ciel le permet, reprit la femme, va-t'en donc et sois maudit; que le remords empoisonne ton sommeil, ton pain et l'air que tu respires.

— Il n'est pas en votre pouvoir de répandre tant de poison, répondit Ciccio.

Et le petit chevrier partit en courant.

Notre héros avait de grands défauts, comme le lecteur a pu s'en convaincre. C'était un vrai montagnard sans éducation, obtus dans ses préjugés, violent dans ses passions, et facile à égarer au moyen de sophismes. Avec l'idée fixe de venger sa mère, il aurait vu égorger sans s'émouvoir cent mille soldats napolitains, et généralement tous les individus qu'il appelait Athéniens ou Carthaginois, sans savoir au juste ce qu'il entendait par ces deux mots. Mais, au fond, il avait le cœur honnête. La scène de la taillade l'avait remué profondément. Les paroles de la bonne femme achevèrent de porter le trouble dans son esprit; et comme il passait aisément d'une extrémité à l'autre, l'image du blessé inondé de sang le pénétra de terreur et de pitié. Les clameurs de la ville lui semblaient autant de malédictions lointaines, comme si ses crimes eussent ameuté le monde entier contre lui; et il fuyait au hasard, à perdre haleine, épouvanté par le bruit de ses pas et le galop de l'innocente Gheta. Il courut ainsi jusqu'au cabaret *del Falcone;* mais la compagnie de ses amis les brigands, au lieu de lui rendre le calme, ne fit qu'augmenter son dégoût et ses remords.

— Arrive donc, petit paresseux, lui dit le chef aux

sous-pieds: je craignais que la police ne t'eût confisqué, ce qui m'aurait obligé à des démarches fâcheuses.

— Épargnez-vous les démarches en ma faveur, répondit Ciccio; je viens vous déclarer que je me sépare de la bande.

— Un moment! reprit don Zefirino; il est écrit dans nos statuts qu'une fois engagé dans notre société, on n'en sort plus sans le consentement du chef, et je n'accorde mon consentement que pour trois motifs, le mariage, la retraite au couvent, ou l'embarquement sur un navire. Marie-toi, fais-toi moine ou matelot, sinon tu resteras parmi nous.

— Je ne connais point vos statuts, répondit Ciccio; je n'ai prononcé aucun serment. Je suis libre et je vous quitte.

— Mon mignon, dit l'homme aux sous-pieds, la révolte ici est punie par le stylet.

— Et moi, je me défends avec ma carabine.

Ciccio saisit en effet sa carabine et se retira dans un angle de la salle, l'arme haute, le pied gauche en avant et le jarret tendu. Don Polyphème éclata de rire :

— Que pensez-vous, dit-il, de nos petits montagnards, seigneur Zefirino? Regardez cet air sombre et résolu. Ne vous fiez pas à sa jeunesse et à son ingénuité; il vous tuerait comme un lièvre au gîte. Abaisse ton arme, Ciccio, et ne t'emporte pas. Je ne souffrirai point qu'on te moleste. Tu veux être libre,

tu le seras. Je t'avertis seulement que tu perdras ta part du butin déposée entre les mains des paysans de Leonforte.

— Je vous l'abandonne sans regrets, répondit Ciccio.

— Il faut aussi promettre, avant de nous quitter, de ne jamais nous vendre ni déposer en justice contre nous.

— Par l'âme vénérée de saint Caraccioli, je jure de ne pas vous trahir; et quand même on rétablirait pour moi seul l'ancienne torture, je laisserais mettre mes chairs en lambeaux plutôt que de dire un mot de ce que j'ai vu et entendu dans votre compagnie (1).

— Cela suffit, reprit Polyphème. Si quelqu'un doute de ta parole, il aura affaire à moi. Tu peux aller où tu voudras.

Ciccio fit un salut et sortit. Le danger qu'il venait de courir ayant excité son courage, il ne s'effraya pas à l'idée d'être sans asile et sans amis dans une ville qu'il ne connaissait point. Une nuit en plein air n'était pas une nouveauté pour lui. Après l'heure de la rosée, il n'y a point d'alcôve où l'on soit mieux que sous le ciel de Palerme. Ciccio vit d'ailleurs, dans les rues du Borgo, quantité de gens étendus sur les dalles, et qui dormaient profondément. Il chercha

(1) La torture fut abolie en Sicile par le marquis de Caraccioli, en 1780, et pour cette raison il est considéré comme un saint.

donc un recoin isolé pour s'y établir avec sa chèvre. Un banc de bois s'offrit à lui devant la porte du couvent *delle Stimmate*. Il s'y étendit sur le côté en faisant un oreiller de son bras droit et une couverture de sa veste, et il ferma les yeux après avoir récité sa prière. Mais les émotions de la journée avaient échauffé ses esprits; le sommeil s'approchait, amené par la fatigue, et s'enfuyait aussitôt, repoussé bien loin par l'image horrible de l'étranger nageant dans son sang.

— Dieu puissant, s'écria Ciccio, c'est dans ma conscience que le *temperino* a porté le coup funeste. La malédiction de la bonne femme pèse sur ma tête. Je suis empoisonné dans mon sommeil, mon pain et l'air que je respire. Malheur à moi si je ne trouve un moyen d'apaiser le courroux du ciel! Ma chère Angelica n'épouserait pas un garçon dévoré de remords. Amour, conseille-moi!

— J'entends l'accent de Syracuse, dit une voix nasillarde. Qui donc se lamente ainsi dans l'obscurité?

Ciccio vit approcher de lui un vieux père capucin qui sortait du couvent des *Stimmate*.

— C'est moi, Ciccio le chevrier, répondit-il; ô mon père, ayez pitié d'un compatriote, et dites une prière en faveur d'un pécheur au désespoir.

— Je te connais, mon enfant, dit le moine. Tu as fait bien du bruit pour un garçon si jeune encore. Calme-toi. J'ai ouï parler de tes malheurs, et j'y veux porter remède. Au lieu de courir le pays et

d'aller parmi des voleurs, il fallait rester dans notre chère *Sceragusa* et venir demander un asile et des consolations au couvent des capucins. Mais, au diable le passé! songeons au présent. Tu es un pécheur au désespoir, dis-tu? Eh! mon garçon, je le crois bien; il n'y a rien comme la belle étoile et la faim pour rendre lourds les péchés. Laisse que ton estomac s'emplisse d'un bon souper, que tes membres s'étendent dans un bon lit, et tu me donneras ensuite des nouvelles de ta conscience. Viens avec moi *hors des murs*. Quittons cette grande ville, et tout en cheminant, tu me raconteras tes infortunes.

Ciccio se leva de son banc et partit avec le capucin. Il lui fit en marchant le récit fidèle de ses aventures, depuis la rencontre du notaire Mast'-André dans les eaux de l'Anapo, jusqu'à la taillade inclusivement.

— Saint-Christophe, s'écria le moine, ayez pitié de nous! Une taillade au visage, deux Anglais dévalisés! ce ne sont plus de simples péchés, mon fils, ce sont des crimes. Il faut rompre avec cette vie-là, sans quoi tu es perdu dans ce monde et dans l'autre.

— Hélas! mon père, répondit Ciccio, je sens bien que vous avez raison, et je voudrais, en effet, changer de vie; mais comment reconquérir ma bonne réputation? Comment faire pour me réconcilier avec la justice? En m'accusant d'un crime dont j'étais innocent, on m'a forcé à devenir criminel.

— Ecoute-moi, mon garçon, reprit le capucin :

avec une absolution du confesseur, la paix sera bientôt signée entre le ciel et ta conscience, puisque je te vois touché d'un repentir sincère. La clémence du Seigneur va vite en besogne quand on l'implore du fond de son âme. Si les hommes étaient aussi généreux que le bon Dieu, on s'en trouverait mieux sur cette terre malheureuse. Cependant, dis un mot, et je tâcherai d'obtenir ta grâce de la justice humaine au moyen de protecteurs puissants. Fais-toi capucin; entre dans notre excellent couvent, dont le séjour délicieux et les beaux jardins sont l'ornement de notre chère Syracuse, et tu es sauvé.

— Impossible, mon père : je n'ai pas la vocation nécessaire.

— C'est que tu ne sais pas, mon enfant, combien la vie est douce pour un honnête religieux. Notre règle n'est point aussi sévère qu'on l'imagine. Il n'y a pas de portes à notre couvent : ce qui prouve que ce n'est pas une prison. Nous voyageons, à tour de rôle, par toute la Sicile; nous recevons l'hospitalité la plus cordiale en tous lieux. Nous faisons souvent bonne chère, quelquefois avec trop de gourmandise; mais le samedi arrive, nous allons à confesse, et, si nous avons le bonheur de mourir un dimanche, le Paradis s'ouvre à deux battants pour nous recevoir. Il n'y a d'effrayant que les mots dans notre ordre. Qu'importe la pauvreté si l'on n'a besoin de rien? l'obéissance lorsqu'on ne vous commande rien de pénible? Quant à la chasteté, mon âge ne m'en fait

pas une privation. Toi, qui es jeune, réfléchis un moment, et, si tu es homme de bon sens, reconnais que les rapports avec la femme ne sont qu'une source de maux et de regrets amers.

— Mon père, répondit Ciccio, je ne suis pas un libertin ; si j'hésite à faire le vœu de chasteté, c'est que j'ai jeté les yeux sur une femme de qui j'attends le bonheur de ma vie. Je porte en moi deux passions qui ne peuvent se cacher sous une robe de moine : la haine et l'amour. Je déteste les meurtriers de ma vieille mère ; je ne puis leur pardonner, et j'aime de toute mon âme la divine fille de Mast'-André. Arrachez de mon cœur ces deux passions, et je suis à vous.

— Eh bien ! mon enfant, tu es à nous, car ces deux passions sortiront de ton cœur dès demain ; cela est aussi sûr qu'il est vrai que je suis le père Christophe.

— O ciel ! s'écria Ciccio, vous m'épouvantez ! Que va donc devenir ma tendresse pour Angelica ? qu'est-il donc arrivé de funeste ?

— Nous en reparlerons demain.

— Mon père, mon père, dit le petit chevrier, pour que je sois à vous demain, il faut donc que mes espérances soient ruinées et que mon cœur se brise. Parlez ; achevez-moi tout de suite. Ma maîtresse est-elle morte ou mariée ? ne m'aime-t-elle plus ? O Sauveur des hommes, s'il en est ainsi, je ne veux point d'une robe de laine pour y envelopper ma douleur ; je ne veux point d'une cellule et d'un lit. Donnez-

moi un linceul blanc et une fosse pour y dormir du sommeil éternel.

— Chut ! dit le père Christophe ; le bon Dieu n'aime pas qu'on lui fasse de ces apostrophes véhémentes. Heureusement il ne t'écoute pas. Regarde ces milliers d'étoiles, cette nuit splendide ; admire le Créateur et respecte en toi-même son sublime ouvrage.

En discourant ainsi, le capucin et son compagnon arrivèrent à Saint-Philippe-de-Néri, petite paroisse située hors des murs de Palerme, à peu de distance de la porte Carini. Le moine tira la sonnette du presbytère. Une vieille servante vint ouvrir et gronda le père Christophe en disant que le souper serait froid. Le curé reçut avec bonté le petit chevrier, fit mettre un couvert de plus pour lui, et demanda le macaroni. Ciccio n'eut pas plutôt une large portion de pâte et deux verres de vin dans l'estomac, qu'il se sentit moins exalté. Le jovial père Christophe l'ayant mené dans une petite chambre que la servante venait de préparer, il se coucha docilement sans oser se plaindre. Vers minuit, le pieux vieillard revint voir ce que faisait son protégé, et comme il le trouva endormi :

— Dieu bon ! dit-il avec attendrissement, si jeune encore et déjà si malheureux ! Donnez-lui assez de forces pour supporter ce qui l'attend demain, et inspirez-moi les moyens de consoler cette pauvre âme.

XIV

A peu de distance de Palerme, sur la route de Monreale, est une belle maison de campagne dont on aperçoit les toits à l'italienne au milieu d'un bouquet d'arbres et dans le site le plus riant du monde. Des rosiers grimpants s'élèvent le long des murs jusqu'à la hauteur du second étage. La façade est ornée de sculptures, et l'entrée, en forme de portique, présente l'aspect riche et séduisant de ces antiques séjours où les Lépide et les Cicéron venaient se reposer du tracas des affaires. Cependant une impression pénible gâte un peu le charme de cette villa. Des grillages sont placés à toutes les fenêtres, et la porte, hermétiquement fermée, oppose de larges plaques de tôle aux regards des curieux, comme si un jaloux gardait avec vigilance, dans cette prison fleurie, quelque Vénus ennuyée.

C'est à cette maison que le bon père Christophe et Ciccio vinrent sonner vers huit heures du matin. Le concierge leur ouvrit la petite porte et les introduisit

sous le portique, en disant au capucin de se promener dans le parterre tandis qu'on irait appeler le docteur.

— Ce palais, demanda Ciccio, appartient donc à un médecin ?

— Oui, mon fils, répondit le moine, à un médecin qui, pour habiter un palais, n'en est pas moins un homme simple et modeste.

— Mon père, dit le petit chevrier, que signifient ces chaînes de fer pendues à la muraille ? Voilà un singulier ornement, dans une villa de luxe.

— Si tu savais lire, répondit le capucin, tu verrais que l'inscription, placée au-dessous de ces chaînes contient ces mots : « La science et l'humanité les ont brisées. »

— Le docteur est donc le bienfaiteur des malheureux, comme le grand Caraccioli ?

— Précisément, mon fils : il a aboli certaines tortures, auxquelles on appliquait encore une classe particulière de pauvres gens.

— Et qui sont ces pauvres gens ?

— On te l'apprendra tout à l'heure.

Le père Christophe emmena Ciccio dans le jardin. Quelques personnages bizarrement vêtus se promenaient dans les allées, un livre à la main; d'autres, assis sur des bancs, paraissaient plongés dans la méditation ou la tristesse ; d'autres encore regardaient les deux visiteurs d'un air inquiet ou hébété.

— Ce sont donc des philosophes ? demanda Ciccio.

— Ce sont des malades, répondit le moine.

Au milieu d'un bosquet de grenadiers était un théâtre en plein air, avec un demi-cirque de gradins en marbre blanc, destiné à recevoir les spectateurs.

— On joue donc la comédie pour divertir les malades ? dit Ciccio.

— Ils sont eux-mêmes les acteurs, répondit le capucin. C'est un des moyens qu'on emploie pour dissiper leur mélancolie.

Sur ces entrefaites arriva le docteur ; il paraissait âgé de quarante ans. On voyait sur son visage et dans ses yeux animés, l'intelligence, la bonté, l'énergie, et les qualités opposées qui caractérisent le savant profond et l'administrateur habile.

Il avait une de ces constitutions robustes qui se reposent d'une fatigue par une autre. La vie active du praticien, en faisant un contraste avec les travaux du cabinet, le préservait des ravages dont la science accable ses amants trop passionnés ; aussi n'avait-il pas un cheveu blanc sur la tête. Le père Christophe prit à part le docteur. Ciccio les vit causer ensemble et tourner leurs regards de son côté, comme s'il eût été le sujet de leur conversation. Au bout de cinq minutes, le docteur appela le petit chevrier.

— Mon ami, lui dit-il, tu es ici dans une maison d'aliénés. Ceux que tu as pris pour des philosophes ne sont que de pauvres diables dont la raison est égarée. Tu n'as peut-être jamais vu de fous : il faut que tu

saches ce que c'est. Viens avec moi dans le quartier des hommes.

Le directeur introduisit ses deux hôtes dans une vaste cour entourée de cellules dont la plupart étaient ouvertes. Au milieu de l'une des cellules était un homme de cinquante ans, assis sur un banc, et qui pétrissait de la mie de pain entre ses doigts avec une application extrême.

— Celui-ci, dit le docteur, est un père de famille qui avait amassé en travaillant une dot pour sa fille aînée. On lui a volé cette dot, et il est devenu fou de douleur. Sa manie consiste à fabriquer avec du pain des pièces de monnaie qu'il croit d'une valeur égale à celle de l'or.

Le fou avait levé les yeux et caché ses pièces dans une corbeille d'osier, à l'approche des étrangers.

— Jean, lui dit le médecin, continue ton ouvrage; ne te dérange pas, mon ami. Tu sais que le roi doit venir te voir, un de ces jours, pour s'entendre avec toi sur la réforme des monnaies du royaume. Aussitôt que ton trésor sera au complet, je ferai dire à Sa Majesté que tu es à ses ordres. Quand ce beau jour arrivera, tu deviendras riche, mon cher Jean; tu sortiras d'ici et tu iras marier ta fille, qui attend avec impatience ton retour à la maison.

— Les filles ne se marient plus, répondit le fou d'un ton bourru.

— Avec chacun de mes malades, dit tout bas le docteur, je prépare d'avance une crise violente, dont je

fais naître ensuite l'occasion, quand le moment me paraît favorable. La folie du pauvre Jean sera difficile à guérir, parce qu'elle est calme et enracinée. Je vais vous montrer un autre sujet plus exalté, de qui j'espère davantage.

Le docteur ordonna au gardien d'ouvrir la cellule suivante et de demander avec respect au personnage qui l'habitait s'il lui plaisait de recevoir deux étrangers.

— Vous allez voir, reprit le médecin, l'empereur du Mogol en négligé. La contradiction et les mauvais traitements avaient augmenté son mal. Quand on me l'a amené, je me suis bien gardé de lui nier sa qualité d'empereur; je me suis prosterné à ses augustes genoux, et maintenant je possède toute sa confiance. L'instant approche où je lui dirai nettement qu'il n'a point de royaume et qu'il doit en croire son visir et son ami.

On revint annoncer que le monarque voulait bien donner audience aux étrangers; la porte de la cellule s'ouvrit et Ciccio aperçut un petit vieillard assis sur une natte de jonc.

— Puissant empereur, dit le médecin en saluant à la mode orientale, deux voyageurs européens, qui passent dans ces contrées, ont désiré vous contempler dans votre gloire, afin de pouvoir assurer à leurs compatriotes qu'ils ont joui du bonheur d'approcher de votre personne.

— Je reçois leurs hommages avec plaisir, répondit

le fou. Je regrette amèrement de ne pouvoir leur montrer mes plus beaux habits. Mon cher visir, ayez le soin de faire punir ce domestique maladroit, qui vient de renverser ma cruche d'eau sur ce tapis de velours cramoisi.

— On lui donnera cent coups de bâton, reprit le médecin; mais une chose m'étonne dans le discours de votre majesté. Si elle est assise sur un tapis de velours, comment peut-elle se servir d'une simple cruche, au lieu d'un vase d'or?

— Je ne sais, dit le fou. Il est certain que ceci est une cruche : ne le vois-tu pas comme moi?

— Sans doute. C'est bien une cruche, en effet, et il me semble que ce tapis n'est qu'une natte de jonc.

— Tu pourrais avoir raison. Je n'y prenais pas garde. Peut-être est-ce du jonc et non du velours cramoisi.

— Que votre majesté ne s'en tourmente pas. Je lui expliquerai ce mystère demain, en lui faisant, sous le plus grand secret, une importante révélation.

— Il y a du mieux, ajouta le docteur à voix basse. Demain, je tenterai de lui ôter sa couronne, et j'espère qu'il prendra doucement la chose. En attendant, vous allez voir un personnage plus curieux : c'est un jeune patriote qui a donné beaucoup de soucis aux gens du roi pendant les émeutes de 1837. Il a commandé un détachement d'insurgés; on l'a pris les armes à la main, et jeté dans une prison si dure et si cruelle qu'il y est devenu fou. Sa folie l'a, du moins,

sauvé de la peine de mort; mais, par un effet singulier de la maladie, ce malheureux croit avoir perdu la tête sur l'échafaud. Un délire qu'il eut dans son cachot lui représenta la scène de son exécution capitale avec tant de vivacité que l'image en est devenue pour lui une chose réelle. Après avoir essayé par cent moyens divers de lui ôter ce souvenir terrible, j'ai enfin imaginé, ces jours passés, un traitement tout à fait matériel qui me paraît excellent. Mon homme est sur le point de retrouver cette tête que la hache a tranchée, il y a cinq ans.

On ouvrit la cellule où demeurait le fou décapité. Ciccio et le père Christophe virent avec étonnement que cet homme portait un casque en plomb, solidement attaché sous le menton par un cadenas fermé. Cette coiffure avait un poids si considérable, que le pauvre jeune homme cherchait à soutenir sa tête en l'appuyant contre les murs.

— Eh bien, don Paolo, lui dit le docteur, comment allez-vous ce matin?

— Très-mal, répondit le fou. Je souffre beaucoup.

— Où est le siége de la douleur?

— Dans les muscles du cou, cela vient sans doute de ma blessure.

— Et cette douleur ne s'étend pas plus haut que le cou?

— Si fait; elle monte jusque dans la tête.

— Vous n'y songez pas, mon cher. Comment pour-

riez-vous souffrir de la tête, si vous avez été décapité en 1837?

— Apparemment c'est une de ces douleurs factices que l'on croit ressentir dans un membre coupé.

— Sans doute il y a quelque chose comme cela.

— Par grâce, docteur, ne pouvez-vous m'ôter ce poids énorme que j'ai sur la tête?

— Vous parlez encore de votre. tête. Tâchons de nous entendre : vous l'a-t-on coupée, oui ou non?

— Je veux dire qu'on m'a mis je ne sais de quoi de lourd sur les épaules.

— Gardez ce que vous y avez, mon ami. Dans trois ou quatre jours vous vous en trouverez bien.

— Voilà un malade, ajouta le médecin, que je considère comme guéri; mais ce sujet-là sera pour moi une source perpétuelle de chagrins. Depuis cinq ans qu'il est entre mes mains, je l'ai laissé languir sans pouvoir imaginer le moyen qui devait le sauver, et pourtant vous voyez combien ce moyen curatif était simple. Peut-on guérir de même tous ces autres malheureux? Ne s'agit-il que de savoir inventer le traitement spécial qui convient à chaque cas particulier? Est-ce par défaut d'intelligence que j'échoue? Cette idée est accablante. O mon Dieu, donnez-moi le génie de Galilée pour surprendre vos secrets; je ne l'exercerai que dans la pratique de l'art le plus louable et le plus pur.

Ciccio et le père Christophe visitèrent toutes les cellules, et virent plusieurs autres espèces de fous.

Lorsqu'on eut achevé le tour du quartier des hommes, le docteur posa la main sur l'épaule du petit chevrier :

— Mon garçon, lui dit-il, je vais à présent me servir de toi pour mesurer jusqu'où va le degré de folie de l'une de mes pensionnaires. Une jeune fille, belle comme un ange, a été contrariée dans ses amours. Un père stupide a imaginé des mensonges odieux pour la guérir d'une passion honnête dont le mariage était le seul remède. La pauvre fille s'est enfuie de la maison paternelle, et à son retour on l'a maltraitée ; on lui a fait tant de reproches et d'affronts, tant d'autres mensonges lui ont été dits, que la tête lui a tourné. Aujourd'hui elle n'est plus *mezza-matta*, elle est folle tout à fait, et son père l'a amenée de Syracuse pour la mettre entre mes mains.

— C'est Cangia ! s'écria Ciccio, en se couchant sur le sable.

— Du courage, mon garçon, reprit le médecin. Tu as vu quel soin je prends d'étudier mes malades. Il y en a peu d'incurables. Nous tâcherons de te rendre ta maîtresse. Ce n'est pas le moment de la pleurer ; nous devons songer à la guérir, et tu vas m'y aider. Je n'ai pas encore la mesure de la folie de Cangia. Nous allons te présenter à elle ; si ta maîtresse te reconnaît, ce sera bon signe, et je réponds de sa guérison ; si elle ne te reconnaît point, j'en augurerai mal, mais il ne faudra pas encore désespérer pour cela.

— Ah! docteur, s'écria Ciccio, vous ne pensez qu'à votre science, et parce que je ne suis pas fou, vous me brisez le cœur sans pitié.

— Cela est un peu vrai, dit le père Christophe.

— Et vous, reprit Ciccio, avec votre couvent que vous mettez au-dessus de tout, vous me verriez sans regret plus misérable encore pourvu que ma douleur s'enveloppât de votre froc de capucin.

— Ne t'exalte pas, mon garçon, dit le médecin, je reconnais la justesse de tes reproches. L'esprit humain est borné. C'est beaucoup pour moi que de me donner tout entier à mes malades. Cependant, je puis t'offrir une pensée consolante : les desseins de la Providence sont impénétrables. Le malheur de Cangia aura vaincu l'orgue ilet la sottise de son père. Nous dirons à Mast'-André que le seul moyen de sauver sa fille est de te l'accorder. Qui sait s'il ne sortira pas de tout cela quelque chance favorable à tes amours? Tu es jeune, et quand le cœur se brise, à ton âge, il se raccommode facilement. Allons, point de faiblesse : relève-toi ; sois homme. Seconde-moi, et marchons!

Ciccio tremblait de tous ses membres. Il suivit le docteur comme un condamné qu'on mène au supplice, et le bon père Christophe, pâle de crainte et d'émotion, ressemblait assez à l'aumônier des prisons, chargé d'assister le patient. Au moment d'ouvrir la porte du quartier des femmes, le docteur aperçut Mast'-André, qui accourait tout essoufflé. Une gri-

9.

mace de douleur crispait sa large face et produisait le plus étrange contraste avec l'indélébile expression de la sottise et de la vanité.

— Ne vous pressez pas tant, lui cria le médecin avec brusquerie; vous ne verrez point votre fille aujourd'hui.

— Je veux savoir ce qu'on fait de mon enfant, dit le notaire.

— Tout beau, signor, reprit le docteur. Nous ne sommes pas à Syracuse. Je commande seul ici. Votre présence pourrait nuire à mes opérations. Le père a mal usé de son autorité; qu'il reste à la porte. Quand votre fille sera guérie, vous serez libre de la rendre folle une seconde fois par vos mauvais traitements.

— Hélas! dit Mast'-André, en cherchant au bord de sa paupière une larme qui ne voulut pas sortir, ne savez-vous pas mon repentir et mon chagrin?

— Seigneur notaire, je ne fais pas grande attention aux paroles inutiles. Vous engagez-vous à donner votre fille à Ciccio?

— De tout mon cœur, répondit Mast'-André.

Le médecin tira de sa poche un crayon et du papier.

— Il nous faut une promesse par écrit, et je la signerai comme témoin, ainsi que le père Christophe.

Mast'-André prit le crayon, et il écrivit sous la dictée du médecin une promesse de mariage en bonne forme. Le docteur et le capucin signèrent, et Ciccio mit le papier dans sa poche.

— A présent, reprit le médecin, suivez-moi tous trois, et obéissez fidèlement à mes ordres.

Les femmes de la Sicile ne se piquent pas de dissimulation comme les hommes : elles ne sont pas moins passionnées qu'eux; mais au lieu d'enfermer en elles-mêmes ce qu'elles sentent, elles le témoignent au contraire avec une expansion et une vivacité extrêmes; c'est pourquoi Ciccio et ses compagnons ne retrouvèrent pas dans le quartier des femmes le silence édifiant qui régnait dans l'autre partie de la maison. La plupart des pensionnaires se querellaient entre elles ou avec les personnes chargées de la surveillance. On entendait un concert de cris, de chansons, de rires et d'injures. Le docteur commença par rétablir la discipline, et après avoir prié ses hôtes de l'attendre, il entra dans la cellule où demeurait Cangia. Au bout d'un quart d'heure, il revint avec une mine consternée.

— Tout va mal, dit-il; la jeune fille n'a pas la moindre lucidité. Sa cervelle est dans un tel état de confusion que pas un souvenir n'y peut reprendre sa place. Approchez-vous et voyez si vous réussirez mieux que moi.

Ciccio s'avança doucement jusque sur le seuil de la cellule, et détourna la tête avec effroi, tant le visage de sa maîtresse était méconnaissable. Une pâleur maladive avait remplacé le velouté charmant de la jeunesse et de la santé. Ce n'était plus ces belles joues fraîches, ce regard angélique, ce sourire aga-

çant qui avaient enflammé le petit chevrier sous le myrte centenaire de Syracuse. Ciccio n'avait plus devant les yeux qu'une pauvre fille sans beauté, sans physionomie, dont le regard morne et les traits décomposés annonçaient les ravages de la folie. Cangia s'occupait à mettre en ordre le mobilier de sa cellule, et ne faisait aucune attention aux visiteurs.

— Sa manie, dit tout bas le médecin, paraît être depuis quelques jours le goût de la symétrie.

— Mon cher patron, demanda la jeune fille, ne trouvez-vous pas que les meubles de cette chambre sont rangés comme il faut?

— Oui, mon enfant, répondit le docteur.

— Eh bien, pourquoi donc a-t-on décidé que je n'étais plus bonne à marier? N'est-ce pas pour me nuire dans l'esprit du roi, dont le fils est mon fiancé? Je saurai confondre les imposteurs.

— Ils sont déjà confondus. Ne vous fâchez pas, regardez un peu ces trois personnes que j'ai amenées ici. Reconnaissez-vous Mast'-André, votre père?

— Mast'-André, répondit Cangia, s'est noyé dans le *Porto grande*, à Syracuse. On ne m'en fait point accroire. Cet homme-ci est un cuisinier que l'on m'envoie.

— Et ce garçon-là, ne voyez-vous pas que c'est Ciccio votre amant?

— Je sais à qui je parle : c'est le *facchino* qui doit porter mes bagages. Mais voici un homme d'église; ne serait-ce pas le confesseur du roi?

— Lui-même, répondit le capucin.

— Ah! mon père, s'écria Cangia en se jetant à genoux, vous venez à propos pour m'arracher à mes bourreaux. On m'a battue, injuriée, enfermée comme une voleuse. Si cela dure, je n'ai pas longtemps à vivre. Emmenez-moi, au nom du ciel! Ne me laissez pas dans cette prison.

— Vous n'êtes pas en prison, ma fille, repondit le capucin. Je ne puis vous emmener.

— Mon père, je n'ai plus de forces; je suis perdue si vous m'abandonnez. Retournez à Naples. Dites au roi que je le supplie de me secourir. Dites surtout à l'héritier du trône, au prince qui a demandé ma main, que je l'adore, que je suis à lui pour la vie, que ma tendresse est immense comme le monde, mais qu'elle sera bientôt ensevelie avec moi. Huit jours encore; c'est le délai que je puis supporter. Passé cela, je dormirai dans la terre, et la pluie, en ruisselant sur mon corps, éteindra le feu qui dévore mon pauvre cœur.

— Point de scènes pathétiques, interrompit le docteur; point de cris ni de pleurs! éloignez-vous tous.

Le médecin enferma la fille de Mast'-André dans la cellule; aussitôt Cangia monta sur la serrure de la porte, et poursuivit ses discours, en sortant ses bras et sa tête par une lucarne. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues, et elle tendait ses mains suppliantes vers le père Christophe, en poussant des sanglots lamentables.

— Ingrate Cangia, lui dit le petit chevrier, tu as

donc oublié Ciccio, ton amant, et l'aimable Gheta, ma fidèle et savante chèvre jaune?

La jeune fille regarda notre héros d'un air de mépris.

— Ciccio? répondit-elle : j'ai cru l'aimer autrefois; mais mon cœur s'était trompé. Je ne l'aime plus.

A ce mot cruel prononcé avec l'accent accablant de la vérité, Ciccio fit deux pas en arrière, comme un soldat frappé d'une balle. Il posa une main sur ses yeux, comme le gladiateur mourant, et par un effort prodigieux de l'orgueil offensé, il releva la tête en s'écriant :

— Je suis à vous, mon père. Partons pour Syracuse.

XV

Trois mois après, notre héros était assis sur un banc de gazon dans le magnifique jardin des capucins de Syracuse, situé sur le terrain de l'antique Acradine. Les formes élégantes du jeune novice se perdaient sous les plis de la robe de laine brune. Déjà les habitudes de la vie contemplative avaient donné à son visage une expression grave et solennelle. La fidèle chèvre jaune broutait l'herbe sous les bosquets de citronniers, en personne satisfaite du régime claustral. Le père Christophe, appuyé contre un palmier, regardait Ciccio d'un air inquiet et préoccupé.

— Mon fils, dit le moine en hésitant, j'ai des nouvelles importantes à te communiquer. J'arrive de Noto, où j'ai remué ciel et terre en ta faveur. J'y ai dépensé autant de paroles que Pierre l'Hermite à prêcher la croisade. Un évêque, deux curés et le supérieur du séminaire ont plaidé ta cause auprès des autorités civiles. Nous avons réussi : ton dossier a été

brûlé. Tes fautes sont oubliées pour deux motifs que j'ai su faire valoir; le premier est l'injuste accusation de vol qui t'avait poussé malgré toi dans le dérèglement; le second est la résolution que tu as prise d'expier tes erreurs sous l'habit de notre ordre. Cependant un événement imprévu va peut-être changer tes projets et m'obliger à de nouvelles démarches : une lettre du médecin de Palerme m'apprend ce matin que ta maîtresse est revenue à la raison et à la santé. Mast'-André reconnaît la validité de sa promesse de mariage et ne s'oppose plus à ton bonheur. Il dépend de toi d'obtenir tout ce que ton cœur a désiré.

— Il est trop tard, répondit Ciccio. Je n'ai plus de cœur. On me l'a déchiré. Je ne retirerai pas à Dieu ce que je lui ai donné, car ce serait lui manquer de parole, comme d'autres ont fait envers moi. Je suis capucin, parce que j'ai voulu l'être.

Le père Christophe pressa les mains du novice entre les siennes :

— Mon fils, dit-il avec émotion, Dieu te tiendra compte de tant d'abnégation. Mais ce n'est pas tout : en te voyant cette sagesse au-dessus de ton âge, j'éprouve un regret amer à t'apprendre le dernier sacrifice qu'on exige encore de toi. Des rumeurs populaires.. des préjugés... des accusations de sortilège...

— Quoi ! s'écria Ciccio, s'agit-il de ma pauvre chèvre ?

— Hélas ! oui, mon enfant. On l'a condamnée à un supplice barbare, afin de satisfaire de grossières superstitions. Elle sera brûlée en place publique.

— Des sots, murmura Ciccio, qui, voyant que je leur échappe, veulent se donner le divertissement d'une mort. Ah ! ce dernier coup est fait pour m'achever.

Le frère novice, oubliant la gravité de son nouvel habit, se mit à courir sur le gazon en appelant sa chèvre. Gheta, qui n'avait pas vu son jeune maître en belle humeur depuis trois mois, bondissait avec joie. Elle n'avait pas, comme les hommes, le don fatal de la prévoyance, et ne soupçonnait point qu'on dût jamais l'arracher à son ami. Tous deux jouèrent comme des enfants, se poursuivant et se fuyant l'un l'autre ; Ciccio feignait de s'endormir sur l'herbe, Gheta le touchait du bout de ses cornes pour l'éveiller, et puis ils recommençaient à courir, et la chèvre exprimait son plaisir par mille gambades.

— Qu'ils sont plaisants ! s'écria le capucin, et qu'on est heureux d'être jeune ! c'est grand dommage de tuer cette innocente bête.

Ciccio interrompit tout à coup les jeux ; il embrassa sa chèvre en pleurant, et courut à la chapelle, où il demeura en prières jusqu'au soir. A l'heure où les capucins rentraient dans leurs cellules, notre héros prit le père Christophe par la manche de sa robe, et le pria d'entrer chez lui.

— Ecoutez-moi, mon père, dit-il : demain au point du jour, vous aurez soin de livrer ma chèvre aux assassins, afin que je ne la voie pas. Ils m'ont tout enlevé, jusqu'à mon amitié pour ce pauvre animal. J'ai perdu ma maîtresse; j'ai tenu entre mes bras ma vieille mère frappée mortellement. Je donne au ciel ma jeunesse; je lui sacrifie mes passions, mes espérances, un avenir qui paraissait vouloir s'adoucir. Tout ce que j'avais de bon, de respectable dans le cœur on me l'a sali, détruit, extirpé comme de mauvaises plantes. Mais je dois vous l'avouer, il reste encore une plante empoisonnée dont les racines sont indestructibles, ma haine pour nos oppresseurs. Il n'y aura ni grâce divine, ni pratiques religieuses, ni étude, ni conseils qui puissent m'empêcher de la satisfaire si jamais l'occasion s'en présente. C'est une passion profonde que je prétends assouvir tôt ou tard. Si vous croyez qu'elle ne doive pas habiter sous la robe que je porte, dites-le sincèrement, car pour elle je serais forcé de déposer le froc.

— Mon fils, répondit le capucin, donne à cette passion un autre nom, celui d'amour de la patrie, et ne t'embarrasse pas de ce qu'en pensera ton froc. Il y en a autant sous le mien. Je n'aime pas moins que toi la malheureuse Sicile.

— J'entends bien, reprit Ciccio; mais vous vous bornez à prier Dieu pour elle, tandis que moi, je prétends faire davantage : je veux mourir pour la défendre.

— Comment! s'écria le père Christophe, tu veux combattre sous cet habit?

Ciccio souleva le matelas de son lit et montra sa carabine déposée dans cette cachette. Le bon capucin posa un doigt sur sa bouche, pour recommander au jeune novice la discrétion et la prudence, et lui dit à l'oreille :

— Mon fils, le jour où tu reprendras cette arme, je marcherai à côté de toi, le crucifix à la main.

Le novice posa aussi un doigt sur sa bouche, et, depuis ce moment, le père Christophe et le frère Ciccio eurent souvent ensemble de longues conférences nocturnes, tandis que le reste du couvent dormait.

Le notaire Mast'-André ne se chagrina pas beaucoup du peu d'empressement du petit chevrier à faire valoir sa promesse de mariage. Cangia, au sortir de sa longue maladie, eut tant de peine à remettre en ordre ses souvenirs et ses idées, que son amour pour Ciccio se trouva égaré. Un jeune avocat de Noto, qui plaida pour une famille de Syracuse, eut affaire au seigneur notaire, et s'enflamma pour la fille de Mast'-André. On n'eut garde de refuser à ce jeune homme la main de Cangia, car il avait de la fortune et de l'esprit de conduite. La romanesque jeune fille se maria par raison et par obéissance. Elle s'occupa de son ménage et vécut bien avec son mari. On m'a dit à Syracuse qu'elle avait eu des moments de tristesse qui rappelaient le temps où elle était *mezza-matta;* cependant, j'ai su depuis que le ciel avait béni son union

avec le jeune avocat, en lui accordant deux beaux enfants. Les jours de mélancolie devinrent plus rares, et à présent on peut considérer la belle Angelica comme une heureuse mère. Mast'-André se félicite de ce beau résultat, et continue à jouer à la *bazzica*, avec son voisin l'ordinateur.

Les autres personnages de cette histoire ont fini diversement. Malgré les hautes protections dont il se croyait assuré, le seigneur Zefirino fut pendu avec son habit de velours et ses sous-pieds, non pas à propos de la taillade, qui ne fit aucun bruit, mais pour avoir déplu à la maîtresse d'un sous-intendant napolitain (1).

Don Polyphème et ses amis dégoûtèrent par leurs exploits les étrangers de parcourir l'intérieur de la Sicile, et ne trouvèrent plus d'Anglais à dévaliser. Ils s'ennuyèrent d'une vie de brigandage qui n'offrait plus de bénéfices, et se convertirent par désœuvrement. Les dangers de la pêche du corail, en Barbarie, leur fournirent assez d'émotions pour occuper leur esprit, et ils s'embarquèrent sur des spéronares.

Quant à la pauvre Gheta, semblable à l'âne de la fable, elle paya pour les fautes d'autrui. On l'accusa de toutes sortes de crimes dont elle ne sut pas se dé-

(1) Au sujet de la taillade, le consul général de France adressa une plainte à l'intendance de Palerme. Il n'obtint d'autre satisfaction que cette réponse : « Que voulez-vous ? c'est une affaire de femme. » (Historique.)

fendre. On la mena solennellement au bûcher, tambours battants. Elle mourut innocente et vierge, comme Jeanne d'Arc; mais son âme irritée ne pardonna point aux hommes leur lâche injustice. Le fantôme de la chèvre jaune est devenu lutin des chemins, et revient encore à cette heure épouvanter les passants dans les montagnes de Saint-Philippe-d'Argyre, en dansant des saltarelles infernales sur les rochers, au clair de la lune. Un muletier de Messine, dont je fis connaissance en voyage, m'a assuré que la rencontre de la chèvre jaune lui avait plus d'une fois porté malheur. Ce muletier me procura l'honneur d'être présenté à un brigand retiré du monde, et c'est de ces deux personnes dignes de foi que je tiens le récit qu'on vient de lire.

Lors de la grande insurrection de Sicile, en 1847, on remarqua dans la colonne partie de Syracuse pour opérer sa jonction avec les insurgés de Catane, deux capucins pleins d'ardeur, l'un très-vieux, armé seulement de son crucifix, l'autre jeune, portant une carabine. Selon toute apparence, ce devait être notre ami Ciccio assisté du père Christophe.

LE CAVALIER SERVANT.

LE CAVALIER SERVANT.

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE.

I

Dans l'arrière-boutique du café Florian, à Venise, était, il y a quelques années, une salle obscure, réservée aux joueurs d'échecs, et qu'on appelait pour cette raison la chambre des *scacchi*, mais qu'on aurait dû bien plutôt nommer le salon des commérages. C'est là que tous les soirs à minuit, j'ai pu assister, pendant un an, à la confection d'une chronique scandaleuse pleine de faits comiques et d'épisodes curieux. Les collaborateurs les mieux informés de cette chronique étaient maître G... le notaire, et le docteur F..., médecin à la mode. Un jeune artiste exécutait, séance tenante, des dessins à la plume sur les plus

belles anecdotes de chaque jour. Vers la fin de l'hiver, cette série de dessins formait un album semblable à ceux de Tœpffer, avec ce titre allégorique : *Histoires de trois chèvres noires et de trois chèvres blanches*. Les héroïnes étaient trois dames brunes et trois dames blondes, dont les aventures avaient fourni matière à la gazette illustrée du café Florian. Ces historiettes un peu trop boccaciennes ne se peuvent raconter que sous le manteau de la cheminée.

Un soir du mois de mars, tandis que la médisance allait grand train, j'étais assis dans un coin du salon des *scacchi*, près de l'abbé G..., sacristain de Saint-Marc, un des ecclésiastiques les plus aimables que j'aie jamais connus, et je lui demandais ce que devenaient la bonhomie proverbiale et l'indulgence si vantée des Italiens au milieu de cette frénésie cancanière.

— Voilà, lui disais-je, une contradiction remarquable dans votre caractère national. Il n'y a qu'un instant, sur la place publique, où toute la bonne compagnie se trouvait réunie, on pouvait s'asseoir à côté d'une dame, lui parler pendant trois heures, la reconduire chez elle sans que personne eût l'air d'y prendre garde, et à présent nous assistons à un conciliabule nocturne où l'on vient chercher des nouvelles d'une intrigue galante avec plus de passion que s'il s'agissait de la bataille de Novare.

— Il n'y a point là de contradiction, répondit le sacristain. L'aimable facilité de mœurs que vous ob-

serviez tout à l'heure sur la place Saint-Marc est subordonnée à une condition rigoureuse : c'est que vous aurez la ville entière pour témoin de vos assiduités. A l'instant même où l'on croira remarquer dans vos allures une ombre de mystère, vous serez surveillé, vous deviendrez le sujet de toutes les conversations, et vous reconnaîtrez qu'il y a autour de vous encore plus de curiosité que d'indulgence. Cette curiosité a son excuse et sa raison d'être : le désœuvrement forcé d'une population gaie et vivace, condamnée par la politique à l'oisiveté perpétuelle. Il faut bien que nos pauvres jeunes gens s'occupent de bagatelles, puisque toute idée sérieuse leur est interdite. Leur malice d'ailleurs ne va pas loin, et dès qu'une historiette a seulement trois mois de date, elle tombe dans l'oubli pour toujours.

L'occasion s'en présentant, je priai mon ami le sacristain de me raconter une de ces histoires tombées dans le sac aux oublis, et dont j'avais recueilli quelques détails à la volée. Depuis longtemps j'observais au théâtre de la *Fenice* une loge de *primo piano* toujours occupée par les mêmes personnes. Sur le devant de la loge, on voyait une de ces femmes privilégiées dont la beauté régulière résiste à l'action du temps. La marquise Lucia B... ressemblait à la Vénus triomphante du palais ducal, que Paul Véronèse a représentée au déclin de la jeunesse et un peu chargée d'embonpoint, mais encore belle et séduisante; près de la marquise était sa fille Erminia,

charmante brune de seize ans, aux joues veloutées comme des pêches; au second rang était un garçon de vingt ans qui paraissait plus occupé de la jeune fille que du spectacle; dans le fond de la loge se tenait, invariablement assis près de la porte, un homme d'une physionomie intelligente, avec des sourcils épais, des cheveux grisonnants, des yeux vifs adoucis par une expression débonnaire, et dont les regards épiaient incessamment l'occasion de rendre à la marquise quelque petit service. C'était lui qui demandait les sorbets pendant l'entr'acte, portait l'éventail de la dame, présentait le mantelet au moment de la sortie, et mettait la lorgnette dans sa poche. En observant de loin ces soins attentifs, j'avais cru voir le personnage édifiant d'un tendre mari, mais un de mes voisins, que j'avais interrogé, s'était écrié : — *Altro !* Le mari demeure à Milan. Se peut-il que votre seigneurie ne connaisse pas le bon *signor cavaliere* Giacomo Forcellini ? Hélas ! depuis le temps où il fait parler de lui, les acacias ont changé bien des fois de perruque. — Le voisin s'était mis à fredonner la chanson de Gordigiani : *Tempo passato !....* et je n'avais pu en savoir davantage. Persuadé que je venais de rencontrer la figure classique du cavalier servant, je communiquai mes observations à mon ami le sacristain. — Il n'y a plus, me répondit-il brusquement, ni cavalier servant, ni sigisbée, ni *patito*. On a bien fait de ne point mettre ces mots-là dans les dictionnaires, et quand ils seront rayés du vocabulaire de la

conversation, ce ne sera pas une grande perte : ils ne provoqueront plus les sourires des étrangers.

Comme je voulais des renseignements et non une discussion, je me gardai de contredire l'abbé. Sans répéter le mot qui l'avait blessé, je l'amenai par un détour à me raconter cette histoire dont Venise s'était émue jadis. Quoi qu'on en puisse dire au café Florian, je persiste à la donner pour celle d'un cavalier servant (1).

Giacomo Forcellini, natif de Bologne et par conséquent sujet du pape, avait obtenu à dix-sept ans le premier prix de philosophie au collége des jésuites. Cette classe était un préservatif des idées philosophiques et une introduction à la théologie. Les révérends pères, qui considéraient ce jeune homme comme un excellent sujet, lui conseillaient d'embrasser la carrière ecclésiastique; mais, n'étant pas assez sûr de sa vocation, Giacomo voulut provisoirement suivre les cours de l'université. Lorsqu'il se présenta pour se faire inscrire parmi les élèves du cours de droit romain, on le renvoya au recteur. L'illustrissime *signor* recteur embrassa Giacomo sur les deux joues, le fit

(1) De ces trois types italiens, le cavalier servant, le sigisbée et le *patito*, le premier seul a des priviléges sérieux. Le second, courtisan de la beauté, n'a pour lui que les apparences. On donne aussi, par extension, le nom de sigisbée à toute espèce de dandy et de petit-maître. Quant au mot *patito* (souffre-douleurs), il se comprend sans commentaire.

asseoir, lui prit les mains, l'accabla de compliments, l'appela *mon cher fils*, et lui démontra clairement que les avocats étant mal vus et mal notés, enclins à l'indépendance et au libertinage de l'esprit, cette carrière ne convenait pas à un bon Romagnol, point brouillon ni turbulent. Le métier de médecin conduisait par le plus droit chemin au matérialisme. La physique, la chimie et toutes les sciences exactes étaient plus ou moins impies, l'astronomie tout à fait subversive et la botanique inutile. Il ne restait donc que la théologie, et l'illustrissime recteur n'eut pas de peine à prouver que le jeune élève devait diriger ses études de ce côté.

— Le gouvernement et l'église, dit-il en concluant, telle est la carrière à laquelle nous devons inviter les sujets distingués comme vous; les autres sont d'autant plus faciles à mener qu'ils en savent moins. Il est vrai que pour devenir ministre, gouverneur de province ou seulement administrateur d'un *compartimento*, il faut une force de caractère, une certaine inflexibilité de cœur que vous n'avez point; mais cela vient avec la pratique. Vous ignorez encore ce qui se passe dans l'âme des méchants; un jour ils vous le diront eux-mêmes au tribunal de la confession. Donnez-vous à l'église et à l'état, mon cher fils; étudiez la théologie, et je vous promets un avenir brillant et heureux.

Après cette admonition paternelle dont il fit part à sa famille, Giacomo, comprenant qu'il lui fallait ou obéir ou plier bagage, tâta le pouls à son ambition,

et ne la trouva pas à la hauteur du sacrifice qu'on lui demandait. Il renonça donc à une fortune certaine et rapide pour chercher dans l'exil volontaire la liberté de choisir sa profession et celle de porter l'habit court. Il se rendit à Padoue, et il y devint un des meilleurs élèves de cette université, autrefois si florissante, où le cardinal de Gürk, ministre de Charles-Quint, se trouvait honoré d'être inspecteur des études. Au bout de trois ans, il eut la satisfaction de pouvoir contempler sur ses cartes de visite, à côté de son nom, le titre d'*avvocato*. Ce fut tout le fruit qu'il recueillit de son éducation; mais son séjour en Lombardie fut marqué par un événement qui décida du reste de sa vie.

Parmi les étudiants de Padoue se trouvait un jeune Milanais qui passait pour le plus mauvais sujet de la ville et pour l'élève le plus paresseux de l'université. Saverio (Xavier), fils unique du marquis B..., héritier futur d'une belle fortune, suivait les cours de droit pour la forme. Doué d'une figure charmante et d'un tempérament de feu, avec des habitudes d'enfant gâté, Saverio abusait de la faiblesse de ses parents et se croyait tout permis. Ses fredaines de jeunesse avaient un caractère excessif approchant du grandiose. Giacomo comprit mieux que les professeurs le côté poétique de cette organisation puissante, vers laquelle il se sentait attiré. On vit avec étonnement ces deux êtres si différents se lier ensemble d'une étroite amitié, et les écarts de l'un se modérer sous

l'influence des sages conseils de l'autre. Cependant Saverio, profitant du voisinage de Venise, avait un pied-à-terre dans cette ville, une gondole de louage à l'année, un abonnement au théâtre de la *Fenice*, et lorsqu'il faisait huit lieues pour aller applaudir une *prima donna*, il emmenait souvent son ami. Comme ils étaient tous deux connaisseurs et *dilettanti*, on comptait sur eux les jours de grande représentation. Ils distribuaient ensemble les bouquets, les sonnets et les petits présents à l'idole du public. On les retrouvait, après le spectacle, dans la loge de la cantatrice, discutant sur une question de goût et donnant des avis que l'*impresario* lui-même écoutait avec déférence; mais une fois minuit sonné, Giacomo allait dormir, tandis que Saverio courait à d'autres plaisirs moins esthétiques.

Leurs études achevées, les deux amis se séparèrent pour retourner l'un à Milan, l'autre à Bologne. Dix ans après, Saverio étant devenu marquis, Giacomo *cavaliere*, et tous deux maîtres de leur fortune, ils se donnèrent rendez-vous à Venise pour y mener encore cette vie de grands seigneurs artistes, dont ils avaient conservé d'agréables souvenirs. Le premier, plus libertin et plus enfant gâté que jamais, ne s'était corrigé d'aucun de ses défauts; le second sentit bientôt que les amusements du dilettantisme ne suffisaient plus à son bonheur. Le chevalier Giacomo se mit à la recherche d'une femme jeune et belle, avec ou sans dot, pourvu qu'elle eût un caractère aimable

et de l'instruction. Sans communiquer son projet au marquis, dont il craignait la légèreté, il négligea les coulisses pour fréquenter les salons de Venise. Dans ceux de la bourgeoisie aisée, il remarqua une jeune personne, fille d'un riche propriétaire de la Polésine de Rovigo. Lucia était une véritable Vénitienne, plus intelligente que spirituelle, plutôt douce que bonne, plutôt gracieuse que sensible, aimant la flatterie et disposée à se laisser adorer, mais sans hauteur, comme une divinité affable et complaisante. Ce caractère, qui n'aurait pas convenu à tout le monde, plut extrêmement au chevalier. Avant de déclarer ses intentions, Giacomo voulut prendre le temps de se faire aimer. Ses assiduités ne donnèrent d'ombrage à personne, et il put causer avec la jeune fille autant qu'il le souhaitait sans qu'il en fût parlé au café Florian.

Un soir, en sortant du théâtre, le marquis Saverio prit le bras de son ami et l'accompagna jusqu'à la maison où demeurait Lucia. Moitié par désœuvrement, moitié par curiosité, il eut la fantaisie d'entrer dans un salon de la bourgeoisie, et il pria Giacomo de l'y présenter. La beauté de la jeune fille produisit une vive impression sur l'imagination inflammable du Milanais. Il rentra chez lui en proie à une agitation qu'il prit pour de l'amour. Comme il arrive souvent aux gens sensuels dont la vue ne s'étend pas au-delà de la lune de miel, Saverio se mit en tête d'épouser cette belle fille, uniquement pour satisfaire

un caprice. Un tel projet n'avait pas besoin d'être longtemps mûri. Le marquis ne s'endormit pas dans les réflexions et les préliminaires. Giacomo se préparait à faire sa demande en mariage, lorsqu'il apprit qu'il avait été devancé de vingt-quatre heures.

L'impétueux Milanais parut désespéré de rencontrer un rival dans son ami le plus cher. Il poussa de gros soupirs; il se frappa la poitrine et leva les bras vers le ciel en adressant au cruel destin les apostrophes les plus véhémentes; mais il ajouta qu'il mourrait de douleur s'il n'obtenait la main de Lucia. Giacomo se crut surpassé en amour aussi bien qu'en éloquence; il prit ce feu de paille pour une véritable passion et cette emphase pour le langage d'un cœur profondément touché. Finalement, les deux amis convinrent de laisser à la jeune fille et à ses parents le soin de choisir entre eux. Le père de Lucia, homme opiniâtre et borné, ne sut reconnaître d'autre différence entre les prétendants que celle des titres de noblesse. L'envie d'avoir pour gendre un marquis l'emporta dans son esprit sur toute autre considération. Ni les garanties morales, ni les qualités du cœur ne furent portées en ligne de compte : le choix tomba sur le Milanais. La jeune fille, qui préférait Giacomo, pleura d'abord; mais elle n'avait pas assez de courage pour résister à son père. Le mariage du marquis avec la belle Lucia fut célébré pompeusement à l'église de Sainte-Marie-Formose, et le chevalier au désespoir partit pour faire son tour d'Eu-

rope, en donnant sa malédiction à cette Venise qu'il avait tant aimée et qui lui coûtait si cher.

Deux ans plus tard, de grands changements étaient survenus dans les situations respectives des personnages. La marquise était mère; le marquis avait repris ses habitudes de libertin et vivait à Milan avec des filles de théâtre, laissant à Venise sa femme et son enfant. Depuis plus de six mois, il n'avait point passé le seuil de la maison conjugale, et il ne parlait pas d'y revenir. Giacomo apprit ces événements au fond de l'Allemagne. Épouvanté de ce scandale, il abrégea son voyage, prit la route de Milan, et tomba un matin chez son ami, qui ne l'attendait guère. Après avoir constaté par un interrogatoire sévère que le marquis ne pouvait articuler aucun grief contre Lucia, le chevalier rappela au coupable les circonstances de son mariage et l'engagement qu'il avait pris de rendre heureuse cette femme dont il n'avait obtenu la main qu'en exigeant de son meilleur ami le sacrifice le plus douloureux.

— Cher Giacomo, répondit le marquis, ma femme est un ange de douceur. Est-ce ma faute si je ne puis vivre qu'au milieu des démons? Tu m'as cédé, il est vrai, la main de Lucia; que ne me l'as-tu disputée avec acharnement! Vous étiez nés l'un pour l'autre, et tu m'as laissé me jeter à l'aveugle entre vous deux. Ta générosité mal entendue a fait le malheur de deux personnes, non le mien, car j'accepte mon sort, et je le prends gaiement. Retourne donc près de la mar-

quise et dis-lui que j'apprécie toutes ses qualités, que je ne méritais pas l'honneur d'être son époux, et qu'ayant besoin de ma liberté, je lui rends la sienne sans condition.

Tant d'égoïsme et d'endurcissement fit perdre patience au bon Giacomo. Son indignation éclata en reproches terribles, et il sortit de cette conférence fort irrité contre son ami, mais convaincu de l'inutilité de ses efforts. Il s'était armé de tout le courage nécessaire contre son propre malheur; celui d'une personne aimée lui parut une chose intolérable. Il ne résista pas au désir de porter des consolations à Lucia, et dans ce dessein il partit pour Venise. Avec son humeur douce, sa disposition à la tendresse, la nature semblait l'avoir créé exprès pour ce rôle délicat de consolateur. Il y déploya une intelligence qui approchait du génie, une application de tous les instanst, les soins d'une garde-malade, et il réussit d'autant mieux que les blessures de Lucia n'étaient pas fort profondes à l'endroit du cœur. Si les absents ont tort, même lorsqu'on les aime, que dire de ceux dont on a sujet de se plaindre? La marquise avait l'esprit bien fait; elle se considéra comme veuve et rendit toute son affection à l'honnête homme qui s'était sacrifié pour elle. Bientôt les dissipations du marquis amenèrent quelques dérangements dans sa fortune. Il fallut mettre en sûreté le douaire de sa femme et la dot à venir de sa fille. Le chevalier intervint à propos pour empêcher un procès. Il remit

ordre aux affaires, à la satisfaction des deux parties, et resta chargé de veiller aux intérêts de la mère avec la tutelle officieuse de l'enfant. La marquise, incapable de gouverner ses biens, pria Giacomo de lui en épargner la peine; il vint demeurer chez elle, et la force de l'habitude lui a donné dans la maison l'autorité d'un maître. On lui obéit; il dispose de tout, et si ce n'était la différence des noms, il serait en réalité le chef de la famille.

— Depuis quinze ans que cela dure, ajouta l'abbé en terminant son récit, le chevalier Forcellini a conquis l'indulgence et le respect du monde. Lorsque le marquis vient à Venise, c'est pour vingt-quatre heures: il descend à l'hôtel Danieli; on lui amène sa fille, il l'embrasse, lui fait quelque présent, et s'en retourne à Milan. Jamais il ne parle de son ancien ami sans se dire hautement son obligé. La société de Venise, informée de tout, avait suivi pas à pas les détails de ce roman. Aujourd'hui elle ne veut plus en parler, et son silence est une manière de témoigner son estime pour un homme que le tribunal de l'opinion a jugé et définitivement acquitté.

— Mais, dis-je au sacristain, qu'arrivera-t-il le jour où le marquis, fatigué de plaisirs qui ne sont déjà plus de son âge, viendra redemander sa place au foyer domestique?

— Alors, reprit l'abbé, toutes les têtes auront blanchi, et le vieil ami de la maison conservera aussi sa place au foyer. Est-ce que par hasard dans votre

société du Nord, on aurait la barbarie de l'expulser ?

— Non, répondis-je, il s'en irait de lui-même.

L'abbé eut quelque peine à comprendre comment, dans l'hypothèse que je venais de poser, l'amour-propre et la dignité pourraient exiger du chevalier Forcellini le sacrifice de sa famille d'adoption. Nous discutâmes ensuite sur cette question : lequel vaut le mieux, de la mansuétude italienne ou de la rigueur des lois du Nord ? L'abbé plaida pour les mœurs de son pays, et moi pour les usages du mien. Nous tombâmes enfin d'accord sur ce point, qu'il y a d'un côté plus de franchise et de l'autre plus de bienséance.

Le carillon de minuit, qui sonna comme un glas funèbre au campanile de Saint-Marc, interrompit notre conversation. L'abbé rentra chez lui, et je pris à travers un dédale de rues tortueuses le chemin du palais Badoer, où je demeurais. En passant près de San-Fantino, je m'arrêtai sur un petit pont, d'où l'on voyait la façade et la *porte d'eau* de l'habitation de la marquise. A l'une des fenêtres se dessinait sur un fond lumineux la silhouette gracieuse d'une jeune fille. Au-dessous du balcon, j'aperçus dans le miroir du canal une longue tache noire ; c'était une gondole immobile au pied du mur. J'entendis des gazouillements amoureux dans le dialecte enfantin de Venise, et puis la fenêtre se referma sans bruit, et la gondole glissa doucement dans l'ombre. Au tournant du canal, un rayon de la lune éclaira tout à coup le gondolier, debout à l'arrière ; il portait habit noir, gilet blanc et

chapeau de soie, costume bien différent de celui des *barcarols*.

— Voilà, dis-je en poursuivant mon chemin, un petit incident qui ne sera point rapporté aux rédacteurs de la chronique scandaleuse.

II

Le lendemain, à deux heures, par un soleil resplendissant, la société fashionable de Venise arrivait sur la place Saint-Marc en toilette de printemps. La fleuriste, enceinte, — c'était son état normal, — et coiffée de son large chapeau de paille à la mode de Florence, distribuait des bouquets de violette qu'on ne lui payait point. Les dames, animées par la fraîcheur de la mer, se promenaient entourées de leurs adorateurs, sans donner le bras à personne, car les Vénitiennes craignent plus le moindre attouchement que tous les discours du monde. La marquise, faisant exception à la règle, s'appuyait nonchalamment sur le bras de son cavalier servant. Derrière elle marchait sa fille Erminia, attentive aux paroles d'un beau garçon de vingt ans, aux moustaches naissantes, à la taille svelte comme le jeune faune du Vatican. Ce groupe de quatre personnes attira les regards d'un étranger assis à deux pas de moi, devant le café Florian. Depuis un mois que cet homme habitait Ve-

nise, j'avais cru reconnaître en lui un de ces aventuriers sans patrie qui courent les bains en été et les pays chauds en hiver, Anglais en France, Russes en Allemagne, Français en Italie, titrés partout, jetant de la poudre aux yeux, d'un bonheur insolent à tous les jeux, et suppléant aux lettres de recommandation qui leur manquent par beaucoup d'entregent. Celui-ci paraissait âgé de trente-six ans. Il se faisait appeler le baron de Saint-Clément, et comme il occupait un appartement de luxe à l'*albergo reale*, il n'eût tenu qu'à lui de passer pour un duc.

A la même table que le baron était assis un Anglais, véritable *gentleman*, aimé de tout le monde à Venise, grand collectionneur d'objets d'art et grand amateur de vin de Chypre. Malgré son antipathie instinctive pour l'aventurier, sir Oliver s'était laissé apprivoiser par l'entremise de sa boisson favorite : Saint-Clément lui faisant raison mieux que personne, il l'acceptait pour compagnon de table.

— Dans tout ce monde, disait le baron en versant une rasade à son partner, je ne vois qu'une seule maîtresse de maison dont j'aurais quelque envie de faire la connaissance.

— De qui parlez-vous ? demanda sir Oliver.

— De la marquise Lucia. N'allez-vous pas chez elle ?

— Très-souvent.

— Elle est fort riche, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien.

— Un de ces jours je vous prierai de me présenter.

— Je ne présente jamais personne.

Saint-Clément se mordit les lèvres et vida son verre. En levant la tête, il aperçut le seigneur Giacomo portant sur son bras ûn mantelet de femme et donnant des ordres à un garçon de café. — Voici, dit le baron, le cavalier servant chargé de son bagage féminin. Faites-lui donc signe de venir.

— Je ne fais jamais de signe, répondit l'Anglais; il viendra s'il veut.

Une rougeur imperceptible passa sur les joues de l'aventurier.

— On dit, reprit-il, que ce Forcellini gouverne la fortune de la marquise. Ce doit être un furieux gaspillage.

— Dans toute l'Europe, répondit sir Oliver en appuyant sur chaque mot, je ne connais pas de plus galant homme que le chevalier.

— C'est votre opinion ? dit le baron.

— Quand je dis quelque chose, c'est toujours mon opinion.

L'Anglais se leva en prétextant que le vin de Chypre lui portait à la tête, et descendit à la rive de la *Piazzetta*, où l'attendaient ses gondoliers. J'en avais entendu assez pour deviner les projets du baron. Rebuté par la réserve britannique, il s'adressa aux naturels du pays et trouva enfin ce qu'il cherchait. Un négociant de Trieste lui prit le bras et le conduisit à la marquise. Je vis de loin tout le manége d'une présentation. Cette cérémonie achevée,

Saint-Clément, le corps incliné en avant, la bouche en cœur et les yeux en coulisse, demeura près de la dame tant que dura la promenade. Le soir, au théâtre, je le revis encore, installé dans la loge de la marquise, et la conversation parut fort animée. Après le spectacle, je me rendis au cercle des commérages. Le notaire G..... y arriva bientôt, avec un air narquois où l'on reconnaissait qu'il apportait du butin. A l'instant, les curieux, affamés de nouvelles, vinrent se grouper autour de lui.

— Messieurs, leur dit-il, vous savez que je possède à Sainte-Marthe une serre tempérée qui contient d'assez belles fleurs. Ce matin, j'avais fait deux bouquets de camellias, d'héliotropes et de lilas blanc, et je les avais envoyés à la marquise B... et à sa fille. Dans chacun de ces bouquets était une seule *mazia* (1). Tout à l'heure, à la sortie du théâtre, je rencontre ces dames sous le vestibule. Je jette un regard sur leurs bouquets, et je n'y vois pas de tache jaune. Les deux *mazie* avaient disparu. Or ce sont des fleurs rares en cette saison, et dont la fleuriste des *Procuratie* ne pourrait donner les pareilles à aucun prix. Devinez maintenant où je les ai retrouvées.

— Celle de la jeune fille à la boutonnière de Remigio, dit le docteur F... sans hésiter.

(1) Petite fleur jaune d'un parfum très-agréable et que je n'ai vue qu'à Venise. Son nom est gracieux, prononcé à l'italienne, en appuyant sur l'*i*.

— Bravo ! reprit le notaire. Depuis trois mois que Remigio fait de la musique avec Erminia, croyez-vous que s'il appuie avec tendresse sur les *mio bene* et sur les *idol mio*, le chevalier Forcellini ne l'a point remarqué? Non, vous ne le croyez pas. Donc le chevalier approuve les sentiments de ces aimables enfants, et c'est un mariage que je vous annonce.

— Un mariage ! dit le doyen des joueurs d'échecs. Halte-là ! seigneur notaire. Remigio porte un nom du livre d'or. Son ancêtre le marchand de la *Merceria* est entré au grand conseil pour avoir prêté cent mille ducats à la république lors de la guerre contre les Génois ; mais il y a beau temps que les ducats sont fondus, et Remigio n'a pas le sou.

— Qu'importe, s'il a pour lui le cœur de la jeune fille et l'approbation des parents?

— Quels parents? reprit le vieux joueur d'échecs. Le marquis se moque des *idol mio !* Il sait trop le prix de l'argent pour donner sa fille à un garçon ruiné. Tout cela n'est bon qu'à engendrer des soupirs et des larmes.

— Le marquis ! s'écria le notaire, il n'a dans sa famille que le pouvoir d'un doge. Ce n'est pas lui qui gouverne. Mais devinez, à présent, à quelle boutonnière brille la seconde *mazia*.

Les collaborateurs de la chronique nommèrent dix personnages différents sans réussir à deviner l'énigme proposée. A la fin, le notaire, se penchant à l'oreille de son voisin, prononça tout bas un mot qui fit rapi-

dement le tour de l'assemblée. Un éclat de rire général succéda aux chuchoteries, et les parties d'échecs demeurèrent suspendues.

— Mais, dit le docteur F..., il faudrait avertir le chevalier.

— Bah ! s'écria le doyen de la bande, croyez-vous bonnement qu'il se laissera supplanter? Cet étranger n'a-t-il qu'à se montrer pour vaincre? Non, messieurs, tout cela n'est pas sérieux.

— Patience ! répondit le notaire; le temps est galant homme, et qui vivra verra.

Sans attendre de plus amples informations, l'artiste ouvrit son album, demanda l'écritoire et composa un beau dessin à la plume où l'on voyait le chevalier Forcellini réchauffant dans son sein un serpent à tête humaine, dont la queue enveloppait de ses replis la taille et les bras de la marquise, comme ceux de Laocoon dans le groupe antique. Le monstre, souriant d'un air doucereux, n'était autre que le baron de Saint-Clément.

Tandis qu'on s'amusait de ces caricatures au club des commérages, le bon chevalier avait remarqué la petite fleur jaune à la boutonnière de Remigio. En sortant du théâtre, il avait mis les deux dames en gondole, et, frappant sur l'épaule du jeune homme, il lui avait dit d'une voix caverneuse et mélodramatique : — Suis-moi, j'ai à te parler.

Tous deux avaient pris en silence le chemin de la place Saint-Marc. Arrivé sous les murs du palais ducal,

devant les canons autrichiens, le chevalier s'arrêta en tournant le dos à la lune pour mieux voir le visage de son interlocuteur : — Tu baisses les yeux, dit-il enfin. De quelle mauvaise action ta conscience est-elle chargée pour que tu n'oses soutenir mon regard ?

— Qu'avez-vous, mon ami, mon bon chevalier? balbutia Remigio, tremblant des pieds à la tête.

— Je ne suis pas ton ami, je ne suis pas bon, reprit le chevalier. Depuis trois mois que tu manges notre pain, si je t'ai laissé la liberté de parler musique avec une fille innocente, c'est que je t'ai cru honnête homme. Quel usage as-tu fait de cette liberté?

— Sur mon honneur, je vous le jure! s'écria Remigio les yeux levés vers le ciel en se frappant la poitrine d'un vigoureux coup de poing, sur mon honneur, l'amour s'est emparé de tout mon être avant que j'eusse la conscience de mon état. Oui, j'aime passionnément la divine Erminia...

— C'était à moi ou à sa mère qu'il fallait le dire, et non pas à elle, interrompit le chevalier. Tu as manqué à tes devoirs, à l'amitié, à l'hospitalité. Voyons quel est ton dessein : tu ne possèdes qu'une jolie voix de ténor, et tu n'ignores pas que le cœur de la jeune fille est accompagné, pour qui saura s'en rendre maître, d'une dot de cinquante mille florins.

— Chevalier, reprit le jeune homme, ôtez-moi l'espérance et la vie, mais ne me calomniez pas. Cette fortune que vous regardez comme l'objet de ma con-

voitise, j'ai souhaité cent fois qu'elle fût dissipée par le marquis, comme le disaient les bruits publics.

— Parce que tu sais bien que les bruits publics sont des sottises et que ton beau désintéressement ne risque rien.

— Je ne réponds pas à de pareilles accusations, dit Remigio avec fierté. Adieu, chevalier, vous me rendrez justice un jour. Demain je quitterai Venise.

— Votre seigneurie daignera-t-elle m'apprendre en quel pays elle a le dessein de porter ses pas?

— En Allemagne, en Russie, au bout du monde.

— Voilà bien les musiciens! reprit le chevalier. On leur refuse une belle fille dont ils ont capté le cœur, et vite, ils décampent, tout prêts à roucouler pour une princesse russe, ou à recevoir une décoration de quelque grand-duc.

— Homme cruel! s'écria Remigio en pleurant, vous avez fait de moi l'être le plus malheureux de la terre, et vous vous raillez de ma douleur, vous que je croyais si bon et si généreux! Ah! pourquoi m'avez-vous ouvert cette maison où habite un ange de douceur? Pourquoi vous ai-je connu vous-même? Pourquoi suis-je né dans cette pauvre Italie?

— Parbleu! pour ton bonheur, dit le chevalier; essuie tes larmes et embrassons-nous.

Remigio sauta au cou du seigneur Giacomo et y demeura suspendu longtemps, suffoqué par ses sanglots.

— Crois-tu par hasard, reprit le chevalier, que j'ignorais tes amours? Je les ai devinées dès le premier

jour, et si elles m'eussent déplu, je t'aurais mis à la porte; mais j'ai vu ta bonne foi, ta passion sincère. L'épreuve à laquelle je viens de te soumettre a tourné comme je l'espérais. Tu es amoureux; Erminia t'aime, je veux qu'on te la donne. Marie-toi, mon garçon, il n'y a de sûr et de bon que les droits d'un époux. A présent, lâche-moi, car tu as des bras d'Hercule, et tu me serres à m'étouffer.

Il fut convenu que le chevalier écrirait au père d'Erminia pour lui demander son consentement au mariage, et qu'il choisirait le moment favorable pour parler de cette affaire à la marquise. Toujours plus occupé des intérêts d'autrui que des siens, le bon seigneur guettait en effet l'occasion d'aborder cette importante question, lorsqu'il s'aperçut qu'un fâcheux, jouant le rôle de sigisbée, se trouvait toujours entre la marquise et lui. Le baron de Saint-Clément ne bougeait plus de la maison; il avait son couvert à table, sa place dans la loge au théâtre, dans la gondole pendant les promenades, et sa chaise à côté de celle de la dame sur la place Saint-Marc. Il débitait à la jeune fille et à la mère des compliments que la première écoutait avec indifférence, et que la seconde prenait pour de fines fleurs de courtoisie. Quant au pauvre chevalier, il ne pouvait plus ouvrir la bouche sans recevoir du baron quelque rebuffade, et s'il venait à émettre une opinion sur quoi que ce fût, une discussion animée s'engageait aussitôt, dans laquelle son contradicteur sortait parfois des bornes de la po-

litesse. Au bout de huit jours, cette humeur quinteuse du baron avait pris un caractère singulier d'aigreur et d'hostilité.

Les rédacteurs de la chronique observaient ces nuances avec attention. Ils remarquèrent aussi des changements dans les habitudes de la marquise. Comme si sa coquetterie se fût réveillée, la dame semblait avoir un retour de jeunesse et donnait plus de soins à sa parure. Elle voulait rouvrir son salon et prendre un cuisinier français. Pour réformer le mauvais état de sa maison, elle avait recours aux lumières du baron, et le cavalier servant voyait ses attributions passer une à une dans les mains du sigisbée.

Cependant une lettre de Milan apporta le consentement du père au mariage de sa fille avec Remigio. Le chevalier, renonçant aux précautions oratoires, remit cette lettre à la marquise en lui demandant ce qu'elle en pensait. Sans s'émouvoir, la mère jeta le papier au feu, et répondit qu'elle avait d'autres projets pour l'établissement de sa fille : — Puisque vous êtes le confident de Remigio, ajouta-t-elle, chargez-vous de lui apprendre que désormais ma porte lui sera fermée, et ôtez-lui de la tête cette fantaisie d'être mon gendre.

— Mais, dit le chevalier, cette fantaisie-là, c'est de l'amour, et du meilleur. Depuis trois mois, ces enfants se voient matin et soir; vous les laissez ensemble au piano, à la promenade, au théâtre, et vous ne voulez pas qu'ils s'aiment !

— Eh bien ! je les sépare aujourd'hui afin qu'ils ne s'aiment plus.

— Prenez garde, marquise, nous ne sommes pas à Paris, où il suffit de mener une jeune fille au bal pour changer le cours de ses idées. C'est du sang italien qui coule dans les veines d'Erminia. Si vous mettez cette belle plante au régime des climats froids, vous la perdrez.

— En sorte, répondit la marquise, qu'on a eu raison d'abuser de ma confiance, parce que je n'ai pas de goût pour le métier de cerbère ; mais je vous prouverai que je ne renonce point à l'exercice de mon autorité.

En parlant ainsi, la marquise tira violemment le cordon de la sonnette. La caméristе reçut l'ordre d'aller chercher mademoiselle Erminia, qui, s'attendant à un interrogatoire, avait préparé ses moyens de défense.

— Approchez, lui dit sa mère. Le chevalier assure que vous avez pris des engagements avec Remigio.

— Il vous a dit la vérité, madame, répondit Erminia.

— Et moi je vous déclare que je trouve cet amour ridicule et les prétentions de Remigio impertinentes. Mettez-vous cela dans l'esprit, et qu'il n'en soit plus question. Je vous défends de penser à ce jeune homme.

— Il m'est impossible de vous obéir, dit la jeune fille résolûment ; je penserai à Remigio parce que je l'aime, et je l'aimerai parce que je ne pourrai m'en défendre.

— C'est ce que nous verrons, reprit la mère ; je lui

donnerai son congé à ce petit monsieur, que vous ne pouvez vous défendre d'aimer.

A ces mots, deux grosses larmes jaillirent des yeux d'Erminia. Sa poitrine se gonfla, et ses lèvres tremblèrent convulsivement ; mais c'est dans nos régions boréales que l'émotion et les pleurs ont le pouvoir d'éteindre la voix et d'arrêter la marche du discours : en Italie au contraire, ils deviennent les plus précieux auxiliaires de l'éloquence, en lui prêtant l'accent sublime et le feu sacré de la passion.

— Ah ! madame s'écria Erminia, ne chassez pas Remigio de cette maison, je vous en supplie. Ne savez-vous pas que je ne puis l'épouser malgré vous? Souffrez au moins que je le voie. Je ne vivrai pas séparée d'une personne que j'aime. Oh ! non, madame ; il ne faut pas y compter, car déjà je ne suis plus maîtresse de moi, et je sens ma tête qui s'égare.

Par un mouvement plein de grâce et d'ingénuité, la jeune fille entoura de son bras arrondi le cou du bon seigneur Giacomo. — Mon ami, lui dit-elle, m'abandonnerez-vous dans la peine ? Qui donc vous apportera le café dans votre chambre ? qui vous chantera vos airs favoris en sortant de table, quand je serai morte de douleur ? Si l'on vous commandait de haïr qui vous aimez, le pourriez-vous? Pourquoi donc m'ordonner des choses impossibles? Ah ! sainte Vierge ! quel plaisir peut-on trouver à me rendre folle et misérable ?

Une fois montée jusqu'au ton pathétique, cette

aimable fille aurait poursuivi longtemps ainsi, et peut-être obtenu gain de cause, si la mère ne lui eût ordonné de sortir, avec des éclats de voix et des gestes impératifs auxquels il fallut céder. Erminia, toujours parlant, pleurant et gémissant, retourna dans sa chambre, et la marquise mit la clef dans sa poche après avoir fermé la porte à double tour. Le baron, qui arriva sur ces entrefaites, ne manqua pas de donner raison à la mère et de trouver la conduite du chevalier d'une audace inconcevable. La galanterie et l'amitié lui faisaient un devoir d'offrir ses services à madame la marquise. Pour se voir débarrassée d'un tyran insupportable, elle n'avait qu'un mot à dire. Sans que la marquise eût prononcé ce mot, Saint-Clément se considéra comme tacitement engagé à prendre la défense d'une personne opprimée.

Hormis avec les gens qu'ils ont intérêt à ménager, les aventuriers sont d'ordinaire querelleurs et susceptibles. C'est un des signes auxquels on les reconnaît. Toujours inquiets de leur réputation, ils s'efforcent d'en réparer le mauvais état par l'intimidation et la menace. En moins d'un mois, Saint-Clément avait eu déjà trois ou quatre querelles à Venise. Des explications loyales avaient démontré surabondamment qu'il s'était mépris sur les intentions de ses adversaires, et comme il avait été forcé d'en convenir, on se demandait tout bas si ce point d'honneur chatouilleux, qui prenait feu pour un mot innocent, ne trahissait pas une conscience troublée. La question fut

posée au club des commérages et résolue affirmativement, à la grande majorité des voix.

Tandis que la belle Erminia gardait les arrêts dans sa chambre, quelques habitués de la maison, parmi lesquels se trouvait sir Oliver, étaient réunis dans le salon de la marquise. Le baron, jugeant le moment favorable à l'expédition qu'il méditait, commença l'attaque par des plaisanteries sur les coutumes italiennes, après quoi il tomba sur les quartiers des cavaliers servants, qu'il appela insolemment la livrée de l'amour. Leur servitude volontaire était, disait-il, incompréhensible pour un homme qui se respecte. On pouvait se faire l'esclave de sa maîtresse dans le particulier; mais mettre le public dans la confidence de ses priviléges, c'était sacrifier à la fois la délicatesse de la femme et sa propre dignité.

Sir Oliver, prenant cette brutale sortie pour une maladresse, faisait des signes au baron; les autres personnes regardaient le chevalier pour l'engager à répondre. Sans rien perdre de sa sérénité habituelle, le bon seigneur Giacomo prit en effet la parole: — Jeune homme, dit-il, ces couples de vieux amis qui vous donnent la comédie ont tous leur roman connu, leurs circonstances atténuantes, leurs droits à l'indulgence des bonnes gens. On ne se borne pas à leur pardonner, on les aime et on les respecte. Il faut venir de loin et ne pas les connaître pour leur refuser l'estime et les égards qu'on leur accorde en leur pays.

— Vous l'avez dit, reprit Saint-Clément : je ne suis point de la paroisse ; voilà pourquoi je refuse mon estime aux cavaliers servants.

— Et moi, répliqua Giacomo perdant patience, je réserve mon mépris pour une autre espèce de gens.

— Lesquels ? demanda le baron.

— Ceux qui se glissent dans une famille pour y faire des dupes sous le masque de la galanterie.

— Je sais comment on les nomme, dit l'Anglais : ce sont des chevaliers d'industrie.

Saint-Clément ne cherchait qu'un prétexte pour se dire offensé ; mais une querelle avec sir Oliver n'était pas ce qu'il voulait. Sans relever le gant de ce nouvel adversaire, il se tourna vers la marquise.

— Madame, lui dit-il, j'ai besoin d'un petit éclaircissement : sommes-nous ici chez vous ou chez le chevalier Forcellini ?

— Vous êtes chez moi, répondit la dame.

— Chevalier, poursuivit Saint-Clément, vous l'entendez : cette maison n'étant pas la vôtre, l'habitude que vous avez prise d'y parler en maître n'est qu'un mauvais pli et une usurpation. Je ne pense pas que l'usage à Venise soit de traiter une affaire d'honneur dans le salon d'une dame, et comme j'ai des explications à vous demander, nous allons, s'il vous plaît, sortir ensemble.

— Sortez si vous voulez, répondit Giacomo ; moi, je reste.

— Très-bien, dit sir Oliver ; ne bougez pas.

— Alors, reprit le baron, le moment est venu de faire entendre ici la vérité. Chevalier, cette longue habitude, cette ancienne amitié dont vous vous croyez si fort, tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un joug insupportable, une tyrannie à laquelle on ne sait comment se soustraire, et je n'aurais point agi comme je l'ai fait si je n'étais sûr d'avoir pris en main l'affranchissement d'une personne qui n'ose vous dire ce que je viens de vous apprendre. A présent restez dans cette maison si vous en avez le courage. Tout à l'heure je vous y enverrai mes témoins.

Saint-Clément salua la marquise, toisa son rival des pieds à la tête et sortit en ricanant. Les assistants baissaient les yeux et paraissaient au supplice. Le chevalier rompit enfin ce silence pénible : — Madame, dit-il d'une voix altérée, ce que j'ai entendu ne peut être qu'un impudent mensonge. Si ma vieille amitié vous était à charge, vous n'auriez pas choisi cet inconnu pour lui faire de telles confidences.

— Pensez-en ce qu'il vous plaira, répondit la marquise en se levant. Je ne suis pas en disposition de me laisser quereller; je vous cède la place.

A ce nouveau coup, le pauvre chevalier chancela comme s'il eût reçu au cœur une arquebusade.

— Dieu bon! s'écria-t-il en joignant les mains, mon amitié pour elle une tyrannie, un joug insupportable!... Mais alors qu'ai-je à faire ici? Comment ai-je pu y demeurer si longtemps? Excusez-moi, mes amis : on ne voit pas de sang-froid le rêve de toute sa

vie s'évanouir en un moment. J'ai négligé famille et fortune pour m'attacher à cette maison comme un lierre, et je me trouve tout à coup seul au monde, abandonné, chassé, — car cela s'appelle ainsi. — Quinze ans de dévouement ne m'ont pas épargné ce mot cruel. Il faut partir maintenant, aller je ne sais où...

— Pas du tout, dit sir Oliver; il faut attendre. Moi, je vous délivrerai de cet homme détestable.

— Ah! ce n'est pas de lui que je me plains, reprit le chevalier. Que me font les injures d'un fat quand je suis au désespoir? Qu'on m'insulte encore, et qu'on me laisse à tout ce que j'aime. Ce cœur ingrat qui m'abandonne, hélas! vous ne pouvez pas me le rendre.

— Peut-être, répondit sir Oliver.

— Non, non, poursuivit le chevalier; je n'essayerai point de m'accrocher aux branches. Lorsqu'une femme veut rompre ses liens, il n'y a plus qu'à s'éloigner. Celle-ci du moins n'aura pas sujet de me maudire; je ne lui laisse pas au pied le boulet de la loi et de la religion. Un mot a suffi pour nous rendre libres tous deux. Allons, Giacomo, ta place n'est plus ici. Tu vas errer sur la terre comme un chien sans maître. Dis adieu pour toujours à ces murs, à ces vieux meubles...

En promenant ses regards autour de lui sur l'antique mobilier du salon, le malheureux Giacomo sentit son cœur se briser. Une teinte livide se répandit

sur son visage; il ferma les yeux et tomba évanoui dans les bras de sir Oliver.

Pendant ce temps-là, le baron courait toute la ville à la recherche de deux témoins sans les pouvoir trouver. La plupart des jeunes gens auxquels il s'adressa étaient des amis du chevalier. Les étrangers ne voulaient point s'exposer à des démêlés avec la police, et quant aux officiers autrichiens, deux d'entre eux ayant eu récemment des querelles accompagnées de circonstances scandaleuses, un ordre du jour les obligeait à la plus grande circonspection. Au bout de quarante-huit heures, Saint-Clément cherchait encore. De guerre lasse, il songeait à se faire assister, moyennant salaire, par deux contrebandiers croates, lorsqu'il apprit que son adversaire avait quitté la ville. Le chevalier, tout à son chagrin, s'était embarqué pour Milan, oubliant injures et menaces.

Un matin, vers dix heures, le marquis Saverio, assis devant un des cafés de la place du Dôme, lorgnait paisiblement les grisettes pour tuer le temps. Tout à coup il fronça les sourcils, et, faisant de sa main droite une visière, il se mit à regarder attentivement un homme qui passait devant l'église, suivi de plusieurs portefaix chargés de bagages.

— Par Bacchus! s'écria le marquis, je ne me trompe pas. Forcellini à Milan! Forcellini à soixante lieues de ma femme! Que signifie cela?

Saverio courut à son ancien ami, et lui touchant l'épaule avec sa canne : — Holà! chevalier, dit-il,

quel cataclysme a pu te jeter sur la terre ferme, toi qui n'es point sorti des lagunes depuis quinze ans? Venise a-t-elle péri dans un tremblement de terre? Serait-il arrivé malheur à quelqu'un de la famille?

— Non, marquis, répondit Giacomo; de toute la maison, je suis le plus malade.

— Dieu soit loué! Je tremblais déjà pour ma fille. Je devine à présent : tu viens ici pour acheter son trousseau de noces. Est-elle contente de son père? Me fera-t-elle des yeux tendres sous son voile d'épousée?... Mais qu'as-tu donc? Pourquoi cette mine de catafalque? Est-ce la fatigue ou la souffrance qui te courbe le dos?

— L'une et l'autre, cher Saverio; mon corps souffre, et mon âme est fatiguée de vivre. Je n'ai plus de famille, plus d'asile, plus d'amis. Je mourrai à l'auberge. Quant au projet de mariage de ta fille, il est rompu.

— Quelle diable d'énigme est cela? Finiras-tu avec tes sentences?

— Un mot te dira tout: marquis, je suis chassé!

— Brouillé avec ma femme! Allons donc! tu badines.

— Je suis chassé, te dis-je, et c'est par l'entremise d'un tiers que la marquise m'a signifié ses volontés.

— Corps du Christ! il y a du désordre à la maison. Et qui est l'usurpateur?

— Un étranger, que sir Oliver regarde comme un intrigant.

— Ouais! je n'entends pas cela.

— Ne t'en mêle point, mon ami, reprit le chevalier; quand la tête d'une femme s'emporte, l'homme prudent se met à l'écart et ferme les yeux.

— Par tous les diables! on ne me fera pas jouer le personnage du mari berné contre lequel tout le monde conspire. Je ne suis ni aveugle ni indifférent; je veux tout savoir. Parle, et ne me déguise rien. Que s'est-il passé ?

Le chevalier raconta naïvement les circonstances de sa disgrâce, depuis la présentation de Saint-Clément à la marquise jusqu'à la scène de provocation qui avait dissipé tous ses doutes. — Tu le vois, mon ami, dit-il en terminant son récit, les masques sont levés; il n'y a plus d'illusion possible, et mon désastre est irréparable.

— Bien au contraire, répondit le marquis. J'apprendrai à mes contemporains que je n'ai pas abdiqué comme feu Charles-Quint. Chevalier, relève la tête; ne t'exile pas encore. J'écraserai l'hydre révolutionnaire. Ce soir nous partirons ensemble pour Venise; demain la voix du maître retentira dans ma maison, et l'ordre y régnera comme précédemment.

III

La joyeuse compagnie du café Florian ne prenait pas aussi gaiement les aventures du cavalier servant que celles des chèvres noires et blanches. On aimait trop le bon seigneur Forcellini pour rire de son chagrin, et la pitié qu'il inspirait, jointe au dépit que ressentaient les Vénitiens du succès de l'étranger, répandait une couleur sombre sur les travaux nocturnes de la chronique. L'inspiration manquait au peintre, et la verve aux rédacteurs. On parlait bas comme dans les temps de calamité publique, et l'on souhaitait ardemment qu'un caprice de la fortune vînt déverser le ridicule sur l'insolent triomphateur.

Comme dans la plupart des grandes maisons italiennes, il y avait chez la marquise un personnel considérable d'anciens serviteurs, bouches inutiles que le baron se proposait de congédier sous prétexte d'économie et de bonne administration. Une adhésion collective au nouveau gouvernement fut apportée par

le vieil intendant Pippo, qui avait préparé un discours en manière d'adresse. Le baron interrompit la harangue au plus bel endroit. — Bonhomme, dit-il, garde-moi ces phrases pour le jour de ma fête. Je ne suis rien ici qu'un ami de la maison, et tu ne me dois que de la politesse, comme à tout le monde. La marquise seule commande chez elle. Je l'assisterai peut-être de mes conseils, j'examinerai tes comptes, parce qu'elle m'a prié de le faire ; mais si je découvre que tu es un voleur, c'est elle qui te mettra à la porte, et non pas moi.

L'intelligent Pippo reconnut parfaitement la main de fer du despote sous ces mitaines transparentes, et il courut répandre l'alarme dans le nombreux domestique du palais. En tout autre pays que Venise, on n'aurait peut-être jamais pénétré les secrets desseins du baron ; mais dans cette ville qu'un rien émeut et divertit, la curiosité publique était surexcitée à un si haut degré, l'espionnage si bien organisé, les indices les plus fugitifs rapportés si fidèlement au salon des *scacchi* et commentés avec tant de soin, que la vérité se faisait jour instantanément. Un soir, le conseil des chroniqueurs, après une délibération où il déploya beaucoup de sagacité, établit sur des preuves certaines les propositions suivantes : « C'était avec préméditation que Saint-Clément refusait le titre de cavalier servant. Il pensait que l'engouement d'une femme est chose fragile et la position de favori précaire, tandis qu'un mariage est chose stable et sans remède.

On remarquait dans ses hommages à la marquise un respect exagéré dont il ne s'écartait que pour se rapprocher de la tendresse filiale. La séquestration de la jeune fille et l'expulsion de Remigio étaient des mesures conseillées par lui-même. Donc il aspirait, sans l'avouer encore, à la main d'Erminia, et il ne lui manquait que d'être honnête homme pour se pouvoir dire, comme il le faisait hautement, l'admirateur de la marquise en tout bien tout honneur. »

Il n'y a point de Vénitienne si bien gardée qu'elle ne trouve quelque moyen de correspondre avec son amant. Tous les soirs, une gondole de louage glissait le long des murs dans le *rio* Saint-Moïse, tournait vers San-Fantino, et s'arrêtait sous la fenêtre d'Erminia. Heureusement cette fenêtre était trop élevée pour que la prisonnière pût prendre le même chemin que la célèbre fille du sénateur Capello. Dans une de ces conférences en plein air, Remigio, en faisant à sa maîtresse une peinture éloquente de ses souffrances et de son désespoir, parlait d'exil, de voyages en lointains pays, de mort et d'adieux éternels.

— A quoi bon tout cela ? lui dit Erminia. Est-ce le moyen de m'épouser que de me dire un éternel adieu ? Que craignez-vous, et comment les autres m'empêcheraient-ils de vous aimer, puisque moi-même je ne pourrais m'en empêcher ?

— Hélas ! répondit l'amoureux, on vous mettra au couvent ; on vous y laissera si longtemps que l'ennui vous prendra, et quand on viendra vous chercher, ce

sera pour vous présenter quelque jeune homme plus riche que moi. Vous le refuserez d'abord, et puis, un beau jour, vous serez toute surprise en vous sentant guérie de votre amour, et vous épouserez mon rival.

— Vous pensez donc, reprit la jeune fille, que je pourrais finir par vous oublier? Pareille chose s'est donc déjà vue?

— Le temps en a fait oublier bien d'autres que moi.

— Oh! alors le temps est notre ennemi le plus dangereux. N'attendons pas qu'il me guérisse de mon amour. Je ne le veux pas, cher Remigio. Cherchez vite un expédient au lieu de parler de mort et d'exil, homme faible et indécis que vous êtes!

— Je vous proposerais bien un parti violent et extrême, dit Remigio, mais c'est vous qui n'oserez pas l'adopter.

— Lequel? Parlez toujours. Je suis plus brave que vous ne l'imaginez.

— Sachez donc que mon vieux père possède à quatre lieues d'ici, sur la route de Trévise, une jolie maisonnette avec jardin. Fuyons ensemble à la campagne et, quand nous aurons dormi sous le même toit, il faudra bien qu'on nous unisse.

— Voilà un projet raisonnable! dit la jeune fille en battant des mains; je l'adopte avec joie. Le jardin surtout me plaît infiniment. Mais pourquoi dites-vous qu'il faudra bien qu'on nous marie quand j'aurai demeuré chez votre père?

— Parce que c'est l'usage de marier une fille enlevée avec son ravisseur.

— Que ne m'avez-vous appris cela plus tôt! Demain, vers cinq heures, soyez à Sainte-Marie-Zobenigo avec une gondole. Lorsque Pippo, les mains embarrassées, m'apportera mon dîner sur un plateau, je lui passerai sous le bras, et j'irai vous rejoindre. A présent retirez-vous, de peur qu'on ne vous surprenne. Achetez des giroflées au marché de *l'herberie;* nous les planterons dans le jardin de votre père. Et surtout pensez à moi. Je vous aime. Adieu, adieu!

La belle Erminia ferma la fenêtre, et se recueillit pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans sa tête, où l'ignorance et l'amour, l'innocence et la précocité se livraient bataille; puis elle s'agenouilla devant une madone en plâtre colorié pour lui demander une protection toute particulière, dont elle sentait le besoin dans ce moment critique. Le lendemain, à l'heure que la jeune fille avait choisie pour sa tentative d'évasion, le marquis Saverio et le chevalier Forcellini traversaient les lagunes, à grande vitesse, sur le magnifique viaduc aux trois cents arches de granit. Le réseau des chemins de fer lombards n'était pas encore achevé à cette époque; mais les tronçons de Milan à Treviglio et de Vicence à Venise abrégeaient la durée du voyage. Afin de masquer ses manœuvres, Saverio voulut se présenter seul chez sa femme et feindre d'ignorer les événements des jours précédents. Giacomo devait attendre une demi-heure avant de se

montrer. Ce plan, concerté pendant le trajet, fut exécuté ponctuellement, et le hasard fit que les deux amis se séparèrent précisément sur la place de Sainte-Marie-Zobenigo. Le chevalier s'arrêta devant la petite église, et le marquis se rendit seul au palais B... Dans le même temps, sir Oliver, sortant du palais Grimani où est l'office de la poste, serrait précieusement dans sa poche une lettre timbrée de Vienne, et se dirigeait vers le même point que le marquis par un autre chemin.

Il y eut un mouvement d'effroi parmi les habitués de la maison, lorsqu'on vit entrer dans le salon de la marquise ce mari démissionnaire auquel personne ne songeait plus depuis quinze ans. Le cercle fut rompu. Saint-Clément se mit à l'écart. La marquise, surmontant son émotion, prit son ouvrage de tapisserie pour se donner une contenance, et on attendit avec anxiété une explication entre les deux époux.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Saverio. Provisoirement je désire que tous les amis de ma femme se considèrent comme les miens.

Le marquis fit le tour du salon, échangea quelques mots avec les personnes de sa connaissance, salua les autres d'un air ouvert, et tendit cordialement la main à sir Oliver.

— On est fort bien ici, dit-il ensuite en se jetant dans un fauteuil.

— Peut-on savoir, monsieur, ce qui vous y amène? demanda la marquise.

— Assurément, chère Lucia : je viens avec l'intention bien ferme de me mêler de tout. Mais où donc est notre ami le chevalier Forcellini?

La marquise baissa la tête sans oser répondre.

— Qu'est-ce donc? reprit Saverio. Aurait-il abandonné sa patrie, comme Pierre Strozzi, qui se trouvait trop honnête citoyen pour demeurer dans la ville des Médicis? Si mon vieil ami ne pouvait pas habiter sous mon toit quand j'y suis, je ne l'y aurais pas souffert davantage pendant mon absence. Quiconque s'aviserait d'en hocher la tête seulement aurait affaire à moi... Mais patience! je trouverai l'occasion d'imposer silence aux mauvaises langues qui se donnent carrière depuis quinze ans. Commençons par édifier Venise par mon retour au bercail. Oui, messieurs, je rentre dans Ithaque après quinze ans de voyages et d'aventures. — Vous pouvez laisser votre tapisserie, marquise; Pénélope interrompit son ouvrage le jour où Ulysse fut enfin rendu à sa tendresse. — Et voyez comme il est heureux que nous n'ayons jamais donné au monde le triste spectacle de querelles et de mauvais procédés entre époux! Point de procès, point de requêtes, de mémoires injurieux, de discours d'avocats; point d'arrêt de tribunal! Une simple séparation à l'amiable, sans bruit, sans fâcherie, comme il sied à des gens de qualité, si bien que, le jour où cette séparation me donne le plus léger regret, ennuyé de mon odyssée, je retourne près de ma femme et de ma fille sans que rien s'y oppose, et me voilà en possession

de mes droits de mari et de père, tandis que si nous avions plaidé, je ne serais peut-être plus le maître chez moi.

— Où voulez-vous en venir, monsieur ? interrompit la marquise.

— Chère Lucia, auriez-vous oublié certaine cérémonie dans l'église de Sainte-Marie-Formose, où nous étions côte à côte il y a dix-sept ans ?

— Non, monsieur, je n'ai oublié ni votre indigne conduite, ni les chagrins dont vous avez abreuvé ma jeunesse.

— Mes torts sont énormes, et je les confesse humblement ; mais ne souhaitez-vous pas que notre fille soit mieux mariée que sa mère ? Il lui faut un époux de bonnes mœurs, sincèrement amoureux d'elle, et j'approuve le choix que son cœur a fait.

— Et moi je le blâme, dit la marquise.

— Oui-dà ! Le pauvre Remigio aurait-il à se reprocher quelque fredaine, des dettes ou des maîtresses, comme le père de sa belle ?

— Je n'en sais rien ; mais ce parti ne me convient pas.

— Et s'il me convient à moi ? Tenez, marquise, n'essayez pas de me résister. Je ne suis qu'un mauvais sujet, mais lorsqu'il s'agit de notre enfant, je sens remuer dans mes entrailles je ne sais quoi qui ressemble à de la vertu. Pour le bonheur et le repos de notre Erminia, je serais capable de me ranger, de me convertir. S'il n'y a pas d'autre moyen de lui

rendre la vie douce et facile, je vous infligerai un époux sage, assidu, fidèle. Prenez-y garde, je vous jouerai ce tour-là, si vous me poussez à bout.

— Vous vous moquez, répondit la marquise.

— Je ne me moque point, madame. Mais où donc est-elle, cette chère fille ?

— Dans sa chambre, par mon ordre.

— Eh bien! mon premier acte d'autorité sera de lever ses arrêts.

Saverio avait déjà saisi le cordon de la sonnette, lorsqu'on vit accourir le vieil intendant, les bras en l'air, la mine effarée, poussant tous les hélas! les *accidente !* les *managgio !* et autres exclamations par lesquelles on a soin en Italie de préparer les gens à recevoir la nouvelle d'un malheur. Plus inquiet pour lui-même que pour sa jeune maîtresse, Pippo fit un récit de l'évasion d'Erminia aussi pompeux que celui de Théramène, en y jetant incidemment des protestations de zèle et des offres de service au seigneur marquis, son cher maître, dont le retour imprévu le comblait de joie. A l'en croire, la *signorina* n'aurait réussi à s'échapper qu'après une lutte terrible et corps à corps où il aurait craint de la blesser en usant de toutes ses forces. Il s'était prosterné devant elle, les yeux pleins de larmes; mais elle avait pris la fuite, courant comme une biche à travers la rue des *Fabri,* et s'était dérobée aux poursuites de son vieux serviteur en tournant par un sous-portique.

— Ma fille en fuite! s'écria le père. Il faut donc

qu'on l'ait réduite au désespoir. Quel bouleversement, quel désordre dans ma famille !

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Giacomo entra suivi de Remigio et d'Erminia. — Rassure-toi, mon ami, dit-il; voici les fugitifs : je les ai arrêtés au passage, et ils se sont rendus à moi sans résistance.

— Comment ! s'écria le marquis, c'était un enlèvement ! M'expliquerez-vous votre conduite, mademoiselle ?

— Oui, cher père, répondit Erminia. Je me suis fait enlever par Remigio. Nous avons imaginé ensemble ce moyen de nous épouser. Comme l'usage est de marier une fille enlevée avec son ravisseur, vous ne pourrez plus nous refuser votre consentement.

— Votre innocence prouve que ce mariage-là n'est pas nécessaire, reprit le marquis. Les lois punissent le rapt. Vous irez au couvent, et votre amoureux en prison.

— Oh ! que non; vous ne me faites pas peur.

— Vous l'aimez donc bien, ce petit traître ?

— A en perdre la raison, à en mourir, si vous me contrariez.

— Eh bien ! mariez-vous, puisque vous le voulez absolument. Et vous, monsieur le voleur de filles, si je vous donne le trésor que vous m'avez ravi, c'est à la condition de le garder avec vigilance et de ne jamais vous le laisser prendre.

— On oublie une petite formalité, dit la marquise : le consentement de la mère.

— J'y ai pensé, reprit Saverio; nous l'aurons dans un moment. A présent, chevalier, à nous deux : qu'ai-je entendu dire ? quel vent aigre a soufflé sur cette maison ? qui donc est venu se mêler de nos affaires ? Tu es mon hôte et mon ami, et je ferai connaître que j'ai pour devise celle d'Angleterre : *Honni soit qui mal y pense !* Si quelqu'un y pense mal, je lui donnerai une leçon dont il se souviendra longtemps. Quant à l'élément étranger qui semble s'opposer à notre bon accord, je vais l'écarter à l'instant. Monsieur le baron, je ne sais si votre seigneurie a écouté notre conversation.

— Vous allez voir, monsieur, répondit Saint-Clément, que je n'en ai pas perdu une syllabe. Ce n'est pas ma faute si vous avez oublié pendant quinze ans de rentrer chez vous, et si on m'a présenté en votre absence à Mme la marquise. Je ne suis pas d'humeur à me laisser renvoyer d'une maison où je n'ai manqué d'égards pour personne, et s'il prenait fantaisie au maître du logis lui-même de me fermer sa porte parce que je donne ombrage à un de ses amis, il m'en rendrait raison, je vous en avertis.

— Bien, jeune homme, très-bien ! reprit Saverio : j'aime cette fierté. Je reconnais à ce noble langage le descendant de ces fameux barons de Saint-Clément dont nous autres ignorants nous n'avons jamais entendu parler. Vous sortirez de chez moi, mais ce sera par la porte d'honneur. Nous partirons ensemble pour Chiasso, et sur la terre libre de l'Helvétie je

rendrai hommage à vos qualités chevaleresques, en vous prouvant que je suis l'homme le plus habile à l'escrime de toute la Lombardie, car, en véritable fainéant, j'ai passé ma vie dans les salles d'armes.

— Ne croyez pas m'intimider, répondit Saint-Clément. Je suis à vos ordres, monsieur.

— Ce duel est impossible, dit sir Oliver. Moi je vous empêcherai de vous battre.

L'Anglais poussa Saint-Clément par le coude jusque dans l'embrasure d'une fenêtre; on le vit tirer de sa poche une lettre dont il fit la lecture à voix basse; on vit le baron pâlir, s'essuyer le front avec son mouchoir, adresser à sir Oliver des regards suppliants, comme un coupable en présence de son juge. Au bout d'un moment, la mine sévère du *gentleman* parut s'adoucir; le baron, la main droite sur sa poitrine, prononçait quelque serment solennel et souscrivait à quelque dure condition. Tous deux se rapprochèrent enfin des assistants, et sir Oliver prit la parole. — Messieurs, dit-il, le baron de Saint-Clément est homme de courage, c'est moi qui le certifie; mais il retire sa provocation, et ne se battra pas avec le marquis parce que je l'ai prié de s'en abstenir et qu'il n'a rien à me refuser. Demain je l'emmène dans le Tyrol italien où je veux faire un petit voyage. Sa compagnie m'amuse. Recevez nos adieux. Venez, baron.

Saint-Clément, l'oreille basse et les traits bouleversés, prit son chapeau et sortit avec sir Oliver. En un moment, la nouvelle de sa déconfiture se répan-

dit d'un bout de Venise à l'autre par des voies mystérieuses aussi rapides que l'électricité. On la savait à six heures au café Florian ; je l'appris chez le restaurateur Gallo, où mes voisins de table s'embrassèrent dans l'effusion de la joie, en se racontant les détails qu'on vient de lire; mais ce fut le soir au théâtre de la *Fenice*, qu'une scène étrange me donna la juste mesure de l'intérêt que le public prenait à cette affaire. Le premier acte de l'*Ernani* allait commencer, et le chef d'orchestre frappait le pupitre avec son archet, lorsque le marquis Saverio parut dans la loge de sa femme ; une explosion de bravos et d'applaudissements salua son entrée. Après le premier acte, on aperçut Saint-Clément dans une loge; tous les visages se tournèrent de ce côté, une sourde rumeur s'éleva du sein de la foule, et bientôt des huées, des rires et des sifflets partirent à la fois de tous les bas-fonds de la salle. Le baron, pâle de colère, eut l'imprudence de montrer son poing fermé aux rieurs ; un rugissement terrible répondit à ce geste menaçant. Une voix de stentor, dominant toutes les autres, émit la proposition d'assommer le *cane forestiere*. Deux cents personnes contre un seul homme se pouvaient croire à peu près sûres de la victoire; mais sir Oliver avait pris les devants: il entraîna le baron dans sa loge et l'y retint caché jusqu'à la fin de l'entr'acte. La musique apaisa la rage du parterre, et Saint-Clément rentra chez lui, toujours accompagné par le *gentleman* en attitude de boxeur. Le lendemain, ils par-

taient ensemble pour le Tyrol par la malle-poste de Trente.

Pendant le temps que le marquis Saverio passa dans sa famille, il reçut plus de visites, de compliments et d'ovations que s'il eût sauvé la patrie. Sir Oliver, qui revint seul à Venise, eut aussi son jour de triomphe. On se cotisa pour envoyer les gondoliers chantants exécuter leurs meilleurs morceaux sous ses fenêtres. Le mariage prochain de Remigio avec la belle Erminia était annoncé; toute la ville y voulut assister, et la petite église de San-Fantino ne put contenir la foule immense qui s'y porta le jour de la cérémonie. Il y eut bal et gala au palais B..., on récita beaucoup de sonnets à la louange des jeunes époux, et le souper se termina par un *brindisi* général en l'honneur du marquis. Touché de ces marques d'estime, Saverio porta un toast d'adieux et de remercîments à ses joyeux amis de Venise, puis il ajouta : — Vous m'avez contemplé dans ma puissance de chef de famille. Maintenant que le calme est rentré dans nos esprits, je redeviens ce que j'étais, Saverio le bon vivant, le pécheur, l'ennemi de l'hypocrisie, qui, ne pouvant souffrir aucune contrainte, ne veut non plus gêner personne. Je dépose mes pouvoirs, et je me retire avec les honneurs de la guerre, heureux de laisser derrière moi la paix et la concorde.

Et le lendemain il partit en effet pour Milan. La loge de la marquise offrit alors aux spectateurs le paisible tableau qu'on avait observé pendant quinze ans.

Chacun avait repris sa place accoutumée; au fond de la loge, le bon seigneur Forcellini, portant l'éventail et la lorgnette, remplissait les devoirs de sa charge comme autrefois.

Cette histoire, commencée au café Florian, devait avoir au même endroit son petit épilogue. Le cercle des commérages n'était pas complétement satisfait. Une lacune désolante existait encore dans les travaux de la chronique. Comment la contre-révolution s'était-elle opérée dans les sentiments de la marquise? d'où venait cet ascendant que l'Anglais avait exercé sur l'esprit de Saint-Clément? Il fallait trouver la solution de ces deux problèmes. Le docteur F... eut bientôt résolu le premier. Un jour de migraine, la marquise lui raconta, sous le sceau du secret, que depuis le départ de Saint-Clément des renseignements déplorables étaient venus de Vienne, de Florence et de Naples, où le baron avait demeuré longtemps ; partout il avait usurpé des titres, changé de nom, triché au jeu et laissé de vifs regrets à ses fournisseurs. Avec une simplicité tout à fait méridionale, la marquise avoua au docteur qu'elle s'était engouée follement d'un chevalier d'industrie.

Cet éclaircissement de la première question jetait une lumière précieuse sur la seconde. Selon toute apparence, la lettre exhibée par sir Oliver, et sur laquelle on avait vu le timbre de Vienne, contenait quelque révélation accablante. De là l'angoisse et le trouble du baron pendant son entretien avec l'An-

glais dans l'embrasure d'une fenêtre. Pour des gens moins curieux que les Vénitiens, ces conjectures auraient suffi; mais les chroniqueurs du café Florian ne se contentaient pas à si peu de frais. La lettre de Vienne leur semblait une pièce indispensable à mettre dans leurs archives. On n'ignorait point que le vin de Chypre déliait parfois la langue à sir Oliver. Le plus solide buveur de la troupe fut chargé d'offrir autant de bouteilles qu'il serait nécessaire pour obtenir la communication du document. Muni de pleins pouvoirs et de bonnes instructions, le négociateur tenta l'aventure. Après la première bouteille, l'Anglais gardait encore son sang-froid, tandis que le diplomate perdait déjà le fil de ses idées. La demande indiscrète fut trop tôt formulée. Un bon *gentleman* n'admet pas qu'il ait pu prendre pour compagnon de table et de voyage un homme indigne de son honorable société. Sir Oliver fixa ses yeux bleus sur ceux de l'Italien, et lui répondit comme Wellington à ce prince indien qui lui voulait acheter son plan de campagne : — Vous seriez donc capable de garder un secret?

Et quand l'Italien eut prononcé une kyrielle de serments, le *gentleman* ajouta : — Et bien! moi aussi, j'en suis capable.

PROCÈS DE PASCAL ZIOBA.

PROCÈS DE PASCAL ZIOBA

D'après le manuscrit vénitien *Caso dei Gambareschi.*

I

Au commencement de l'année 1525, l'importance des événements politiques de l'Italie n'a pas laissé aux historiens le loisir de parler du procès de Pascal Ziobà, dont l'intérêt dramatique a pourtant fai oublier, pendant un mois, à la population de Venise les dangers de la république et la catastrophe de la bataille de Pavie. Ce procès présente un ensemble de faits dont Venise seule pouvait être le théâtre.

Il ne fallait pas moins que les mœurs de cette grande cité, son aristocratie et son gouvernement mystérieux pour donner à la réalité des allures fantastiques capables de soutenir la comparaison avec les caprices de l'esprit. L'étude de cette cause

fait connaître une juridiction singulière de la République de Venise, l'office des *Cinq de la paix*, espèce de tribunal de commerce dont aucun historien n'a fait mention, et pour lequel l'affaire Pascal Ziobà fut l'occasion d'une réforme. Les pièces du procès ont été réunies, vers le milieu du seizième siècle, dans un manuscrit intitulé *Caso dei Gambareschi*, par un secrétaire du provéditeur général.

Le hasard semble y ménager les péripéties avec autant de soin que dans une œuvre d'art. La vérité ne s'y montre que graduellement, comme à dessein. Le crime d'un étudiant de l'Université finit par mettre en cause l'une des plus puissantes familles de la Lombardie ; enfin la prison de François Ier, la ruine de la France et la révolution qui résulte de ces événements dans la politique du conseil des Dix viennent encore faire les frais d'un épilogue, en arrêtant l'épée de la justice. Henri III disait que s'il n'eût été roi de France, il aurait voulu être citoyen de Venise et jouir d'une honnête aisance sous la protection des lois de cette grande ville; apparemment il ne connaissait pas le tribunal des *Cinq de la paix*.

Avec le procès de Pascal Ziobà, il y avait matière à construire un gros roman. On en fait tous les jours qui reposent sur des bases moins larges ; mais c'eût été dommage, à ce qu'il me semble, d'altérer une réalité pleine de force. J'aime mieux laisser au destin toute la responsabilité des circonstances dont il a été l'inventeur.

Le jeudi gras 23 février 1525, au moment où le sonneur de l'église des *Frari* sonnait trois heures de nuit (à peu près huit heures du soir, selon notre manière de diviser le temps), deux gardes de ville qui passaient sur la place Santa-Maria-dei-Frari, aperçurent de loin un homme posté sur le petit pont qui conduisait à l'entrée du palais Zeno. Cet homme tenait une mèche de mousquet allumée. Une personne enveloppée d'un manteau s'approcha de cet inconnu et parut échanger quelques paroles avec lui. Presque aussitôt une détonation se fit entendre. Celui qui portait le manteau tomba sur les marches du pont, frappé d'un coup de feu, et l'homme au mousquet prit la fuite, par la petite place Zeno, laissant à terre l'arme et la mèche. L'un des gardes de ville accourut au secours du blessé, l'autre se mit à la poursuite de l'assassin. Le moribond étendit un bras en repoussant l'agent de police qui cherchait à écarter le manteau pour découvrir la blessure, et lui dit avec beaucoup de peine ces mots entrecoupés :

— *Ziobà !... il viluppo... disegni*. C'est-à-dire : Jeudi !... le rouleau !... dessins (1).

— Seigneur, répondit le garde, nous savons bien que c'est aujourd'hui jeudi gras. Laissez ces papiers, ces dessins, et souffrez que j'examine votre blessure.

— *Ziobà, digo*, reprit le mourant. (Jeudi, te dis-je.)

(1) *Ziobà* signifie *jeudi* en dialecte vénitien.

Et il fit un effort prodigieux pour prononcer un dernier mot qui ne voulut point sortir de sa bouche. Le sang lui vint dans la gorge ; sa poitrine, percée par deux lingots de fer, produisit un long sifflement, et il rendit l'âme après avoir violemment frappé les dalles avec sa tête par un mouvement convulsif. Telle fut la déposition du garde Menego.

Pendant ce temps-là l'autre garde donnait la chasse au meurtrier qui était jeune et alerte, et dont la peur doublait encore l'agilité. Les fêtes du carnaval avaient attiré toute la population dans le quartier de Saint-Marc, en sorte que le reste de la ville était à peu près désert. L'assassin arriva, par mille détours, jusqu'à Saint-Sylvestre, au bord du grand canal. Il se jeta dans une gondole vide et se mit à voguer vers l'autre rive en homme exercé au maniement de la rame. Comme il avait perdu quelques secondes à dégager la gondole des poteaux qui la retenaient, le garde put le voir de plus près, et crut reconnaître qu'il portait l'habit d'étudiant.

Quelque chose de brillant, attaché à l'épaule de l'assassin, et qui ressemblait à ces étuis de fer battu dans lesquels les licenciés enfermaient leurs diplômes, confirma l'agent de police dans l'idée que ce jeune homme avait un grade à l'université de Padoue. Quant à son visage, il était caché sous un masque, et, d'ailleurs, l'obscurité n'aurait pas permis de distinguer ses traits. Aux cris du garde, un barcarol qui dormait à l'autre rive, sur les marches du palais

Loredan, s'éveilla et demanda d'un air nonchalant de quoi il s'agissait. Après avoir étendu ses membres et frotté ses yeux, il se décida enfin à poursuivre l'homme qu'on lui désignait ; mais il revint au bout de cinq minutes en disant qu'il avait perdu la piste du fuyard au milieu de la foule qui encombrait les abords de la place Saint-Marc. Le garde, voyant que le gibier lui échappait, retourna auprès de son camarade pour l'aider à dresser procès-verbal. On mit le corps de la victime dans une barque, et on le porta chez le directeur du *sestiere* de Saint-Pol (1). Tous les sbires étaient en campagne pour surveiller les masques et empêcher le désordre. Il se passa deux grandes heures avant qu'on pût envoyer à un petit nombre d'espions un signalement fort incomplet du meurtrier, et quelques indications vagues sur son âge, son costume et sa profession. Plus de deux mille étudiants de Padoue parcouraient, dans ce moment, les *ridotti*, les bals publics et les cabarets.

Le jeudi gras était alors le jour adopté par les écoliers pour les réjouissances du carnaval. A midi, ils défilaient en procession, précédés de leur musique, et parcouraient les rues avec le plus grand ordre, sans commettre aucun excès ; mais une fois la nuit venue, malgré les ordonnances qui leur interdisaient, sous les peines les plus sévères, les coups, injures et blasphèmes, il n'était sorte d'extrava-

(1) Venise est divisée en six *sestieri*.

gances et de libertinage auxquels ils ne se livrassent.

Les bourgeois vénitiens ne manquaient pas de se mêler aux plaisirs des étudiants et s'en trouvaient souvent fort mal, surtout lorsqu'ils s'avisaient d'emmener avec eux leurs femmes.

Le vendredi matin, une flotille de barques pavoisées reconduisait la jeunesse de Padoue jusqu'à la terre ferme, et le reste du carnaval appartenait aux habitants de Venise.

A la direction de police, on reconnut dans la victime Antoine Toldo, riche joaillier, domicilié à San-Salvador. Une chaîne d'argent qu'il avait au cou, et une bourse bien garnie qu'on trouva dans sa poche, attestaient que le meurtre n'avait pas été suivi de vol, et que le motif en devait être attribué à la haine ou à la vengeance.

Une lettre, qu'on découvrit dans le portefeuille du mort, prouva qu'il avait été attiré dans un guet-apens. Cette lettre d'une écriture évidemment contrefaite, en dialecte de Brescia, était ainsi conçue :

Messer Antonio, si tu veux te rendre ce soir, jeudi gras, à trois heures très-précises, sur le *Campo-Zeno* près des *Frari*, un galérien, bon diable, et qui s'intéresse à tous les maris trompés, te remettra les papiers que tu désires connaître. Tu les brûleras, quoique ce soient des chefs-d'œuvre, et celui que tu as persécuté t'aura pardonné ta malice.

Cette pièce, jointe au procès-verbal de l'examen du

cadavre, fut déposée au greffe, avec les habits de la victime, le mousquet et la mèche.

La nuit était fort avancée, lorsque les deux gardes de ville sortirent du bureau de police pour chercher quelques traces de l'assassin.

Une heure avant le jour, l'agent Menego s'arrêta dans une ruelle située près de Saint-Moïse, à la porte d'une *vendita di vino*, où plusieurs groupes d'étudiants étaient attablés. L'un de ces étudiants, monté sur une chaise, faisait une harangue burlesque souvent interrompue par les applaudissements de l'assemblée. A la fin du discours, on cria : vive Pascal Ziobà ! et on but à la santé de l'orateur. Ce nom plusieurs fois répété frappa le garde de ville et lui remit à l'esprit les paroles entrecoupées de Toldo, où le nom de Ziobà revenait deux fois. Menego était apparemment d'une intelligence bornée, car il n'osa pas, sur cet indice, procéder à l'arrestation du personnage. Il se contenta de regarder attentivement l'étudiant à travers les vitres du cabaret, afin de bien graver dans sa mémoire les traits de ce jeune homme; il retourna ensuite au bureau de police pour demander s'il convenait de saisir le susdit Ziobà. On lui en donna l'ordre en effet; mais le jour s'était levé pendant ces pourparlers; la *vendita* était fermée, et la flottille des étudiants de Padoue voguait déjà vers la terre-ferme.

Le lendemain, une femme vêtue de noir et d'une beauté remarquable, se présenta à la Quarantie cri-

minelle, se jeta en pleurant aux pieds des avogadors et invoqua, dans les termes les plus passionnés, les secours de la justice pour obtenir vengeance du meurtre de son mari Antoine Toldo, disant qu'elle mettrait la moitié de sa fortune à la disposition des juges pour subvenir aux frais et activer les recherches. Les avogadors firent relever la belle Lucrezia Toldo, lui promirent que le meurtre de son époux serait vengé, et lui montrèrent les procès verbaux, les dépositions et le commencement de la procédure, en assurant qu'on poursuivrait l'affaire avec la dernière rigueur.

Peu de jours après, une barque emplie de sbires amenait dans les prisons de la Quarantie l'étudiant Pascal Ziobà qu'on avait arrêté à Padoue. Parmi ses papiers on avait saisi un cahier de dessins à l'encre ; la plupart de ces dessins représentaient une femme dont le visage offrait quelques traits de ressemblance avec Lucrezia Toldo.

Pascal, âgé de dix-huit ans, n'avait point encore de grade à l'Université ni par conséquent de diplôme, mais il fut établi que, le jour du jeudi gras, il portait, en manière de déguisement, l'habit d'un licencié en droit, et que, pendant toute la nuit, il avait joué ce personnage pour se divertir.

Ces indications semblaient devoir conduire promptement à la découverte de la vérité; cependant l'accusé, dès son premier interrogatoire, réfuta victorieusement toutes les allégations et charges, et par-

vint à rejeter l'instruction dans l'incertitude. Il fit citer en témoignage une fille du peuple de Padoue qui déclara être la maîtresse de l'étudiant Ziobà, et lui avoir servi de modèle. Comme les traits de cette fille offraient encore plus de ressemblance avec les dessins à l'encre que ceux de Lucrezia Toldo, il n'était guère possible de suspecter l'exactitude de ce témoignage.

La commission d'enquête appela Lucrezia, et la mit en présence de l'accusé. Ils se regardèrent tous deux attentivement, et affirmèrent qu'ils se voyaient pour la première fois. La physionomie de la signora ne donna aucun signe d'émotion ; mais, en sortant de la *quarantie,* la veuve d'Antoine Toldo pleurait en disant que son mari ne serait point vengé, et que cet homme ne pouvait être le meurtrier, puisque ce visage lui était absolument inconnu.

Les Vénitiennes ayant la réputation de jouer merveilleusement toutes sortes de comédies, et leurs mœurs n'étant pas à l'abri du soupçon, les avogadors ne laissèrent pas de prendre des informations minutieuses sur les antécédents de Lucrezia. Les informations furent toutes en l'honneur de cette dame. Non-seulement on ne lui avait jamais connu de commerce de galanterie, mais elle affectait sur ce chapitre une sévérité poussée jusqu'à la pruderie, à tel point qu'elle ne voyait plus sa mère et lui tenait rigueur depuis dix ans à cause d'une intrigue amoureuse qui avait produit quelque scandale. On citait même plusieurs oc-

casions où cette mère, au désespoir des mépris de sa fille, s'était présentée devant elle à l'improviste et en avait été repoussée avec horreur. Toute idée de complicité entre Pascal Ziobà et la veuve de messer Antonio devenait donc inadmissible.

II

Au sujet du mousquet à mèche, l'enquête n'eut pas plus de succès. Pascal déclara n'avoir jamais eu d'arme à feu en sa possession. Les armuriers de Venise et de Padoue dirent que ce mousquet, de fabrication ancienne, n'était point sorti de leurs ateliers. On supposa qu'il avait dû être fait à Milan, il y avait trente ans au moins. L'initiale G, incrustée sur la crosse, en nacre de perle, indiquait une arme fabriquée exprès pour une personne qui l'avait commandée à son usage particulier. Il paraissait probable que ce mousquet avait été conservé dans quelque maison riche, comme un meuble curieux.

Lorsqu'on en vint à l'examen des circonstances qui avaient accompagné le crime, l'accusé invoqua le témoignage d'une bande d'étudiants en compagnie desquels il se trouvait sur la place Saint-Marc, le jeudi gras, précisément à trois heures de nuit. Ziobà s'était bien séparé de ses camarades pendant quelques minutes, et il fut prouvé que le sonneur du couvent des

Frari avait frappé les trois coups après toutes les églises de la ville; mais il fallait un quart d'heure de marche pour se rendre de Saint-Marc au palais Zeno et autant pour revenir, de sorte qu'à moins d'avoir des ailes aux talons, Pascal, malgré son agilité, n'aurait pu faire ces deux courses dans le peu d'instants qu'on l'avait perdu de vue. Il est vrai qu'à son retour, Ziobà était fort essoufflé; mais dans l'effervescence du plaisir, à l'heure où le tumulte du carnaval touchait à son période, tous les étudiants paraissaient hors d'haleine aussi bien que lui, et d'ailleurs ses discours annonçaient une liberté d'esprit qu'on ne saurait avoir au moment où l'on vient de commettre un assassinat. Cette espèce d'alibi jeta l'enquête dans une nouvelle perplexité.

Il restait encore la lettre anonyme qui avait attiré Toldo dans le guet-apens; soit que l'écriture en fût contrefaite avec beaucoup d'art, soit qu'elle fût d'une autre main que celle de l'accusé, on ne trouva aucune ressemblance entre cette écriture et celle de l'étudiant. La lettre était d'ailleurs en dialecte de Brescia, et personne ne put dire avoir jamais entendu parler ce dialecte à Pascal Ziobà. Malgré toutes ces incertitudes, l'instruction poursuivit son cours, et le procès commença régulièrement devant la quarantie criminelle.

Pasqualino, interrogé par ses juges, raconta ainsi son origine et l'histoire de ses premières années :

« Mes plus anciens souvenirs me représentent un

palais magnifique dans lequel j'habitais une chambre tendue de tapisseries, et où deux femmes avaient soin de moi. J'en conclus que j'appartiens à quelque famille noble de terre ferme. Un jour, il y eut un désordre étrange dans la maison. J'entendis des cris lamentables, des coups de feu et le bruit du canon. Une servante effrayée m'emporta dans ses bras, et courut à travers des rues remplies de soldats. Sans doute on pillait la ville. Je ne sais plus ce que je devins au milieu du tumulte. Après un intervalle dont ma mémoire ne me rappelle aucune circonstance, je me retrouvai au milieu de bohémiens, confié à une jeune fille zingara, qui me battait et me nourrissait fort mal.

» Pendant une halte de ces bohémiens dans les environs de Bassano, je me cachai dans les broussailles, et la bande, obligée de décamper, partit sans moi. Une paysanne me recueillit et me garda chez elle.

» Cette femme vit encore ; elle s'appelle Marcelline Aliga. Je savais que mon nom de baptême était Pascal, et comme la paysanne m'avait trouvé sur la route de Bassano un jeudi, elle me donna le sobriquet de Ziobâ, que j'ai toujours conservé depuis lors, et sous lequel je suis connu à l'Université.

» Marcelline m'aimait beaucoup, me traitait bien, et j'ai encore pour elle la tendresse d'un fils.

» Un jour, deux signori en habit de chasse entrèrent dans la maisonnette pour se reposer. On leur servit du vin et des fruits.

» L'un de ces deux hommes, qui était le célèbre peintre Titien Vecelli, m'ayant regardé attentivement, me proposa de le suivre à Venise, disant qu'il voulait faire mon portrait. Marcelline consentit à me laisser partir, et j'accompagnai le Titien.

» Ce grand maître me prit en amitié, me donna des leçons, et me trouva de l'aptitude à pratiquer l'art noble qu'il cultive. Je devins l'un de ses élèves, et j'eus l'honneur de travailler aux décorations de la salle du Grand-Conseil.

» En récompense de ce travail, et à la demande de mon maître, les très-excellents Capi-Dieci m'accordèrent, pour dix ans, un traitement de cinquante ducats sur l'office des sels.

» Au bout de quatre ans, les décorations commandées à mon maître étaient achevées; je tenais de la générosité des excellents seigneurs une pension et des moyens d'existence. Par la protection du Titien, j'obtins l'entrée à l'université de Padoue, quoique je n'eusse ni papiers de famille ni acte de naissance. C'était en 1523, et l'on jugea sur ma mine que je devais être âgé de dix-sept ans. Voici tout ce que je puis dire à vos seigneuries sur mon origine et mon enfance. »

La paysanne de Bassano fut citée à comparaître devant les tribunaux; sa déposition fut exactement conforme aux réponses de l'accusé. Depuis le commencement du procès, un *cartello* affiché au pont du Rialto invitait toutes les personnes qui avaient eu

quelque rapport avec Pasqualino à se présenter à la Quarantie. Plusieurs témoins apportèrent des détails inutiles; mais parmi le grand nombre des dépositions se trouve celle du Titien.

« Pasqualino, dit le grand peintre, était un de mes meilleurs élèves. Il dessinait avec une correction rare. Je reconnus en lui cette facilité à deviner naturellement les secrets de notre métier, sans laquelle on ne doit pas prétendre se faire peintre, sous peine de se fatiguer beaucoup et de ne rien mettre au jour de satisfaisant. Les figures naissaient d'elles-mêmes sous les doigts de cet enfant, comme si sa nourrice lui eût enseigné à composer. Dans le vaste tableau que le suprême conseil a bien voulu me commander, et qui représente la déroute de l'empereur Frédéric, l'un de mes ouvrages les plus grands, le groupe où l'on voit le prince Othon prisonnier amené devant l'amiral de cette sérénissime république, a été entièrement refait par Pasqualino, car j'étais mécontent de ce groupe trois fois recommencé. Je l'avais mis au concours parmi mes élèves. C'est sur le projet du petit Ziobà que je donnai la dernière main à ce tableau si difficile que nul artiste n'avait osé s'en charger avant moi (1).

» J'avais fondé de grandes espérances sur Pasqualino pour l'honneur de ma profession. Il pratiquait

(1) Cette peinture du Titien fut détruite par l'incendie du palais ducal, en 1572.

comme moi l'art de la peinture sans songer au profit ; mais je découvrais avec chagrin qu'il n'avait point assez l'amour de la gloire, et qu'il ne souhaitait pas de voir son nom inscrit sur la liste des maîtres. Je ne sais quelle fantaisie de se croire noble lui passa dans l'esprit ; il s'imaginait qu'il retrouverait ses parents, et que ce devaient être de grands seigneurs. Cette manie rompit sa carrière. Lorsqu'on lui eut donné une pension temporaire sur l'office du sel, il voulut entrer à l'Université pour y apprendre des choses étrangères à notre art. Mes remontrances ne purent le ramener à la raison. Il me répondit en badinant que, s'il plaisait à Dieu, il me commanderait pour dix mille ducats de tableaux à l'époque de sa majorité. Je le laissai dans sa folie, et comme je l'aimais, je l'aidai à se faire admettre dans les cours de l'Université.

» Pascal Ziobà menait une vie régulière ; il n'avait point de haines ni de querelles, non pas par douceur de caractère, car il est plutôt violent, mais par un orgueil profond. Son humeur était vive et divertissante ; mais, dans ses plaisanteries, on sent toujours qu'il se considère comme supérieur à ses compagnons.

» A moins qu'une preuve du contraire ne vienne changer l'opinion que j'ai de lui, je le crois tout à fait incapable de commettre un assassinat (1). »

(1) Caso dei Gambareschi.

. Dans ses réponses aux juges, l'accusé montrait une assurance et une présence d'esprit remarquables. Il ne restait plus contre lui que les paroles entrecoupées du mourant. Avec ces trois mots: *Ziobà..... Il viluppo..... Disegni.....* l'avogador construisait cette dénonciation complète : Jeudi est le nom de mon meurtrier; vous le reconnaîtrez au rouleau qu'il porte sur l'épaule, et dans lequel, au lieu du diplôme, vous trouverez des dessins. Cette explication paraissait vraisemblable; mais Pasqualino composait avec les mêmes paroles une douzaine de phrases dont le sens offrait beaucoup de variété. Il les débitait l'une après l'autre sur des tons différents, et la suivante arracha des sourires involontaires au tribunal :

« Ce jeudi gras m'est fatal. Pourquoi diable suis-je venu chercher ce rouleau de dessins dont je n'avais que faire? »

— Mais enfin, répliquait l'avogador, l'accusé s'appelle Ziobà, et c'est un nom fort rare.

— Il est vrai, répondit Pascal; mais il y a un jeudi dans chaque semaine, et ce jour-là n'est pas plus rare que les autres. Si, au lieu de ce mot de ziobà, messer Antonio eût prononcé celui de doge, viendriez-vous aujourd'hui me donner cette dignité, si noblement occupée par notre auguste prince, le magnifique André Gritti? Je ne le crois pas. Il vaudrait donc mieux pour moi que la pauvre Marcelline Aliga m'eût rencontré sur la route de Bassano un mercredi, car

je m'appellerais *Mercore*, et les paroles de l'homme assassiné ne pourraient plus m'atteindre.

A chacune de ces réponses l'accusation perdait du terrain. Selon toute apparence, Pasqualino allait être acquitté, lorsqu'un incident vint réveiller les soupçons de la justice.

III

Un témoin nouveau se présenta devant le tribunal; c'était le seigneur François Contarini. En voyant l'accusé, ce grave personnage lui dit :

— Eh bien, jeune homme, il est donc écrit que je te retrouverai toujours dans de mauvaises affaires? Cette fois, je ne te promets point de te sauver ; cependant, je dirai quelques mots en ta faveur.

Pasqualino n'attendait sans doute rien de bon des intentions généreuses de ce témoin, car en apercevant François Contarini il changea de visage et donna des signes évidents d'inquiétude. Voici quelle fut la déposition du noble seigneur :

« Le jeudi gras de l'année dernière (1524), en traversant la Piazzetta un peu avant la nuit, je rencontrai des étudiants déguisés qui se divertissaient. L'un d'eux, jouant le rôle de *vendeur de relations,* adressait du haut d'un banc un discours comique à la foule du peuple. J'étais accompagné du seigneur Grimani, masqué comme moi, et nous écoutâmes avec un plai-

sir infini les folles histoires de ce jeune homme. Je demandai par curiosité à des étudiants le nom de leur compagnon : — C'est, me répondirent-ils, le célèbre Pascal Ziobà, le plus aimable et le plus valeureux des écoliers de Padoue. Six mois après cette rencontre, je revenais un matin de ma maison, située à Saint-Augustin, et je me rendais au *Broglio;* je passai devant l'office des *Cinq-de-la-Paix*, et en jetant par hasard les yeux sur la *raspa* (1) affichée à la porte de cet office, j'y remarquai le nom de Pascal Ziobà. Comme j'avais hâte d'arriver au palais ducal, je ne m'arrêtai point ; mais, tout en marchant, je me sentais pris de compassion pour ce jeune homme qui m'avait amusé au temps du carnaval, et qui était poursuivi pour quelque chétive dette. En sortant du palais, je passai encore devant l'office des Cinq.

» Le nom de Ziobà ne se lisait plus sur la *raspa*, et je compris par là que le contumace avait été saisi dans la journée et incarcéré, à moins qu'il n'eût satisfait son créancier. L'envie me vint de savoir ce qui en était. J'entrai dans l'office et je demandai pourquoi on avait effacé de la liste le nom de Pascal Ziobà. On me répondit que la police de Padoue, ayant découvert le prévenu, l'avait envoyé à Venise, et qu'il était détenu dans la prison des *Cinq-de-la-Paix*. Je fis ouvrir la cellule du prisonnier et je me présentai

(1) La *raspa* était la liste des prévenus qui s'étaient dérobés aux poursuites de la justice.

devant lui. Pasqualino ne me connaissait point; mais à ma robe il me prit pour un inspecteur des prisons.

» — Seigneur, s'écria-t-il, c'est le ciel qui vous envoie, afin que vous mettiez empêchement à un crime. On m'a jeté dans ce cachot pour une dette de cinquante livres vénitiennes qui me furent prêtées dans le dessein de m'amener où je suis. Votre Excellence doit savoir qu'une fois en prison, quel que soit le délit dont on est coupable, on y peut être assommé ou empoisonné sans que la justice demande aucun compte de votre vie. Il ne m'appartient pas de murmurer contre un usage autorisé par ce sérénissime Etat; mais, en ce qui me concerne, cet usage va servir de prétexte à une vengeance abominable. J'ai un ennemi qu'il est inutile de nommer; cet homme, apprenant que j'avais besoin d'argent, me fit offrir cinquante livres par un juif.

» En acceptant cette somme de la main du juif, j'ignorais de quelle part elle venait, et je m'engageai par écrit à payer à la première réclamation de mon créancier. Cependant, au bout de huit jours, on vint réclamer le remboursement des cinquante livres. N'étant pas en mesure de payer, je me cachai dans un faubourg de Padoue. On m'inscrivit sur la *raspa*, comme contumace, en sorte que tout le monde avait le droit de m'arrêter et même de me tuer, en cas de résistance. La police découvrit ma retraite ce matin, et me voilà dans un cachot, où mon ennemi me fera infailliblement empoisonner ou poignarder pour une

bonne-manche de trois ou quatre ducats. Je laisse à votre excellence le soin de juger si je mérite la mort pour une dette de cinquante livres-petites, et si, dans les conditions où je suis placé, la coutume d'abandonner les prisonniers aux hasards des cachots ne doit pas être considérée comme un abus.

» Les paroles de cet enfant me remplirent d'étonnement. Je découvrais avec horreur les abus monstrueux qui s'étaient introduits dans le régime des prisons. Je ne témoignai point ma surprise, car il était incroyable qu'un membre du grand conseil n'eût pas connaissance de cette corruption. Je rassurai le prisonnier, et je lui promis de mettre empêchement aux mauvais desseins de son ennemi. Pasqualino me supplia de ne point tarder à donner les ordres nécessaires, parce que, disait-il, la vengeance était peut-être à la porte, attendant, le poignard à la main, que je fusse parti. Comme il m'eût fallu un mandat du conseil des Dix pour m'opposer efficacement à une coutume devenue presque légale, j'employai le seul moyen en mon pouvoir de sauver ce jeune homme ; je payai au greffe les cinquante livres, et, la dette se trouvant ainsi purgée, le débiteur fut élargi à l'instant même.

» Le lendemain, j'envoyai aux *Pregadi* un rapport sur les abus des prisons de l'office des Cinq-de-la-Paix. L'affaire fut soumise aux très-excellents Capi-Dieci. La gravité des événements de l'an passé n'a

sans doute point laissé au suprême conseil le temps de rendre un décret sur cette matière.

» Deux mois après l'aventure que je viens de raconter à vos seigneuries, mon valet de chambre me remit, un soir, cinquante livres-petites, accompagnées d'une lettre de cet écolier, dans laquelle il me disait, que, tout en gardant une éternelle reconnaissance de mes bontés, Pasqualino Ziobà était d'un sang trop noble pour ne pas se croire obligé de me rendre la somme que j'avais avancée.

» Cet orgueil me fit sourire, et j'ai appris, par là, que la famille des Ziobà était illustre. Depuis ce moment, je n'ai plus eu de nouvelles de ce jeune homme facétieux. »

La déposition du *nobil-uomo*, François Contarini, changea tout à coup la marche du procès. L'accusation ne manqua pas de remarquer une contradiction entre l'aventure de l'office des Cinq et les témoignages qui assuraient qu'on n'avait jamais connu d'inimitiés à Pasqualino.

L'accusé refusa de désigner cet ennemi, dont il craignait la vengeance. Il prétexta un défaut de mémoire, quand on lui demanda le nom du juif qui avait prêté les cinquante livres; et, dès lors, il devint évident que Pascal ne disait pas toute la vérité. La police fit une invasion dans le *Ghetto* de Venise. Un *cartello*, affiché dans ce quartier, ordonna, sous peine de bannissement et de confiscation, à l'inconnu qui avait offert de l'argent à Pasqualino, de se présenter im-

médiatement. Le prêteur arriva, le soir même, au tribunal.

Les juifs ne pouvant pas témoigner en justice, on recueillit la déposition à titre de renseignement, et l'avogador donna lecture des indices que cet usurier avait fournis :

« Machabée da Brindisi, prêteur sur gages, domicilié au *Ghetto-Nuovo*, reçut un jour la visite de messer Antoine Toldo, qui lui dit ces paroles : — A l'université de Padoue, il y a un jeune étudiant, nommé Pascal Ziobà, qui a besoin de cinquante livres-petites. Envoyez-lui cette somme par un de vos confrères de Padoue, et demandez que, sur le reçu, le débiteur s'engage à rembourser à votre première sommation. Votre confrère promettra verbalement de n'exercer aucune poursuite avant trois mois. Voici l'argent. Je vous le donne, en vous priant, pour le reste, de suivre mes instructions. — Je me conformai, dit le juif, aux ordres de messer Antoine, à qui je ne pouvais point refuser ce faible service, car nous avions traité ensemble des affaires de grande importance, dans le temps où le sérénissime gouvernement empruntait sur les pierreries du Trésor de Saint-Marc. S'il est arrivé quelque mal, par suite de ma complaisance, c'est à messer Antoine qu'en revient la responsabilité, et non pas à moi, qui n'ai vu, dans tout ceci, qu'une opération de prêt des plus simples. L'argent a été remis fidèlement, par mon confrère, à don Pascal. Le reçu me fut envoyé, et je le donnai à Toldo. Une se-

maine s'était écoulée, lorsque messer Antoine revint me voir, et me parla ainsi : — Je ne suis pas satisfait de l'étudiant Ziobà ; c'est un mauvais sujet (*galeotto*), à qui je retire ma protection. Il a dépensé mon argent en débauches. Prenez son reçu, et faites réclamer le remboursement de la somme. Si don Pascal ne paie point, vous le dénoncerez à l'office des Cinq. Don Pascal ne paya point. Je le dénonçai à l'office, sans connaître les desseins de Toldo. Le jeune homme se laissa inscrire *in raspa*, et j'ignore ce qui est survenu. »

Cette déposition confirmait tous les soupçons que celle de François Contarini avait fait naître. L'ennemi dont Pasqualino ne disait point le nom, c'était le joaillier Toldo. Malgré la défiance qu'inspirait toujours le témoignage d'un juif, lorsque la vie ou les intérêts d'un chrétien étaient en cause, les paroles de Machabée da Brindisi offraient une coïncidence remarquable avec certains passages du billet trouvé dans la poche de la victime :

« Demain, celui que tu as persécuté t'aura pardonné ta malice ! »

Cette phrase de la lettre ne rappelait-elle pas l'aventure de la prison des Cinq, où Pasqualino aurait péri, sans doute, si la rencontre romanesque du seigneur Contarini ne l'eût tiré du piége tendu par messer Antoine? Ne devenait-il pas évident que ledit Pasqualino avait craint, avec raison, le second essai de la vengeance de Toldo, et qu'il s'était

défait d'un ennemi si redoutable en l'assassinant ?

Cet argument de l'accusation était difficile à réfuter. Pascal Ziobà, pressé par des questions catégoriques, commençait à répondre évasivement. Il répéta qu'il ne connaissait pas messer Antoine ; que, si cet homme avait eu de mauvais desseins contre lui, c'était à son insu, et peut-être par suite de calomnies et méchants propos, dont l'auteur se trouvait dans l'ombre. Ces dénégations trahissaient la faiblesse des moyens de défense. Pour confondre l'accusé, la justice n'avait plus qu'à découvrir quel sujet de haine existait entre l'étudiant et le joaillier Toldo. C'était de Pasqualino lui-même qu'on devait en arracher l'aveu. Quand les tribunaux de Venise apercevaient la vérité à travers un voile, ils avaient à leur disposition des moyens expéditifs de la dégager tout à fait. La proposition d'appliquer Pasqualino à la torture ordinaire fut adoptée par les juges.

IV

Pour échapper au supplice de la question, Pasqualino voulut frapper un coup décisif. Il se tourna vers le *Nobil-Uomo,* François Contarini :

— Seigneur, lui dit-il, vous m'avez fait grand tort, en voulant me servir; mais comme votre intention était généreuse, je vous dois donc des remercîments. Je supplie Votre Excellence de me rendre un dernier service, celui de porter immédiatement aux très-excellents chefs du conseil des Dix, la déclaration suivante : « Mon nom n'est pas Ziobà. Je ne suis pas un enfant trouvé. L'histoire des bohémiens est une fable Je m'appelle Pascal Gambara, et je suis le fils du seigneur Gambara, de Brescia, proscrit par cette sérénissime république, et dont les biens confisqués ont été donnés, en 1516, au capitaine Jean-Jacques Trivulce. Avant d'être *tourmenté* par autorité de ce très-respectable tribunal, je propose très-humblement aux très-excellents *capi-dieci* d'évoquer ma cause pardevant le suprême conseil, comme touchant à des af-

faires politiques importantes. Je m'engage à révéler audit conseil tout ce qui est à ma connaissance sur les Gambara et leurs partisans, et subsidiairement la vérité entière au sujet du meurtre d'Antoine Toldo. »

François Contarini promit à Pasqualino de s'acquitter de sa commission, et se rendit à cet effet au palais ducal.

Afin de bien comprendre l'importance de la nouvelle déclaration de Pascal Ziobà, il faut observer dans quelles circonstances se trouvait alors la République.

Depuis vingt-cinq ans, Venise commençait à perdre de sa grandeur. La mauvaise foi de sa politique lui avait attiré déjà plusieurs disgrâces, et la ligue de Cambray venait de porter une atteinte profonde à son crédit.

André Gritti, après avoir sauvé l'Etat à force de souplesse et de ruse, venait d'asseoir sur le trône ducal le système incarné de la temporisation et de la vénalité. Le gouvernement était devenu, sous sa présidence, un véritable Protée. En 1515, lorsque François 1er, vainqueur à Marignan, parlait de conquérir l'Italie entière, la seigneurie, toujours empressée de caresser le plus fort, se liait étroitement avec la France par des traités. Trivulce avait employé les troupes françaises au siége de Brescia, pour restituer cette place aux Vénitiens.

Les Gambara, famille riche et considérée de Brescia, ayant combattu contre la France, furent proscrits par

le conseil des Dix, et Trivulce reçut leurs biens en récompense du grand service qu'il avait rendu à la République. Peu de temps après les Français battus évacuèrent le Milanais; Venise se raparocha de l'Espagne. Les Gambara tentèrent alors de rentrer en grâce; mais, comme le conseil des Dix voulait se ménager des amis à la cour de France, en cas d'un nouveau revirement de fortune, on n'osa point mécontenter les Trivulce, dont l'entremise avait été souvent utile. A la fin de l'année 1524, lorsque François Ier rentra en Italie à la tête d'une grande armée, les Vénitiens se félicitèrent beaucoup d'avoir usé de ménagements avec un roi si puissant.

Cependant, les armées espagnoles n'étaient pas moins fortes, ni la puissance de Charles-Quint moins à craindre. On ne savait plus, à Venise, de quel côté se tourner. Dans l'incertitude, on louvoya, en amusant les deux monarques par des promesses et des mensonges. François Ier passa les Alpes. Une perplexité incroyable se remarque à cette époque dans les instructions du sénat de Venise à ses ambassadeurs. Enfin, un mois avant le conflit, le conseil des Dix signa un traité secret avec la France dans le cabinet du Pape. La République prévoyait que la fortune, fidèle a ses habitudes, livrerait au roi de France la première victoire, et lui en ôterait ensuite les fruits, car la France était accoutumée à perdre l'Italie en aussi peu de temps qu'elle en mettait à la conquérir Venise se proposait, sans doute, comme elle avait toujours

fait, de flatter le vainqueur et de se tourner contre lui au premier revers.

La bataille de Pavie, livrée le 24 février 1525, renversa tous ces calculs de fond en comble et dérouta toute la politique de la sérénissime seigneurie. L'influence française était ruinée pour longtemps en Italie, et Venise avec son traité fraîchement signé à Rome se trouvait en face de l'Espagne, qu'elle venait de jouer avec une insigne perfidie.

Un mois après la catastrophe de Pavie, les négociations du Conseil des Dix étaient encore un mystère. Cependant on devinait bien que la République s'efforcerait d'apaiser le courroux de Charles V. Dans ces conjonctures, l'héritier des Gambara pouvait devenir un personnage important et un instrument utile. Sa famille étant du parti espagnol en Lombardie pouvait remplir le rôle d'intermédiaire auprès de l'empereur, comme autrefois les Trivulce auprès de François Ier. Les quarante avaient compris cela aussitôt qu'on avait prononcé ce nom de Gambara. Pasqualino échappa ainsi à la torture.

Le suprême conseil rendit bientôt le décret suivant formulé dans son latin de Venise : « *In consilio Decem cum additione*, VADIT PARS : *Quod, hac sera, per capita hujus consilii vocetur ad eorum presentiam Pascal Gambara, et retineatur in carceribus nostris* (1). »

(1) En conseil des Dix, avec la junte, il est décidé : Que, ce soir, par les chefs de ce conseil, sera appelé en

En effet, au milieu de la nuit, les chefs dudit conseil s'emparèrent de Pasqualino et le firent conduire des prisons de la *Quarantie* dans celle des *Plombs*. Les trois inquisiteurs d'Etat, le visage couvert du masque, procédèrent immédiatement à un interrogatoire dont les détails ne sont pas connus.

Mais le rapport des inquisiteurs affirme que les communications de Pascal sont d'un tel intérêt, vu les circonstances pressantes (*di tanto momento*), que le conseil ne doit pas hésiter à prêter à ce jeune homme une oreille attentive et complaisante.

Un silence profond succéda tout à coup au bruit, et la Quarantie criminelle appela une autre cause. La moindre réflexion sur les Dix pouvait être dénoncée et punie de mort dans les vingt-quatre heures : la ville entière changea prudemment de conversation. Quel que fût le sort de Pasqualino, on n'espérait plus de nouvelles de cet accusé, puisqu'il avait passé le seuil de la salle du Suprême-Conseil. Cependant quelques personnes curieuses, pensant que le jeune Gambara se tirerait sain et sauf des mains des Dix, envoyèrent des exprès à Brescia pour y attendre l'événement. Au bout d'un mois, on se disait à l'oreille, dans les boutiques des barbiers de Venise, que les Gambareschi étaient rentrés en possession de leurs biens, et que le jeune Pascal avait été vu à Milan, en

leur présence Pascal Gambara, et qu'il sera incarceré dans nos prisons.

conférence avec le marquis d'Avalos, et porteur d'un sauf-conduit du Conseil des Dix, où il était traité de *fils bien-aimé* de la sérénissime Seigneurie.

Voici ce qui était arrivé : après un premier interrogatoire communiqué aux Dix par les trois *capi*, on aurait fait comparaître le prisonnier devant le tribunal secret. Dans la petite salle où se réunissaient les membres du conseil, on voit encore deux fausses armoires, dont l'une est une porte qui ouvre sur l'escalier des prisons; l'autre cachait l'arsenal des instruments de torture. Pasqualino fut introduit par l'une de ces portes, et on ouvrit l'autre devant lui pour étaler à ses yeux l'appareil effrayant des supplices. On délibéra ensuite en sa présence sur l'utilité d'appliquer le prisonnier à la question ordinaire. L'un des membres, feignant d'être ému de pitié pour l'âge tendre de ce jeune homme, proposa de lui laisser le temps de mériter un sort plus doux par des aveux complets et sincères. Le tribunal parut se rendre à cette proposition et demanda si Pascal etait disposé à faire par écrit une confession entière, sans aucune restriction, afin de gagner, par sa franchise, l'indulgence du conseil. Pasqualino s'engagea par serment à ne rien dissimuler. On le renvoya dans sa prison, et les trois *capi* lui firent donner ce qui était nécessaire pour écrire son mémoire.

Cette scène avait été préparée à dessein, et sans doute elle produisit sur l'esprit du jeune homme l'effet qu'on en attendait, car sa confession est aussi expli-

cite qu'on puisse le désirer. Pasqualino employa trois jours à écrire cette confession ; elle se trouve aujourd'hui dans le dossier *caso dei Gambareschi*, avec ce titre : ***Suplicazione di Pasquale Gambara ai capi dell' eccelso consiglio dei Dieci, scritta con umiltà circa i casi di Brescia nel 1516, e la morte di Antonio Toldo, in Venetia.*** C'est-à-dire : « Supplique de Pascal Gambara aux chefs du très-haut conseil des Dix, écrite avec humilité, touchant les événements de Brescia, en 1516, et la mort d'Antonio Toldo à Venise. »

V

« Très-hauts seigneurs,

» Moi, Pascal Gambara, les genoux en terre, j'élève vers vos grandeurs mes mains suppliantes pour implorer la clémence de ce sérénissime Etat, dont je suis un fils malheureux et égaré. Privé, dès mon bas âge, de mes conseillers et directeurs naturels, j'ai commis de grandes fautes, et j'en ferai humblement la confession devant ce très-haut tribunal, afin de mériter un regard de pitié par la sincérité de mon langage et la force de mon repentir.

» Vos très-hautes seigneuries n'ignorent pas que mon père, étant de la faction d'Espagne à Brescia, fut dépouillé de ses biens, qui ont été donnés à Jean-Jacques Trivulce. Ma mère étant morte peu de temps avant la prise de Brescia, mon oncle Hubert Gambara, en partant pour la cour de Rome, m'envoya secrètement chez une paysanne des environs de Bassano, Marcelline Aliga, qui avait été ma nourrice. J'étais alors âgé de neuf ans, et je demeurai pendant trois

années chez Marcelline, sous le nom de Pascal Ziobà, que j'ai conservé jusqu'à ce moment. Mon oncle avait jugé utile de me laisser seul sur le territoire de ce sérénissime Etat, afin que s'il plaisait un jour à vos seigneuries de me recevoir en grâce, on ne pût pas opposer à ma réintégration la sévérité des lois contre les fugitifs. C'est pourquoi l'on imagina cette supposition que des Bohémiens m'avaient enlevé à mes parents, et qu'on ne savait point mon origine.

» Ainsi que je l'ai déclaré devant la *quarantie* criminelle, le célèbre Titien Vecelli me rencontra par hasard à Bassano, me prit en amitié, m'emmena chez lui à Venise, où il m'enseigna l'art de la peinture.

» C'est dans cette magnifique cité qu'une aventure me plongea dans l'abîme où je suis à cette heure. Il y a seize mois, en me promenant à Saint-Julien, je vis une jeune dame richement vêtue, et d'une beauté remarquable. Elle marchait suivie de deux femmes qui portaient son livre de messe et son éventail. Tout à coup une autre dame âgée sortit d'une boutique et vint se placer devant la plus jeune, en la suppliant de l'écouter et de lui accorder au moins un regard.

» La belle personne détourna la tête en ordonnant à l'autre de se retirer; mais, comme la vieille dame éplorée insistait avec plus de force, la jeune rebroussa chemin d'un air plein de colère et de fierté.

» Alors, la vieille dame raconta aux passants que cette personne si cruelle était sa fille; qu'une ancienne faute de galanterie, qui avait eu de l'éclat, il y a dix ans, était la cause ou le prétexte de ces dédains, et

que ni l'absolution de l'Église, ni le reste d'une vie exemplaire, ni les larmes et la tendresse maternelle n'avaient trouvé grâce dans le cœur de cette fille orgueilleuse. Après bien des plaintes et des sanglots, la vieille dame, dans son ressentiment, laissa tomber une malédiction sur la belle personne, en disant qu'elle lui souhaitait de faillir quelque jour et de ne trouver à son tour dans les autres ni pitié ni pardon. Je fus ému de compassion en faveur de cette mère malheureuse, ainsi que tous les témoins de cette rencontre ; et, dans mon âme, je fis le souhait de voir l'orgueil de la belle personne humilié, comme il me paraissait le mériter. Cette jeune dame était la femme du joaillier Antoine Toldo.

» A quelques jours de là, Lucrezia Toldo, vint, en l'absence du Titien, visiter les peintures de mon maître et je lui donnai l'explication de plusieurs tableaux dont elle ne savait pas les sujets. En lui montrant une Madeleine, je dis à Lucrezia que cet ouvrage aurait été plus beau si elle eût prêté le modèle de ses charmes à mon maître pour en faire le tableau, à moins pourtant qu'elle ne déguisât sous ses habits quelque défaut de structure. Lucrezia me répondit que ses habits ne déguisaient aucun défaut, et qu'elle savait, par Antoine Toldo, que la forme de son corps était la plus parfaite du monde ; à quoi, je répliquai, en disant que Toldo ne s'entendait pas à juger la beauté des formes, et que le regard d'un peintre était le seul apte à décider la question.

» Malgré le silence de Lucrezia, je reconnus à son visage qu'elle désirait savoir si le regard d'un peintre serait aussi favorable à sa beauté que le jugement de son mari. Elle s'en ouvrit à moi un jour sur la rive des Zattere, où je la rencontrai le lendemain de Sainte-Marthe. Je compris ainsi jusqu'où l'orgueil d'une belle femme la pouvait entraîner. Il fut convenu entre Lucrezia et moi qu'un tel jour, à dix-huit heures, je me rendrais chez elle à San Salvador, Toldo étant à Udine pour ses affaires, et qu'elle se montrerait à moi à peu près en l'état où l'on voit la Madeleine sur la toile du Titien. Je promis de ne pas m'approcher de Lucrezia et de me tenir respectueusement à la distance de quatre pas au moins.

» Le jour venu, Lucrezia Toldo tint sa promesse, mais je manquai à la mienne, en prétextant le trouble où m'avait jeté cette étrange situation.

» Depuis ce moment un commerce s'établit entre l'épouse d'Antoine Toldo et moi. Lucrezia me remit une clef de la petite porte de sa maison qui ouvre sur le *Fondaco dei Tedeschi;* j'entrais et je sortais par cette porte secrète sans être vu de personne, en sorte que Lucrezia ne mit point ses serviteurs dans la confidence de ses amours. Afin de profiter de la bonne volonté du modèle de femme le plus parfait, j'exécutai avec soin plusieurs dessins qui représentaient la figure de ma maîtresse, et qui pouvaient trouver leur place dans les compositions où l'on voit des nym-

phes, des naïades et d'autres personnages de la Fable.

» Cependant la légèreté de mon âge, et mon désir d'entrer à l'Université de Padoue mirent fin à cette liaison criminelle. Je quittai Venise et les leçons du Titien. Soit qu'elle eût encore de l'amour pour moi, soit par dépit de se voir délaissée, la belle Lucrezia se relâcha de sa prudence. Elle m'envoya des messagers à Padoue, pour m'offrir l'occasion de la revoir, pendant les absences de son mari. Je reçus d'elle plusieurs lettres où elle me reprochait avec violence de l'abandonner.

» Un jour, je me rendis à Venise pour revoir mon ancienne amie, et j'étais auprès d'elle dans son appartement, lorsqu'une femme de chambre vint annoncer à sa maîtresse le retour imprévu de messer Antoine Toldo que l'on croyait dans le Frioul. On m'ouvrit une galerie par laquelle je m'évadai à la hâte; mais je rencontrai au bout de cette galerie le fils de Lucrezia, enfant de quatre ans, qui ne me connaissait point et qui, me voyant courir vers lui, poussa des cris perçants. Pour comble de malheur, l'enfant se trouvait devant la porte de sortie, et dans mon trouble, je le fis tomber en ouvrant cette porte pour m'enfuir.

» Toldo accourut aux cris de son fils, et apprit de lui qu'un homme était sorti de l'appartement de Lucrezia. Peu de temps après cet événement, je commis la faute de retourner à Venise avec d'autres étudiants, et, devant le portail de Saint-Marc, je rencon-

trai Antoine Toldo qui tenait son fils par la main. A ma vue, l'enfant se pressa contre son père d'un air d'effroi, et comme messer Antoine lui demanda la cause de sa frayeur, l'enfant me désigna du doigt en disant que j'étais l'homme qui l'avait jeté à terre, dans la galerie de sa maison. Toldo me regarda d'un air terrible par lequel je connus qu'il devinait tout ce que j'aurais voulu lui dissimuler.

» L'infidélité de sa femme lui fut encore révélée par une autre voie. Je ne sais quel indiscret ouvrit les cartons où je cachais mes dessins et me rendit le mauvais service d'en parler à Toldo, qui, depuis ce moment, jura de me perdre par tous les moyens en son pouvoir. Ce fut alors que le juif Machabée me tendit ce piége que mon procès a découvert. On me jeta dans les prisons de l'office des *Cinq* pour une méchante dette de cinquante livres-petites, et comme la mort d'un prisonnier ne donne lieu à aucune recherche, j'allais être assassiné quand la rencontre du noble François Contarini me sauva la vie. En recouvrant ma liberté, je compris le danger auquel m'exposait la haine de Toldo.

» Malgré le malheur de ma position et les revers de fortune de ma famille, je n'oubliais point que j'appartenais aux Gambara. Mon âme se révoltait à l'idée de périr misérablement sous l'habit d'étudiant au coin de quelque rue et de la main d'un marchand. Je conçus le coupable projet de me défaire d'un ennemi implacable en le frappant moi-même. J'avais

en ma possession un ancien mousquet que j'avais toujours caché avec soin à cause de l'initiale G, gravée sur la crosse et qui pouvait témoigner que cette arme venait de mon père, le seigneur Gambara. Le jeudi gras me parut le jour favorable à l'exécution d'un coup de main; j'écrivis au joaillier la lettre qu'on a trouvée dans sa poche et j'employai le dialecte de Brescia, que j'avais toujours évité de parler à l'Université de peur de me faire connaître pour un Brescian.

» Je savais que messer Antoine désirait ardemment la destruction des dessins qui représentaient la figure de sa femme, et je me servis de cet appât pour l'attirer dans un guet-apens. Il y tomba, et je le tuai. Je n'avais point songé, en choisissant le jeudi gras, à la confusion qui résulta de mon faux nom et des dernières paroles de Toldo. Le hasard seul est l'auteur de cette confusion.

» On m'arrêta peu de jours après l'exécution de mon crime. La crainte de la mort me fit tromper les juges, et le hasard me servit encore par la ressemblance qui existait entre la fille d'un tailleur de Padoue et la belle Lucrezia. J'aurais ainsi échappé à la rigueur des lois s'il était possible d'offenser impunément ce sérénissime État.

» Les paroles de mon bienfaiteur, le généreux Contarini, ont dissipé les ténèbres dont mon crime était enveloppé. Je ne voulus pas mourir sans faire savoir à ce très-haut conseil la vérité tout entière, mon

nom, ma naissance et les malheurs de ma famille. Puissent vos très-hautes seigneuries trouver une excuse à mes erreurs dans ma jeunesse et les circonstances étranges où j'ai vécu depuis plus de dix ans! Puisse encore la sincérité de mes aveux et de mon repentir toucher le cœur de notre magnifique prince et de ce très-haut tribunal! Je déclare et jure par la très-sainte Trinité que, dans ce mémoire naïf, la vérité est exprimée sans aucune réserve. »

On ne trouve pas sur le registre *criminel* du conseil des dix d'arrêt concernant Pascal Gambara. Probablement son crime parut trop horrible pour que le tribunal osât prononcer un acquittement. Il est plutôt à croire que les inquisiteurs d'état se chargèrent de prendre la décision qui rendait à ce jeune homme ses biens et sa liberté, à la condition de partir pour Milan et de se joindre au duc Sforza pour pratiquer avec d'Avalos une réconciliation entre Charles-Quint et la république de Venise.

Le jeune Gambara s'acquitta en homme habile de la commission. Il se pourrait qu'il eût été le confident et l'agent du conseil des Dix, dans le fameux projet de ligue contre l'empereur, entre le pape, les Florentins, le duc de Milan et les Vénitiens. L'histoire ne sait pas encore si le marquis d'Avalos (Pescaire) a été entraîné, ou s'il a résisté aux séductions des coalisés.

Les abus énormes que le procès de l'étudiant Pascal avait révélés, dans le régime des prisons de Venise,

furent attaqués par le seigneur François Contarini. Sur les registres du conseil des Dix, on trouve le décret suivant, dont la bizarrerie n'est pas moins frappante que celle des abus dont il fait une réforme incomplète :

« Le XXIII mai 1525,
» En conseil des Dix,

» Dans notre office des *Cinq de la Paix* se sont introduits de tels désordres et corruptions (comme il sera déclaré en son lieu dans le présent décret) qu'on ne peut plus le nommer *office*, mais plutôt fomentation et cause de maléfices, d'homicides et d'énormités impunies, par la perversité de nos agents, ainsi qu'on l'a pu voir ces mois passés, avec grande offense de la majesté divine, de la justice et de l'honneur de notre État; à quoi il est nécessaire de remédier ; c'est pourquoi :

» Nous voulons que, contrairement à l'abus exercé jusqu'à ce jour envers les condamnés par l'office des *Cinq* (lesquels condamnés, pour une faible somme de cinq livres petites pouvaient être impunément meurtris et assassinés), il soit désormais établi qu'on ne pourra plus tuer ni offenser impunément aucun condamné ni inscrit sur la *raspa* de l'office des *Cinq* (tant de ceux actuellement condamnés que de ceux qui le seront à l'avenir), jusqu'à la somme de cinquante livres inclusivement; mais qu'il soit procédé par justice contre celui qui aura tué un prisonnier,

comme il se doit faire contre toute autre personne, et comme si l'offensé n'était point un prisonnier.

» Quant aux gens condamnés pour dette de plus de cinquante livres, *l'usage sera conservé qu'ils puissent être impunément offensés et tués*, pour la terreur des méchants et téméraires; et nous ajoutons qu'à l'avenir, lorsqu'on aura saisi quelque condamné pour dettes inscrit sur la *raspa* dudit office des *Cinq*, il ne devra pas être relâché avant d'avoir payé intégralement toute sa dette. Une fois saisi, on ne lui pourra plus faire grâce ni rémission aucune, excepté sur la proposition des deux avogadors du commun et sur la décision des quatre cinquièmes des voix de ce conseil des Dix (majorité de rigueur en affaires criminelles). Les condamnés du susdit office auront pourtant la faculté de racheter leur peine et de s'acquitter de leur dette en prenant du service dans l'armée de mer (1). »

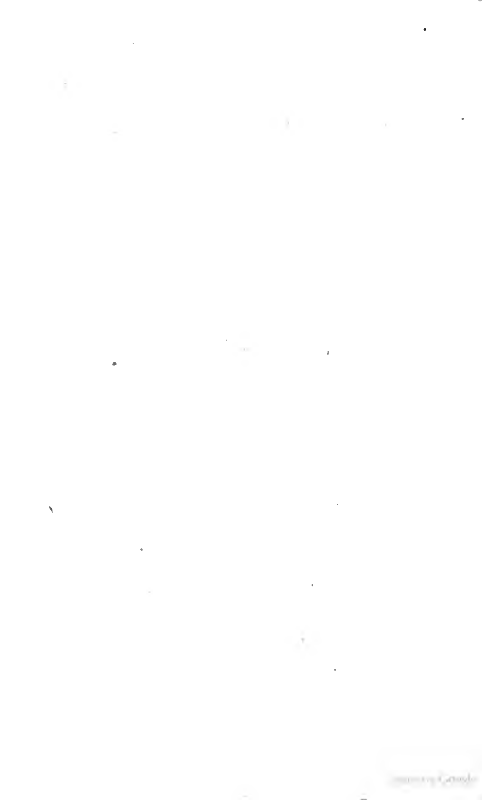
Le scrutin mentionné au registre porte que le décret ci-dessus a été voté à l'unanimité des seize voix, c'est-à-dire du conseil des Dix assisté de la seigneurie.

Ainsi cette grande et légitime indignation du conseil suprême contre les abus du régime des prisons se borne à défendre l'assassinat des détenus pour dette de cinquante livres et au-dessous; mais au-dessus de cinquante livres l'usage reste en vigueur de tuer impunément les prisonniers; en sorte qu'on n'avait

(1) Registre *misto* C. D. X. vol. 48.

qu'à prêter à un homme cinquante-une livres, pour pouvoir recommencer, sans crainte d'être poursuivi, les tentatives d'assassinat du joaillier Toldo contre l'étudiant Pascal. Tels étaient ces législateurs de Venise dont la sagesse a été si vantée.

UN ÉPISODE DE LA VIE LITTÉRAIRE



UN ÉPISODE DE LA VIE LITTÉRAIRE

(à propos du procès de Pascal Ziobà).

Il y a quelque vingt ans, je me rendais un matin, du quartier de Saint-Marc aux archives des *Frari,* en compagnie d'un peintre de mes amis, amoureux comme moi de Venise. Nous comptions ensemble le nombre incroyable de petits ponts qu'il nous fallait passer, d'escaliers que nous avions à monter ou à descendre, de ruelles tortueuses que nous avions à parcourir. Mon compagnon me demanda si les détours de cette ville étrange ne m'invitaient pas à y placer la scène d'une histoire amoureuse; je répondis qu'on avait un peu abusé du roman à Venise, et que j'en ferais plus volontiers le théâtre d'un drame judiciaire. En devisant ainsi, nous arrivâmes au batiment des archives où j'entrai seul pour compulser le registre *Misto* du conseil des Dix. Ce jour-là le hasard me fit tomber sous la main le décret que j'ai transcrit plus haut et par lequel ce célèbre conseil réforme à sa manière les abus introduits dans le régime des prisons. Ce peu de mots me servit à

bâtir tout un procès criminel. L'histoire de Pascal Ziobà n'a pas d'autre origine. Je m'amusai à composer cette *cause célèbre*, et j'envoyai ce récit au *National* qui le publia en quatre feuilletons, du 22 au 25 octobre 1847.

Bien des années s'écoulèrent et je ne songeais guère au procès de Pascal Ziobà, lorsque, le 1er fevrier dernier, en lisant le sommaire de la *Revue des Deux Mondes*, j'y trouvai un article intitulé *Ziobà, archives d'une famille vénitienne*. Dans une note au bas de la première page, l'auteur de cet article, M. Forgues, disait l'avoir découvert dans une revue anglaise, dont le rédacteur prétendait l'avoir extrait du manuscrit *Caso dei Gambareschi;* d'où il résultait ce fait rare en histoire littéraire que le procès de Pascal Ziobà, traduit en anglais, puis retraduit dans sa langue maternelle, avait passé deux fois la Manche, sous deux déguisements, pour revenir aborder, au bout de vingt ans, au port de la *Revue des Deux Mondes*.

A Dieu ne plaise que je mette en doute la bonne foi de M. Forgues. Il est seulement fâcheux qu'ayant été mon collaborateur au *National*, en 1847, le procès de Ziobà se trouve justement placé, dans ce journal, entre deux feuilletons de lui signés Old Nick. Il semble difficile à croire que le récit original ne lui ait laissé aucun souvenir et que la traduction anglaise ait produit sur son esprit une impression plus vive et plus favorable. Cependant la chose est pos-

sible, et puisqu'il me l'affirme, je n'en veux point douter. La collection du *National* est devenue rare, et M. Forgues ne l'a probablement pas conservée. M. Emile Perrin, aujourd'hui directeur de l'Opéra, avait eu plus de mémoire. Souvent il m'a parlé du procès de Pascal Ziobà, et, à cette heure, il ne renonce point encore à l'idée qu'on en pourrait faire un poëme d'opéra.

Dans ses pérégrinations, le récit original s'était un peu défiguré. Les améliorations et embellissements contiennent beaucoup d'erreurs. Le titre même de la dernière version *Archives d'une famille vénitienne*, est une erreur, puisqu'on voit dans le cours du procès qu'il s'agit d'une famille de Brescia, bien que la scène se passe à Venise. Dès la première ligne de cette dernière version, nous voyons l'auteur d'un crime recherché par le tribunal des *Cinq de la paix*, ce qui revient au même que si le tribunal de commerce de la Seine eût été chargé de juger Papavoine ou Lacenaire. Le *Fondaco dei Tedeschi*, c'est-à-dire le bazar des marchandises allemandes est devenu la *Fonderie* des allemands. On a fait dire au conseil des Dix, dans le texte d'un décret, qu'une dette de commerce doit être payée jusqu'à la dernière *baïoque*, et tout le monde sait que le *baïoque*, et non la *baïoque*, est une monnaie romaine inconnue à Venise. On a placé dans la même ville une *porte Saint-Marc*, sous aquelle assurément personne n'a jamais passé. On a designé par le mot de ruffians les *bravi* ou coupe-

jarrets à gages du XVIe siècle, quoique le métier bien connu des ruffians italiens soit tout différent et moins meurtrier.

Hormis aux Vénitiens raffinés, ces erreurs et changements peuvent sembler sans importance à beaucoup de lecteurs. Mais la dernière page de la version nouvelle contient une addition contre laquelle je ne puis m'empêcher de protester. Dans une lettre attribuée à Titien Vecelli, M. Forgues fait dire par ce grand peintre que le sénateur François Contarini est devenu l'amant de Lucrèce, veuve de l'homme assassiné, et que ce riche seigneur paye les faveurs de la dame. Or on a dû remarquer que le rôle de François Contarini, dans tout le procès de Pascal Ziobà, est celui d'une âme grande et noble. Rien, dans sa conduite, ne peut servir de prétexte à un méchant propos comme celui dont le Titien se serait rendu coupable. Ce n'est donc pas agir honnêtement que d'amoindrir et d'abaisser son caractère. Il eût mieux valu suivre exactement l'original que de l'allonger à si peu de frais pour jeter dans l'esprit des lecteurs une idée fausse et injuste. Afin de réparer cette injustice, autant que pour rentrer en possession de mon bien, j'ai cru devoir remettre sous les yeux du public la véritable version du procès de Pascal Ziobà ; c'est ce que le journal le *Figaro* s'est chargé de faire dans ses feuilletons du 6 au 9 février 1869, et pour plus de sûreté, je le réimprime aujourd'hui, en y ajoutant les éclaicissements qu'on vient de lire.

Quant au manuscrit *caso dei Gambareschi*, c'est-à-dire « affaire des partisans de la famille Gambara », il se trouve dans le même carton, parmi les mêmes documents d'où Stendhal a tiré ses chroniques italiennes.



Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

